

Éditions MobileRead

AMOURS MARTIALES

Richard O'Monroy

AMOURS
MARTIALES

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1900

GRANDEUR ET SERVITUDE!...



*« Un bon soldat doit souffrir
et se taire sans murmurer. »*

JE PARLE très sérieusement, nous dit le capitaine d'Espreval, on ne nous admire pas assez. Sans aller au Dahomey ou à Madagascar, nous faisons tous les jours à notre pays des sacrifices de volonté, de projets, de plaisirs, de bonheur même dont on ne se doute certes pas, et comme on eût dit avec la phraséologie pompeuse du siècle dernier, nous immolons nos cœurs sur l'autel de la patrie.

— Je ne vous vois pas bien dans cette posture, observa doucement la président Taradel. Cependant, si vous voulez bien nous raconter votre dernière immolation, nous jugerons de l'étendue du sacrifice.

— Eh bien, messieurs, c'était l'an dernier, au camp de Châlons. À certains de votre génération, ce camp apparaît comme une joyeuse ville d'eau, où, après quelques heures de manœuvre, on faisait la fête dans tous les bastringues du Petit-Mourmelon,

sous l'œil bienveillant d'un souverain. Ce n'est plus cela aujourd'hui. Fini de rire, au 6^e corps. Quand le service est terminé, on est tellement fourbu, tellement éreinté qu'on a juste le courage de rentrer dans sa baraque.

Et le soir, le morne ennui, en fumant une vieille pipe sous l'*ajoupa* construit devant le mess. On se dit bien qu'on est régiment-frontière, à un poste d'honneur, qu'on se régénère, que la France a les yeux sur nous, et autres fariboles réconfortantes ; mais au bout de quelques mois on s'ennuie ferme, et on parcourt les journaux avec un petit serrement de cœur.

Or, un matin, comme je descendais de cheval tout couvert de la noble poussière du travail, après avoir galopé pendant plusieurs heures en lignes de colonne dans la direction de la ferme de Suippe, et exécuté les plus belles formations du monde, – toujours les mêmes, – l'adjudant vaguemestre me remit une lettre portant le timbre de La Hougue (Manche), et je lus :

« Mon cher Lionel,

» J'ai chez moi, en visite dans ma petite villa des Chinettes, une délicieuse amie, Nina Barrés, à la-

quelle l'isolement pèse beaucoup, d'autant plus que mon ami Yvan, le lieutenant de vaisseau, est venu me retrouver après un long voyage; or, Yvan est très amoureux de moi, les cloisons de la villa sont minces... et Nina n'en peut plus. Elle m'a demandé ingénument si je n'aurais pas, parmi mes amis, un gentil garçon auquel je pourrais faire signe et qui viendrait apaiser un peu sa faim. J'ai tout de suite pensé à toi. Demande une permission de huit jours à ton colonel et met dans ton sac une solide provision de phosphore. Je t'assure que la belle Nina vaut le voyage. On t'attend les bras ouverts.

» EDMÉE. »

Dans l'état de continence questionneuse où je me trouvais, cette lettre me causa une émotion extraordinaire! et ce fut, ma foi, avec une très réelle inquiétude, que je me précipitai dans le pavillon du colonel du Cheyron pour demander ma permission pour la Hougue, où une lettre importante me réclamait impérieusement.

Le colonel me regarda un peu surpris: «La Hougue? Qu'est-ce que j'allais faire à la Hougue?» Enfin, du moment que c'était si sérieux que ça, il consentait à me laisser partir *sous le manteau de la*

cheminée, le nombre des permissions demandées à la brigade étant, déjà, beaucoup trop considérable.

Le brave homme ! Je l'aurais embrassé, ce qui sans doute ne lui aurait pas fait plus plaisir qu'à moi. Enfin, une heure après, je m'embarquai tout joyeux à Mourmelon après avoir mis une dépêche à Edmée pour lui annoncer mon arrivée. À Paris, je fis sans m'arrêter le chemin qui sépare la gare de l'Est de la gare de l'Ouest, mon fiacre dégringolant au grand galop la rue Maubeuge, et, le soir même, assez tard, j'arrivai à la Hougue.

À la gare je trouvai avec Edmée, une grande femme, brune, jolie, mince, avec des cheveux ondes sur le front, des yeux flamboyants, et une bouche rouge comme une grenade. C'était Nina Barrès. Edmée fit la présentation à Nina, d'abord un peu embarrassée, puis à l'officier de marine qui me tendit tout de suite les deux mains comme à un camarade.

Et nous voilà partis tous les quatre dans une espèce de carriole, Nina observant à la dérobée ce mari qui lui tombait du ciel, et moi risquant, comme préparatifs du thème, quelques poussées de genoux. On arrive à la villa des Chinettes, et on nous laisse un moment en tête à tête dans le salon pour préparer nos chambres.

À peine étions-nous seuls que Nina, sans plus de façons, me sauta au cou avec une frénésie presque sauvage, et me tendit ses lèvres en me donnant le baiser le plus savoureux, le plus goulu, le plus complet que j'aie jamais reçu dans mon existence de cuirassier.

Caressa atrocement exquise, si exquise que je n'eus pas le courage d'attendre que nos hôtes fussent partis et que je poussai vivement le verrou du salon...

— Eh bien, nous dit Edmée, en redescendant, et en revoyant son amie très rouge, avec tout l'échafaudage de sa brune chevelure écroulée sous un boléro de piqué blanc, passablement chiffonné, eh bien, je crois que la connaissance est faite ?

— Oh oui, murmura Nina avec un long regard plein d'aveux reconnaissants.

Nous montons dans une chambrette, tendue en perse rose, avec un balcon qui surplombait la mer. Les vagues avaient des petites crêtes d'argent, le ciel était tout noir, et à l'horizon on distinguait les feux du phare de Cherbourg qui évoluaient dans un tournoiement fou.

Ce fut une nuit d'amour adorable, pleine de douceur et de poésie, entremêlée de cris et de sanglots,

une nuit à laquelle je ne puis songer encore maintenant sans un frisson. On eût dit que la bruit des lames venant une à une se briser contre les galets dans un rythme harmonieux servait d'accompagnement à nos baisers, et dans les moments de repos pâmés, nous entendions Edmée et Yvan qui chantaient, eux aussi, de toute leur âme et à pleine voix, le divin cantique à Eros. On m'avait bien dit que les cloisons étaient minces.

Nous avons tout oublié, le camp de Châlons et le régiment, et loin de nous dire que nous étions deux oiseaux passagers que le hasard nichait sur la même branche, il nous semblait que nous nous étions toujours connus et que nous nous connaîtrions toujours. Les huit jours que nous devions passer ensemble nous apparaissaient comme un temps paradisiaque qui ne devait jamais prendre fin. Quelle bonne semaine avec cette charmante fille qu'était Edmée, une fidèle amie de longue date, avec ce brave marin Yvan, si loyal et si droit, et les nuits, les longues nuits comme celles-là, dans les bras de Nina, cette divine créature, vibrante comme une harpe Éolienne, se donnant sans compter jusqu'à sa suprême étreinte, jusqu'à son dernier souffle, connaissant

tous les raffinements de l'amour le plus passionné, le plus corrompu et le plus sensuel !

Au matin, dans la splendeur de l'aurore naissante, nous étions dans les bras l'un de l'autre, formant mille projets : on irait visiter les côtes, le lieutenant nous montrerait les grands vaisseaux du port, l'arsenal, on ferait des excursions en mer... peut-être pousserait-on jusqu'à Jersey et Sainte-Brelade...

— Je n'aurai pas peur, me disait Nina en se blottissant dans mon cou, puisque je serai avec toi.

À ce moment, on frappa à la porte, et Edmée entra, toute rose, avec les yeux meurtris par les folles débauches de la nuit précédente.

— Tiens, Lionel, me dit-elle, en jetant un petit papier bleu sur le lit, voici une dépêche pour toi.

J'éprouvai immédiatement comme un serrement de cœur, pressentant une mauvaise nouvelle. D'une main qui tremblait un peu, je décachetai le télégramme. Il y avait :

Rentrez au camp immédiatement. Êtes pas en permission régulière et général annonce revue.

COLONEL DU CHEYRON.

J'étais atterré ! Un moment, oh ! un seul, je songeai à désobéir, à prétexter que la dépêche n'était pas parvenue, que sais-je !... Mais la discipline reprit bien vite le dessus, et m'arrachant des bras de Nina qui pleurait, je repris tout seul le chemin de la gare. J'ai bien senti que le roman à peine ébauché était fini dès la première page. Dans la vie quasi monacale que j'allais reprendre, au camp, il n'y avait pas de place pour Nina, et je n'ai jamais revu cette femme qui sans doute m'eût aimé, et m'eût rendu heureux.

— Bah ! qu'en savez-vous, dit le président Tardel ; vous avez peut-être évité un rude crampon.

PAR LA FAUTE D'ARLETTE



L'AUTRE JOUR, en me promenant dans la salle des Pas-Perdus, à la gare Saint-Lazare, je regardais des grandes affiches annonçant les fêtes de Versailles en l'honneur du général Hoche. Il y avait le programme des réjouissances habituelles : salves d'artillerie, banquet municipal, grande foire avenue de Saint-Cloud, feux d'artifice, jeux divers, et se détachant en grosses lettres :

REVUE DE LA GARNISON
ET
DÉFILÉ DEVANT LA STATUE

Immédiatement, j'ai revu par la pensée tout un drame de mon existence de garçon, et c'est ainsi que plus tard, en avançant dans la vie, on fait avec des grands chagrins de petites histoires.

En ce temps-là, je commandais un bel escadron de cuirassiers à Versailles et j'avais pour maîtresse une très jolie fille qui s'appelait Ariette. Ses tenues catapultueuses, ses cheveux trop blonds, ses lèvres trop rouges et ses immenses chapeaux, ne rendaient

pas son exhibition facile. À Paris, où personne ne s'occupe du voisin, cela allait encore, d'autant plus que je n'y allais jamais qu'en bourgeois ; mais à Versailles, avec l'obligation de la tenue militaire, c'eût été tout à fait impossible. Autant eût valu déployer un drapeau, et je n'aurais pas fait avec elle cent pas dans la rue Satory, que j'aurais encouru les observations de mes chefs, et qui sait, peut-être des arrêts du terrible colonel Rubas du Rampart, un major de la garnison, qui ne plaisantait pas avec l'austérité des mœurs. De plus, on était assez en froid avec le conseil municipal qui n'eût pas manqué cette occasion de stigmatiser les gaietés du sabre, et les orgies des prétoriens.

Aussi, je ne faisais jamais venir Arlette qu'à la nuit tombante, et je la réexpédiais au matin, désespéré quand, par paresse ou lassitude, elle n'avait pas pris le train indiqué, certain que son départ provoquerait une révolution et des rassemblements tout le long de la rue Duplessis.

Mais par exemple, je ne savais qu'inventer pour aller la retrouver à Paris, rue Chambige, car c'était le plus beau livre de volupté qu'on pût lire. Si elle s'habillait mal, elle se déshabillait bien, et je ne connaissais rien au monde de joli comme son corps

blanc, potelé, satiné, orné de fossettes, se profilant en lignes harmonieuses, sur un lit au pillage, comme sa tête, avec les cheveux épais, enfouie dans les oreillers fripés, déchirés, mordus, et ses grands yeux verts, aux lobes convulsés, qui s'en allaient, je ne sais où, vers les paradis artificiels.

Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain.

se fût écrié Musset, à la vue de la chambre à coucher d'Arlette, et pour une heure dans ses bras, j'aurais risqué les plus géniales combinaisons ; étude des horaires des trains, retour en voiture, à cheval. Un certain jour de verglas, ne trouvant pas de cocher qui voulût marcher, j'étais revenu à pied, à trois heures du matin, par la route de Billancourt ; c'était fou, mais c'était si bon ! Les péripéties du rapport et sa lecture se résumaient pour moi, en un seul point important : À quelle heure pourrait-on voir Arlette ? À quelle heure pourrait-on savourer ces baisers capiteux, sur cette bouche qui exhalait des parfums de lilas et de dragée ? Les samedis soir, surtout, avec la tranquillité probable du dimanche matin, étaient des jours de liesse, et mon cœur bondissait de joie à l'idée des ivresses de nos réveils triomphants.

Or, certain samedi de juin, je dus prévenir ma bien-aimée que je ne pourrais venir rue Chambige, le lendemain dimanche étant la fête de Hoche. Versailles était en liesse. Nous devions défiler au pied de la statue du héros, devant le général commandant la subdivision et devant tout le conseil municipal, conduit par son président, Rouflard, homme aux convictions d'un cramoyse flamboyant. Mais en revanche, elle était libre de venir me retrouver dans ma garçonnière de la rue de Noailles « mon tournebride de capitaine », à condition expresse de filer le lendemain matin aux petites aurores, quand je me lèverai pour mon service.

Arlette arriva à onze heures du soir à la gare Duplessis. Heureusement, à ce moment-là, Versailles est à peu près désert, car la toilette de ma douce amie eût été capable de faire hurler les passants, d'affoler les chiens et de faire prendre aux chevaux le mors-aux-dents. Elle avait arboré une robe en mousseline de trois tons, rouge sur rouge, incrustée de dentelles de Cluny, avec une écharpe de mousseline de soie écossaise terminée par deux gros choux ; mais c'est surtout le chapeau qui était extravagant. Figurez-vous une immense capeline, en paille de riz chargée de panaches qui s'enlevaient en auréole. Projetés

très en avant sur le front, ces groupes de panaches rappelaient ceux que les chevaliers de la Renaissance attachaient sur leur casque ; ils s'élançaient du fond du chapeau, couvraient la coiffe, s'enlaçaient et tourbillonnaient en touffes mousseuses et volumineuses sur le bord, complétés par un nœud de satin traversé par un bijou clinquant et une touffe de fleurs cachant le pied de ces plumes réunies. Et, malgré tout, Arlette, sous ce monument, trouvait le moyen d'être jolie quand même !

La nuit fut ce qu'elle devait être, c'est-à-dire entrecoupée de cris, de pâmoisons, de morsures, de sanglots : toute la lyre ! Au matin, la tête un peu vide, et les jambes un peu molles, je songeai, suivant l'ordre donné, à faire au quartier une conférence sur Louis-Lazare Hoche, une des gloires les plus pures de la Révolution française, soldat à seize ans, général à vingt-deux, mort à vingt-neuf. Tout en revêtant mon uniforme, je remuai les vieux souvenirs historiques, la tante fruitière à Versailles, le siège de Thionville, l'armée de la Moselle, la pacification de la Vendée et la vente des canons à six cents livres pièce, la mort au camp de Wetzlar, tout ce que j'allais raconter à mes braves coquillards, lorsque tout à coup Arlette ouvrit un œil et me dit :

— À quelle heure la revue sur la place Hoche ?

— À neuf heures. Mais que t'importe ?

— Il importe que je veux absolument te voir casqué, cuirassé, à cheval, à la tête de ton escadron.

Je reculai terrifié :

— Oh, mon Arlette, je t'en supplie, ne fais pas ça ! J'ai comme un pressentiment que ça amènerait des catastrophes.

— Et pourquoi donc ? Je ne te compromettrai en rien. Tu penses bien que je ne t'enverrai pas des baisers en public. Je me mêlerai à la foule. Personne ne saura que je te connais. Alors ?...

Je priai, je grondai ; tout fut inutile.

Quand mon amie avait une idée en tête... Bref je partis sans avoir eu gain de cause, et à huit heures, ma conférence terminée, je montai à cheval, et pris en colonne de pelotons la direction de la rue de la Paroisse, par la place d'Armes. Il faisait un temps merveilleux et la place Hoche regorgeait de monde. La statue du héros se dressait fièrement au grand soleil, sur son piédestal, entourée de tout le conseil municipal, Rouflard en tête, avec son écharpe en sautoir, et ses insignes à la boutonnière.

Tandis que nos trompettes sonnaient leurs plus belles fanfares, j'avançai au pas, à la tête de mes

hommes, et, tout à coup, au premier rang de la foule, presque en face de la statue, j'aperçus mon Arlette avec sa robe rouge, et sa capeline dont les panaches s'effarouchaient au vent. Malgré moi, je regardai en défilant, et devant moi, le colonel, le lieutenant-colonel, le chef d'escadrons ne purent s'empêcher de tourner la tête, hypnotisés par cette aveuglante apparition. Ce qu'il y eut de pis, et ce que j'appris par la suite, c'est que tout le régiment, depuis l'adjudant d'avant-garde et le trompette-major jusqu'au dernier serre-file, officiers, sous-officiers, brigadiers, et cavaliers avaient, eux aussi, instinctivement tourné la tête dans la direction d'Arlette.

Le lendemain, le scandale fut immense. Les feuilles radicales sommèrent le préfet de savoir pourquoi notre régiment de cuirassiers avait, en défilant, affecté de tourner le dos à Hoche, un vieux fils de la Révolution celui-là, un général qui n'avait rien à faire ni avec le goupillon ni avec la sacristie et patati et patata. Il y eut enquête, contre-enquête, Rouflard s'agita comme un beau diable, et le résultat ne se fit pas attendre. Deux mois après, notre brigade de cuirassiers quittait Versailles et le gouvernement de Paris, pour s'en aller camper dans les steppes du grand Mourmelon. Un général, deux colonels, deux

lieutenants-colonels, six chefs d'escadrons, vingt-deux capitaines, soixante-dix lieutenants et sous-lieutenants, et quatorze cents hommes, étaient mobilisés parce qu'Arlette avait eu la fâcheuse idée de se placer en face la statue de Hoche.

Quant à la faire venir au camp de Châlons, c'était encore plus impossible que de l'amener à Versailles. Ce fut donc la séparation définitive, et la rupture nous a fait un peu pleurer. Que diable peut-elle être devenue ma petite Arlette ?...

DÉSARMEMENT!



ILS ÉTAIENT ce qu'on appelle un ménage *très parisien*.

Lui, celui qu'on appelait le beau Georges, alors qu'il était sous-lieutenant aux chasseurs de la garde, aujourd'hui grisonnant et ne rappelant plus que vaguement la jolie aquarelle d'Eugène Lamy où le fringant officier caracolait avec son talpack à flamme et son spencer vert à tresses d'argent. Elle, Yvonne, les traits un peu empâtés par le terrible double menton, les épaules et les bras superbes, les cheveux teints au henné, la taille majestueuse, au point de rappeler le mot de Chérubin sur la comtesse :

— Qu'elle est belle, mais qu'elle est imposante !

En apparence le ménage le plus uni ; déjeunant et dînant toujours ensemble, se montrant côte à côte en voiture aux Acacias, le dimanche à la messe de Saint-Philippe, et le lundi à l'Opéra ; mais se quittant, chaque jour, de deux à huit, moment pendant lequel ils se trompaient mutuellement le plus joyeusement du monde. Monsieur allait voir ses maîtresses, et ma-

dame allait voir son amant, car c'était une femme à principe qui n'avait jamais pris qu'un amant... à la fois.

Quand je dis qu'ils se trompaient, je crois bien que j'exagère, car Yvonne était parfaitement au courant de la conduite de Georges. Je ne sais même pas si elle aurait pu chanter comme dans la vieille chanson :

Je te rendais la pareille :
Tu n'en as jamais rien su.

Au fait, Georges ne savait-il rien ? En tout cas, c'était un homme conciliant, bien élevé, qui aimait la vie facile, et qui, instruit par les bons Pères, respectait trop, l'institution du mariage pour jamais vouloir risquer aucune remarque ou observation pouvant désunir violemment ce que Dieu avait uni.

Des scènes, des récriminations, du scandale, à quoi bon ? quand il était si simple de feindre, d'ignorer et de fermer les yeux. Le monde leur savait un gré infini de cette preuve de tact et de déférence donnée à la morale extérieure, la seule dont il se soucie, après tout ; et le ménage, en dépit de ses légèretés réciproques, et des coups de canif multiples qui avaient dû transformer le contrat en carton de chez Gastine-Renette, jouissait d'une excellente situation,

était admirablement posé, et dans les châteaux où on les invitait à l'époque des chasses, on s'arrangeait toujours pour mettre l'élus ou l'élue du moment dans leur série.

C'est ainsi qu'on rend la campagne agréable à ses amis, et une châtelaine ne sait vraiment inviter que quand elle connaît par le menu tous les petits dessous de la vie galante. Il faut pour cela un petit carnet spécial, qui soit tenu à jour... et même à nuit, et toujours se rappeler cette admirable définition que : « recevoir quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il réside sous votre toit. »

Je n'irais pas cependant jusqu'à affirmer qu'il n'y eut pas parfois quelques larmes sous ce sourire de bonne compagnie, et que les époux n'eussent pas souffert de leurs mutuelles trahisons. D'autant plus que l'automne arrivait, hélas ! avec ses mélancolies et ses désillusions inévitables. Georges en était à la campagne de France ; encore quelques derniers succès comme Champaubert et Montmirail ; mais, les trois quarts du temps, la note écoeurante à payer tout de suite, le solde arriéré chez le couturier ou chez la lingère surgissait brutalement, comme un dû, en échange des suprêmes caresses. Pour Yvonne,

c'était peut-être encore plus triste. En dépit de la lutte acharnée et du temps de plus en plus long passé chaque matin devant le miroir, les hommages devenaient rares et surtout intermittents. Vue de loin, dans sa loge d'entre-colonne à l'Opéra, ou encore, à la douce lumière des bougies tamisée par quelque abat-jour rose, Yvonne arrivait encore à produire un certain effet; et les petits jeunes gens, gloutons comme on l'est à vingt ans, à l'heure où l'on fait l'amour en fouailleur, se laissaient encore prendre à cette gorge opulente, à ces épaules olympiennes, heureux de pouvoir se dire qu'ils avaient reçu dans leur garçonnière une vraie femme du monde. Mais ces amoureux devenant de plus en plus jeunes, presque des éphèbes, elle sentait très bien que si elle ne mettait pas elle-même le signet, elle allait devenir absolument ridicule. La lutte continuait cependant, tenace, désespérée, à coups de fards, de teintures, de blanc de perle, de ceinture et de billets bleus : les dernières cartouches !

Un certain soir, Georges et Yvonne se retrouvaient, assis en face l'un de l'autre, à la place accoutumée, devant cette table familiale et correcte où si souvent, après leur voluptueux cinq à sept, ils avaient avalé le potage substantiel, évoquant, par la

pensée, avec un certain plaisir sadique, le souvenir de ce qu'ils faisaient une demi-heure auparavant, elle, parfois, à peine recoiffée, lui, les pommettes un peu rouges, et les moustaches tombantes. D'ordinaire, ils mangeaient de bon appétit pour réparer les forces perdues; gais, en train, le cœur à l'aise, chacun se trouvant absout par les fautes de l'autre; mais, ce soir-là, le dîner fut lugubre, et c'est à peine s'ils purent échanger quelques phrases banales, entre les mets, toujours succulents, mais auxquels ils ne touchèrent que du bout des lèvres. Yvonne avait sonné cinq fois à la porte de certain petit rez-de-chaussée de la rue du Cirque, et on n'avait pas ouvert, bien qu'un rayon de lumière très apparent filtrât par la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers les rideaux insuffisamment tirés! Elle était partie te larmes aux yeux. Georges, lui, avait attendu inutilement une heure et demie dans son « aimoir » de la rue d'Aumale, le cœur serré à chaque voiture passant dans la rue, prêtant l'oreille et finissant par avoir la fièvre. *Elle* avait pourtant bien promis, l'ingrate! et ce n'était pas la première fois qu'elle le faisait ainsi poser. Quels atroces moments il passait ainsi tout seul, devant son foyer désert, dans ce petit nid banal, vide, où il n'avait rien pour distraire sa

pensée de l'idée obsédante ! Et lui aussi était rentré chez lui, désespéré.

Lorsque après le dîner silencieux, Yvonne et Georges se retrouvèrent ensemble, en tête à tête, dans le petit salon, ils se regardèrent l'un et l'autre, au fond de l'âme, éperdus, comme s'ils cherchaient à se raccrocher à quelque épave dans cette grande tristesse qui les emportait. Et, tout à coup, Georges, résolument, prit la parole :

— Ma pauvre Yvonne, voici bien longtemps que nous nous déchirons mutuellement le cœur et que nous nous rendons blessure pour blessure en voulant continuer quand même la lutte pour l'amour, par fanfaronnade, par bravade, et peut-être aussi par manque de franchise. À cette guerre-là, nous sommes en train de perdre l'un et l'autre tout repos et toute dignité. Ne trouvez-vous pas que ce jeu cruel a assez duré ? Je ne vous demande pas de confidences, et je vous sais trop fière pour vouloir en écouter ; mais, comment ne pas reconnaître qu'en continuant ce lamentable malentendu, nous sommes absolument malheureux. Eh bien, pendant qu'il en est temps encore, alors que nous avons l'un pour l'autre, à défaut de l'amour envolé, du moins une solide affection, une bonne camaraderie, basée sur

l'habitude et les années, revenons tout simplement l'un à l'autre, comme de bons bourgeois qui s'aiment assez pour tout se pardonner.

Yvonne avait écouté, très émue.

— Si je comprends bien, mon cher ami, dit-elle en souriant avec une petite larme qui perlait sous sa paupière, c'est un... désarmement que vous me proposez là ?

— Ah dame ! oui ! un désarmement avec tous les bienfaits et les bénéfices de la paix heureuse.

Et, en sanglotant, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

LE RÊVE DU SOUDANAIS



MOÏKTAR KARI, tirailleur sénégalais, avait suivi résigné, avec une sorte de fatalisme oriental, la promenade artistico-militaire que, par ordre, l'officier de pompiers lui avait fait exécuter à travers les merveilles de Paris. Il avait contemplé, sans grand enthousiasme, la tête de M. Marsoulan à l'Hôtel de Ville, et la vue du tombeau de Napoléon ne lui avait peut-être pas paru le dernier mot de la grande vie folichonne promise là-bas, dans les sables du désert, par le grand chef, le commandant Marchand.

Mais, par exemple, le soir, l'entrée dans le théâtre du Châtelet lui produisit une grosse émotion. Il éprouvait dans cette salle une espèce de respect religieux et ce n'est pas sans une secrète terreur qu'il s'assit sur ces gradins en cercle, image des éternités successives, en face de ces lustres électriques, qui pendaient comme un éblouissant système solaire figurant les astres devant des spectateurs assistant à de grands symboles sans les comprendre, comme

ceux qui sont célébrés par les fakirs de l'Inde, les der-
viches tourneurs, les chamans de Tartarie et les Na-
schkibendis de Boukhara.

Et, tout à coup, le rideau se leva, lui causant
une véritable extase. Dans quel pays enchanté se
trouvait-il ? Sous les hauts portiques mauresques, le
long des escaliers de marbre, le cortège défilait.
D'abord les hérauts nubiens, aussi noirs que les ca-
marades sénégalais, avec des sayes blanches rayées
de rouge ; des guerriers, la masse d'armes au poing,
l'arc et des flèches à l'épaule, dans leurs cheveux cré-
pus deux plumes, noire et blanche, bizarrement plan-
tées au-dessus de l'oreille ; puis, au son des fanfares,
les amazones, casque d'or, cuirasse d'or, cuissards
d'or, sur la maille dorée ; sous le casque, de longues
flammes de drap rouge dentelé, flottant sur les che-
veux épars et relevés aux épaules pour bien dégag-
er les bras nus. Au bras gauche, un bouclier dentelé
et doublé de rouge ; dans la main droite, une haute
lance dorée, portant, fixées à la hampe, deux ailes de
vautour déployées.

— Zoli ! zoli ! dit Moïktar en frappant des mains
comme un enfant.

Mais ceci rentrait encore dans la conception des
guerriers et des armures de son pays. Où son éton-

nement fut prodigieux, c'est lorsque après le défilé des potiches, il pénétra en plein XVIII^e siècle, avec les porcelaines de Saxe et de Sèvres. Que se passait-il sous ces candélabres, dans les rinceaux des pendules, sous les carènes des soupières et des compotiers? De mignards et roses amphitrites s'ébattaient dans les bras de vigoureux Triions barbus; marquis en manchons, marquises en paniers, la bouche en cœur, et les pieds en dehors, avec des cheveux très lisses, tout blancs, bien poudrés, serrés par-derrière par le catogan de soie fine. D'où venaient-ils, les chers petits êtres si roses, avec leurs chairs délicatement carminées, à la fois souriants, finauds et bons. À quelle étrange, charmante et chimérique contrée appartenaient-ils? Quel était ce paysage aux escaliers à rampe de pierre, sous des tonnelles à treillages tarabiscotés, s'ouvrant sur un ciel vert et rose, où des montagnes étaient peintes en camaïeu bleu pâle. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une plaine scintillante, où, dans un fouillis de couleurs vives et gaies s'alignaient des rangées d'arbres formés de candélabres rustiques, où se dressaient, çà et là, en guise de tours et de dômes, de hautes pendules ou les pièces monumentales de quelque service de table.

— Zoli! dit encore Moïktar émerveillé.

Mais une trirème aux voiles de satin rose, à la proue ornée du bélier d'or, avait apparu avec ses rameurs coiffés en sphinx, ses joueurs de flûte, ses choristes, ses musiciens jouant de la lyre ou de la harpe, et, sous un dais, étendue sur une peau de tigre, la première danseuse étoile.

Divine ou plutôt divinisée, avec son teint de lait, sa lourde chevelure blonde crespelée, enserrée d'un cercle d'or, sur lequel se dressait un serpent, sa jupe de dentelle blanche, brodée de roses d'or, collante sur les hanches et sur la croupe, avec une suggestive ceinture de pierreries qui descendait sous le nombril, les bras nus ornés de serpents et les doigts chargés de turquoises égyptiennes. Elle descendit de la trirème, s'étirant avec des gestes de tigresse, cambrant ses reins en arrière, le ventre offert.

— Oh! femme! femme! s'écria le Sénégalais, avec des yeux agrandis dans lesquels s'allumaient des lueurs fauves.

Et la fête commença. Les danseuses avaient commencé des pas gracieux, charmantes avec leur jupe formée de pampilles rouges sur un fond de gaze verte, la chevelure rutilante ornée de sequins, et deux guirlandes de fleurs, avec lesquelles elles se paraient en dansant. Puis, la danseuse étoile se

campa toute droite, et, au son des harpes qui résonnaient avec un son cristallin, elle commença une merveilleuse variation. Les pieds spirituels esquisaient, sur les planches, toutes sortes d'arabesques, tandis que le corps se renversait en arrière avec des attitudes lasses, et que les yeux mourants avaient l'air de poursuivre je ne sais quel rêve intérieur.

Puis le mouvement s'accrut : les deux mains élevées au-dessus de la tête retombaient ensuite le long du corps en décrivant une spirale voluptueuse ; les doigts fuselés ébauchaient un effleurement imaginaire, et la taille, flexible comme une liane, exécutait une rotation lente et lascive, scandée, à chaque tour de rein, par un déhanchement brusque. Soudain, la danseuse jeta à terre son bouquet de fleurs pourpres et, autour de ce bouquet, commença une ronde enveloppante et folle ; toutes les séductions, les agaceries énervantes, les gamineries exquises de l'amour le plus corrompu et le plus raffiné étaient prodiguées à ces fleurs symboliques, autour desquelles l'étoile tournait, tantôt s'offrant, tantôt se reprenant par une cambrure en arrière, tantôt les attirant vers elle par une étreinte passionnée, tantôt les repoussant avec un sourire diabolique. Enfin elle se pencha, la bouche entr'ouverte et le teint animé, et

porta vivement le bouquet à ses lèvres, dans un baiser triomphant qui ressemblait à une morsure.

— Oh! encore, encore! s'écria Moïktar d'une voix rauque, en tendant en avant ses grandes mains noires.

Cette danse était pour lui toute une révélation, l'initiation à des sensations paradisiaques et à des délectations charnelles dont il n'avait eu jusqu'ici aucune idée. Ainsi, il existait, de par le monde, des créatures aussi blanches, aussi blondes, aussi surhumaines, pouvant vous faire éprouver de telles jouissances, dans un paroxysme aussi aigu!

... Le décor avait disparu dans les dessous, les nuages de tulles s'étaient successivement levés, laissant apercevoir un paysage féerique.

Des centaines de jeunes femmes étaient couchées sur un plan incliné et tous ces corps deminus avaient l'air de chanter une ode merveilleuse à la chair. D'abord, tout cela vague, à peine estompé dans une demi-lueur, ayant tout le flou, tout le frissonnement indécis d'un paysage de Corot et, là-bas, dans les frises, une femme gracieuse, aérienne, se profilait droite au milieu des stalactites et des rochers à reflets de perle fondue. Peu à peu, le dernier voile se leva, la lumière électrique éclata, radieuse,

avec des rayonnements lilas d'apothéose, et soudain, les femmes couchées se dressèrent debout, tenant dans leurs mains des palmes d'argent, environnant l'étoile qui, tentatrice, semblait appeler Moïktar avec ses deux bras blancs.

— Touzou ! Touzou ! clamait le Soudanais. Moïktar heureux ! Paradis !...

Mais la toile tomba, la lumière électrique s'éteignit, et tout à coup retentit la grosse voix du lieutenant de pompiers.

— Allons, les enfants, la pièce est finie. Houste ! Il nous faut rentrer à Courbevoie.

Moïktar se leva en titubant comme un homme ivre. Machinalement, il suivit ses camarades, descendit les larges escaliers de pierre, monta dans la tapisserie, et, frissonnant encore, regarda la Seine toute noire, les quais boueux défoncés par les travaux des terrassiers, les rues sillonnées de fiacres, d'omnibus, de bicyclistes mal mis, vêtus de drap sombre. Comme le monde était triste et laid !

Et, quand une heure après, il se retrouva à la caserne, couché dans son petit lit de fer, dans la chambre blanchie à la chaux, et éclairée par la lueur fautive d'un bec de gaz qui faisait danser sur la muraille les ombres des havresacs et des flingots, Moïk-

tar comprit que le rêve était fini, qu'il était rentré dans la vie réelle, avec les luttes, les privations et les souffrances...

Et silencieusement, tandis que les tirailleurs dormaient, il se mit à pleurer.

LA REINE MARGOT



IL Y AVAIT dimanche dernier, nous dit le commandant Vermandoys, grand dîner chez Margot de Cerneuil, « la vieille Margot », comme disent les petits jeunes qui n'ont jamais lu le *Lys dans la Vallée*, et pour lesquels la femme, passé trente ans, n'existe plus. Cependant, que de bons fruits savoureux, bien à point, à récolter encore dans ces automnes ! et combien je plains ceux qui n'ont jamais compris la douceur infinie de ces couchers de soleil ! Ce n'est pas sans intention que les peintres ont couronné leurs bacchantes avec les pampres de septembre, et celui qui n'a jamais aimé la femme de trente ans chantée par Balzac – même la femme de trente et quelques – ne connaît pas la plénitude de la tendresse ni la volupté si intense, si complète qu'elle confine aux larmes.

Depuis une quinzaine d'années, je venais ainsi tirer les rois chez Margot. C'était une tradition de toute ma jeunesse gaie, et mon année m'aurait semblé incomplète, si, au commencement de janvier, je

ne m'étais pas retrouvé, entouré de quelques amis, dont le nombre, hélas ! diminuait de plus en plus, dans la grande salle à manger du boulevard Malesherbes, qui me rappelait tant de repas joyeux, tant de soupers et tant de folies.

Le protocole était toujours le même. Margot, étant la seule femme présente, était sûre d'être proclamée la reine ; et le roi, entre autres prérogatives, avait le droit de ne partir de chez elle que le lendemain matin, et le devoir de lui envoyer ensuite quelque bijou en souvenir de cette royauté éphémère. Jadis, ce dîner des rois ainsi couronné par une nuit d'amour dans les bras de la belle Margot avait un succès fouet, dans le monde de la finance, de la haute noce et des clubs élégants, c'était à qui s'efforcerait d'obtenir une de ces onze invitations – donnant le droit éventuel à un « tirage à lot » fort apprécié. Onze, pas une de plus ; Margot, en excellente maîtresse de maison, ayant toujours émis cet aphorisme qu'au-delà de douze convives, le dîner n'est plus ni intime ni amusant, ni bon, ni bien servi.

Avec le temps cependant les invitations étaient devenues moins recherchées, et il avait fallu remplacer les viveurs calés et blanchis sous le harnais par des jeunes gens frais émoulus du régiment ou

de Saumur, pas fâchés de dire tout haut au Palais de Glace, pendant le tohu-bohu circulaire de cinq à sept : « Mon cher, il faut que je me sauve ; je dîne ce soir chez la vieille Margot... Je n'ai pas osé refuser, mais je ne tiens pas à avoir la fève. Ah, non ! » Et ils s'en allaient en ricanant d'un rire cruel et triomphant.

Quant à moi, j'arrivais à huit heures, dans le grand salon qui exhalait une vague odeur de bons vanillés et de fleurs flétries, comme ces pièces peu aérées, dont on n'ouvre presque jamais les fenêtres, parce que ceux qui s'y tiennent redoutent l'humidité ou le froid. Dans ce salon, il n'y avait pas un bibelot qui ne fût pour moi un ami familier, et je crois bien que, sous ce grand lustre de cristal, j'avais fait, à certains jours des quadrilles échevelés, une magistrale culbute sur la tête, dans un cavalier seul que je serais bien incapable de recommencer aujourd'hui.

Était-ce parce que je voyais Margot à travers mes souvenirs, mais j'avoue qu'à mon arrivée je la trouvai encore charmante, avec sa robe en velours miroir rose se découpant sur un tablier en guipure de Venise qui se continuait en volants dans le bas de la jupe. Le corsage en pointe, avec une draperie souli-

gnée de tulle noir, faisait valoir les épaules nues, potelées, toujours fort belles, et une guirlande de violettes de Parme mettait une note mélancolique dans l'ensemble du costume chatoyant. Mais évidemment le profil avait un peu perdu de sa finesse ; le menton s'était empâté, et sous la couche de poudre de riz, on devinait sur le visage de petites fibrilles, de fines zébrures marquées par les griffes du diable, un peu comme les traces que les pattes des moineaux laissent sur les tapis de neige. Quant à la chevelure, elle était blonde bien entendu ; mais le henné avait certainement contribué aux teintes fulgurantes de ce casque d'or. Bah ! je vous le répète, en somme, très possible encore ; d'autant que les yeux verts, très grands, aux nuances changeantes, n'avaient rien perdu de leur éclat, et je savais comment, dans certains moments d'extase, ils se convulsaient avec des prunelles qui partaient je ne sais où, vers des pays mystérieux et follement paradisiaques !...

Le dîner fut exquis, comme toujours, et arrosé des crus les plus délicats. Je retrouvai avec plaisir certain xérés, retour des Indes, dont j'avais envoyé jadis une barrique, et il restait encore quelques bouteilles de certain Mouton-Rothschild, cadeau véritablement royal du capitaine de Loitière, aujourd'hui

lieutenant-colonel, mais toujours fringant et toujours à son poste. Quatre membres du cercle avaient répondu à l'appel, mais je trouvai cinq petits jeunes, proportion inquiétante et en progrès sur l'an dernier. Il y avait certainement des défections parmi les vieux amis, et en dépit de son entrain un peu fébrile, il est évident que ces absences attristaient Margot, entrevoyant peut-être l'époque où elle se trouverait à table, entourée de convives qui pourraient être ses fils.

Cependant elle luttait vaillamment, très en verve, très enjouée, montrant ses dents étincelantes, renvoyant la balle, galvanisant ses convives, auxquels elle donnait de l'esprit, leur suggérant des bons mots dont elle était la première à se pâmer d'aise, et veillant à ce que le service se fit bien, et à ce que les vins généreux fussent versés dans une large mesure. Les petits s'amusaient, devenaient bruyants, et risquaient aux bouts de la table, des plaisanteries formidables, d'une gaieté un peu commune, mais donnant cependant au dîner un mouvement d'animation irrésistible.

Cependant, le gâteau des rois venait de faire son entrée sur un grand plat d'argent. C'était une immense pâtisserie aux amandes, exhalant une bonne

odeur de frangipane, et le petit bébé de porcelaine, destiné à remplacer la fève, avait au dernier moment été assez maladroitement introduit et gonflait la pâte d'une manière fort apparente. Il y eut un froid, chacun ayant tout à coup à la mémoire le souvenir de la tradition, tandis que la maîtresse de la maison très nerveuse, redoublait de gaieté.

Et, tandis que le plat passait à la ronde, tandis que les petits jeunes, avec des coups de coude très significatifs, évitaient la part menaçante, je jetai un coup d'œil furtif vers Margot, et je la vis très pâle, avec des yeux voilés comme s'ils eussent été troublés par des larmes prêtes à jaillir. Alors, ma foi, je me dévouai bravement et je piquai la portion dédaignée, en la faisant glisser dans mon assiette le plus naturellement du monde, et quand je découvris le bébé, je simulai une joyeuse surprise, une véritable allégresse, en levant de tout mon cœur, mon verre à la santé de la reine, dans un grand brouhaha de toasts, d'ovations et d'applaudissements.

Chacun paraissait, en effet, délivré d'un grand poids ; la soirée s'acheva très joyusement et, quand l'heure de la retraite eut sonné, on me souhaita une bonne nuit, avec force compliments, dans lesquels il entraît peut-être une nuance d'ironie.

Nous restâmes seuls, Margot et moi, dans le grand salon, et je la pris dans mes bras avec une réelle tendresse. C'était toute ma jeunesse que j'étreignais ainsi, et dans cette étreinte il y avait, sans doute, un peu de mélancolie, mais aussi le souvenir très doux d'un tas de bonnes choses, un ensemble de sensations attendries et de jouissances spéciales que je n'eusse jamais éprouvées dans les bras d'une belle fille de vingt ans rencontrée la veille. Je m'étais décidé à jouer la comédie d'amour jusqu'au bout, mais je fus tout étonné, moi-même, du charme que je trouvai dans ce rôle.

Avec la finesse instinctive des femmes, la pauvre Margot lut, sans doute, dans mon cœur et, comme avec de grandes protestations je rappelais mes droits de roi, elle me dit avec un sourire :

— Vous savez, cher ami, ce sont des droits... mais ce ne sont pas des devoirs.

Je lui répondis par un baiser triomphant qui lui prouva mon entière sincérité, mon complet emballément comme jadis...

Et, conclut Vermandoys en frisant sa moustache, je vous fiche mon billet que je n'eus pas à m'en repentir. Dans la chambre tiède, fanfreluchée, éclairée par un demi-jour propice à toutes les illusions,

ma reine Margot me donna une nuit merveilleuse, unique, une nuit vraiment royale, et qui comptera certainement parmi les meilleures de ma carrière militaire et amoureuse.

TANTE AURORE



CERTAINEMENT, Lionel était un brave et honnête neveu, qui ne désirait pas du tout la mort de sa tante Aurore, et ce désintéressement était d'autant plus méritoire qu'il était l'unique héritier de la dame.

Aussi, lorsqu'en juillet dernier, les médecins eurent ordonné pour l'asthme, dont elle souffrait périodiquement, l'air pur des montagnes respiré autant que possible à une altitude élevée, Lionel n'hésita pas; il quitta la rue de la Ville-l'Évêque, s'embarqua pour Aix-les-Bains avec sa digne parente et là, il prit le chemin de fer funiculaire qui conduit au sanatorium du Revard, dont la cote est de seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Tante Aurore était ravie; la vue était superbe; à gauche, le Mont-Blanc et la croix du Nivolle; dans le fond, le lac du Bourget s'étalant comme une immense turquoise; en face, la Dent du Chat : à droite, la Chambotte perchée comme un nid d'aigle; enfin, point important, l'air était d'une pureté extraordi-

naire, d'une légèreté inimaginable, et la vieille dame respirait admirablement. Lionel l'installa dans un chalet très confortable où s'était déjà fixé un général russe, le comte Pankratieff, un héros de Plevna, ancien chef des cosaques de l'Ukraine, aimable vieillard pouvant, le cas échéant, faire un petit bésigue entre ses crises cardiaques.

Tout étant ainsi organisé pour le mieux, Lionel embrassa affectueusement sa tante, après l'avoir soigneusement recommandée aux bons soins du docteur Cazenave, docteur du sanatorium, puis il redescendit vers Aix-les-Bains ; là, le temps de perdre quelques louis au baccara, débaucher quelques flirts anti-platoniques avec la grande Machin de Lyon et la petite Lili Toucourt de Marseille, et le neveu, satisfait du devoir accompli, remit le cap sur Paris, où il prépara tranquillement ses malles pour Deauville-sur-Mer.

Hélas, au commencement d'août, il reçut un télégramme qui le plongea dans la plus profonde stupeur :

« Tante morte brusquement cette nuit au sanatorium du Revard. Que dois-je faire ?

» DOCTEUR CAZENAVE. »

Pauvre tante Aurore ! Ah ! ça n'avait pas traîné ! Lionel essuya une larme. Je vous ai déjà dit que c'était un excellent garçon, mais ayant songé à l'héritage, il n'eut pas la peine d'en essayer deux. Son premier mouvement fut de sauter dans le train ; réflexion faite, puisque la chère femme était morte, à quoi bon recommencer une seconde fois un pénible voyage de quatorze heures par une chaleur caniculaire, et regrimper les seize cents mètres du Revard. C'était bien inutile. Il se contenta donc de répondre au docteur, en expédiant mandat télégraphique :

« Envoyez le corps à Paris, 37, rue Ville-
l'Évêque, et donnez détail par lettre. Ferons obsèques
Madeleine.

» LIONEL. »

Bientôt la lettre du Revard arriva. La pauvre dame n'avait pas souffert. Elle avait été emportée par un étouffement brusque, bénissant son bien-aimé Lionel, la perle des neveux, et confirmait le testament qui le faisait son légataire universel. Quant à la cause du décès, elle résultait sans doute de l'émotion causée à la vieille dame par la mort de son voisin le général Pankratieff, qui avait succombé en pleine partie de bésigue ; et le docteur s'excusait de ne pas

écrire plus longuement, absorbé par tous les ennuis que lui donnaient la mise en bière du général et l'envoi à Saint-Pétersbourg.

Lionel convoqua dans le petit hôtel de la rue de la Ville-Lévêque les cousins éloignés qui n'héritaient pas, et les amis de tante Aurore, et là, avant de célébrer ses obsèques, il voulut, tout en larmes, contempler une dernière fois les traits de la défunte. En présence d'un notaire, on ouvrit le cercueil, et comme Lionel se penchait vers la chère morte pour l'embrasser, il aperçut, dans la bière, une figure moustachue, énergique, ornée d'une barbe grisonnante qui s'étalait sur un magnifique uniforme vert et or, tout chamarré de croix et de rubans !

Les assistants poussèrent un cri d'effroi. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Lionel avait reculé stupéfait, mais il reconnut bien vite le cadavre :

— Ça, dit-il, c'est le général Pankratieff ! Évidemment on a commis une erreur au sanatorium du Revard, et l'on m'a expédié le corps du général aux lieu et place de celui de ma tante. Une pareille méprise ! C'est vraiment désolant.

— Qui sait ? hasardèrent les cousins qui n'héritaient pas. Qui sait ? Peut-être que tante Aurore vit toujours ?...

Lionel n'allait pas jusqu'à nourrir cette.., espérance. Non, non, la lettre du docteur Cazenave était trop explicite ; il y avait bien une erreur commise, mais, Dieu merci, (je crois qu'il s'oublia à dire : Dieu merci!), c'était une simple erreur sur la personne, d'ailleurs très facile à réparer.

Il se précipita au bureau télégraphique de la Madeleine, situé tout près de là, et il envoya immédiatement la dépêche suivante :

*« Docteur Cazenave
Médecin en chef, sanatorium Revard*

» Auriez dû faire attention. Avez envoyé à Paris corps général Pankratieff et pas tante. Très contrarié. Renvoyez corps tante et dites-moi que dois faire, général très encombrant dans salon.

» LIONEL. »

Le soir même il recevait le télégramme du docteur :

« Un millier d'excuses. Employé très étourdi. Trop jeune. Vient se marier. Lune de miel. Fait continuellement gaffes pareilles. A expédié par erreur madame votre tante à Saint-Pétersbourg. Je télégraphie immédiatement commandature pour demander instructions sujet général et faire restituer tante plus bref délai.

» CAZENAVE. »

Lionel reçut cette réponse, qui le consterna. Ainsi, pauvre tante Aurore avait été envoyée là-bas, là-bas, dans la capitale de toutes les Russies. Combien allait-il maintenant falloir de temps, de démarches, de télégrammes, de paperasseries administratives et diplomatiques avant qu'elle revint reposer enfin sur les bords de la Seine, en sol français, dans son beau caveau familial du Père-Lachaise ?

Et, pendant ce temps-là, le général Pankratieff continuait à occuper indûment le petit catafalque qu'on lui avait élevé dans le salon transformé en chapelle ardente ! Impossible de recevoir un ami, et cela donnait à la maison de la rue de la Ville-l'Évêque un aspect des moins folichons. Au moins allait-on bientôt pouvoir faire le troc attendu et renvoyer le vieux guerrier à ses popes et à ses cosaques de l'Ukraine.

La réponse tardait bien à venir et la situation devenait intolérable.

Enfin Lionel, qui commençait à s'exaspérer, reçut du Revard la lettre suivante :

« Monsieur,

» On m'écrit de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg la lettre ci-incluse que je m'empresse de vous faire parvenir, m'en rapportant à votre cœur de bon Français pour donner à l'incident la suite que vous jugerez convenable.

» Veuillez agréer, avec mes nouvelles excuses pour cette fâcheuse méprise, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

» DOCTEUR CAZENAVE. »

Et Lionel, plus énervé que jamais, lui le pli suivant introduit dans la lettre du docteur :

AMBASSADE DE FRANCE

Secrétariat

CONFIDENTIELLE

*Saint-Pétersbourg, 17 août.
(nouveau style)*

« Monsieur le docteur,

» L'incident est très grave, et je crois qu'il faut agir, en la circonstance, avec une prudence extrême. La dame dont vous nous parlez a été enterrée en grande pompe avec tous les honneurs militaires. On a fait venir à grands frais de l'Ukraine un régiment de Cosaques et mis cinquante mille hommes sur pied pour suivre le corbillard. Vous jugerez du ridicule qui rejaillirait sur l'administration de la guerre si l'on venait à savoir la vérité, et à apprendre que tout ce déploiement de forces, que tous ces généraux, que tous ces hauts dignitaires de l'armée ont suivi en réalité, non le corps du général Pankratieff, mais celui d'une vieille étrangère asthmatique !

» Ceci, au moment où le Tsar va se rendre à Paris serait d'un effet déplorable ; et, sans doute, par patriotisme, vous voudrez bien laisser les choses en l'état, en vous résignant au statu quo jusqu'à nouvel ordre. »

— Ah ! zut ! s'écria Lionel, demain je vais fourrer le général Pankratieff dans le caveau de tante Aurore.

LA CLEF D'OR



RAIDE contre la cheminée du grand salon, le lieutenant Paul de Sumiac, sanglé dans une cérémonieuse redingote noire, saluait, d'un mouvement de cou un peu automatique, les invités, amis et amies, qui défilaient devant lui en rangs pressés à l'occasion de sa matinée de contrat.

À côté de lui, une jeune fille, mademoiselle Claire Sacoche, insignifiante, taillée en fer de lance, avec de grands yeux ronds, des mains rouges, et une taille trop courte dans une robe de mousseline de chez le mauvais faiseur, jetait de temps en temps un coup d'œil dans la direction de cet officier de hus-sards que la destinée lui donnait pour maître, et, comme dans la chanson, faisait « la même chose que lui », c'est-à-dire qu'elle saluait froidement et machinalement les gens qu'elle ne connaissait pas du tout et qui la désignaient avec une impatiente curiosité.

Et des phrases s'échangeaient au passage « Toutes mes félicitations, mon cher ami – Je tenais, en un pareil jour, à vous serrer la main, – Voulez-

vous me présenter à madame Sacoche ? – Madame, un vieil ami de votre gendre ; camarade de Saint-Cyr. Ce brave Paul ! Son bonheur fait plaisir à voir. » Et patati. Et patata.

Je ne sais si ce bonheur faisait plaisir à voir, mais il fallait certainement, pour cela, de bons yeux, car Sumiac paraissait plutôt un peu contraint, un peu gêné ; et parfois, au milieu des salamalecs et congratulations qui ronronnaient à son oreille distraite, il jetait les yeux vers un petit coffret à cigarettes dont la serrure damasquinée étincelait au milieu de l'exposition des innombrables cadeaux envoyés aux jeunes époux.

Le petit coffret était le cadeau de mariage d'Odette de Nègè.

Odette de Nègè ! La grande demi-mondaine ? Celle qui a ce joli petit hôtel rue de Monceau, avec une sortie si commode sur le square de Messine ; celle que nous voyons aux Acacias, le matin, conduire d'une main sûre son duc attelé de deux alezans merveilleux qui trottent si haut. Celle dont le teint rose, le profil de camée antique et les cheveux rutilants ont affolé des générations de jeunes officiers et de « fils à papa ». Parfaitement. Mais alors ?...

Alors, il était arrivé ceci, c'est que, pour une fois, Odette s'était sentie une vraie toquade de cœur pour ce gentil Paul, si coquet, si fringant, depuis la pointe des bottes jusqu'aux crocs de la fine moustache. Il ne lui avait pas donné d'argent pour la bonne raison qu'il n'en avait pas, mais il lui avait octroyé bien mieux que cela : de l'amour jeune, robuste et convaincu, avec des caresses exquises, et des baisers délirants. Personne au monde ne savait embrasser comme Sumiac, et ainsi que le disait Odette avec un petit frisson dans la moelle, il était le seul qui « l'emmenât en voyage ».

Cela avait commencé d'une manière banale, deux ans auparavant, par une représentation au Concours hippique, quand il était encore dans le vieux Palais de l'industrie ; et, à la première poignée de main échangée, elle avait senti l'action fulgurante, des fameux *atomes crochus*.

Quant à lui, qui, jusqu'ici, vu la modicité de la pension paternelle, avait dû se contenter des petites blanchisseuses de Saumur, ou des péripatéticiennes qui « font », à la nuit, la terrasse de Saint-Germain, il s'était tout à coup lancé dans un milieu de luxe et de grande vie qu'il ne soupçonnait même pas, initié à une foule de raffinements de toilettes, de des-

sous fanfreluchés, de parfums qui le ravissaient, en lui apprenant combien l'amour gagnait en intensité et en passion dans un cadre élégant, sous des draps à entre-deux de dentelle, sous le dôme empanaché du grand lit Louis XV, très bas, très large et profond comme un tombeau.

Et les arrivées en bombe dans le rez-de-chaussée de l'avenue Gambetta, à Saint-Germain, alors qu'elle débarquait avec son petit sac contenant une chemise de surah rose qui la faisait ressembler à Vénus la blonde. Et les dînettes avec le déjeuner de la pension apporté par l'ordonnance dans le grand panier, et les folies extatiques dans le petit lit d'acajou, étroit pour un, large pour deux, et les réveils triomphants dans la chambrette meublée si pauvre, qui faisait croire, un moment, à Odette qu'elle était tombée dans la misère !

Tout cela avait été bien bon, et tout cela était fini ! Un beau jour, le colonel avait fait venir Sumiac dans son cabinet, et là, très grave, il lui avait dit qu'il savait de bonne source qu'il vivait avec une femme dont il n'entretenait pas le luxe... et pour cause ; que cette situation ne pouvait pas se prolonger sans porter atteinte à l'honneur, non seulement de l'officier, mais du corps auquel il appartenait, que personne

ne croirait à une rupture, et que, par conséquent, la seule façon de faire taire les mauvais propos était de se marier. Il lui donnait donc trois mois, soit pour contracter un mariage honorable, soit pour quitter le régiment.

Le pauvre lieutenant était resté atterré devant cet inflexible verdict. Et comme Odette avait pleuré de vraies larmes, sincères, comme celles que devait verser Manon, quand elle avait appris la terrible nouvelle ! Quitter Paul, son amour, son Dieu, celui qui lui avait prouvé qu'elle avait un cœur... et des sens ; ce n'était pas possible ! Et cependant cela fut. Sumiac s'était incliné avec cette discipline qui fait la force des armées ; grandeur et servitude militaires, a dit Alfred de Vigny ; bref, il allait épouser mademoiselle Claire Sacoche, dont le papa Sacoche avait fait fortune dans les moleskines vernies, et donnait un gros sac.

Il songeait à tout cela, remuant le cher passé évoqué par la vue du petit coffret à cigarettes qui se dressait timidement au milieu des services d'argenterie, des bibelots anciens, du linge, des éventails, et des dentelles, et parfois il regardait de côté, faisant une comparaison désastreuse entre Claire et Odette, entre la maîtresse d'hier et la femme de de-

main. Une phrase lui était parvenue aux oreilles dans le bruissement des conversations : – « Pas jolie... Oh non, pas jolie !... mais de la branche. »

Oui, de la branche... et puis elle devait bien aimer son père ! Oh l'argent, le sale argent ! Quelle tristesse et quelle infamie que toutes ces conventions sociales !

Le mariage eut lieu, en grande pompe, à Saint-Philippe-du-Roule. Dans les bas-côtés, derrière une colonne, Odette, debout, sanglotait comme une Madeleine, et répondait à une amie cherchant à la consoler en lui affirmant que Paul n'aimait pas mademoiselle Sacoche.

– Tu diras tout ce que tu voudras. C'est elle qui l'a et c'est moi qui pleure.

Sumiac avait une permission de quinze jours qu'il était allé passer en Saintonge, dans le château familial. À son retour, l'adjudant-vaguemestre lui remit dans la cour du quartier une lettre dont l'écriture lui donna tout de suite un gros battement de cœur. Il y avait :

« Mon adoré,

» Je dois te prévenir d'une chose, c'est que la petite clef qui ouvre le coffret à cigarettes que je t'ai

envoyé, ouvre également la porte qui donne sur le square de Messine et dont j'ai fait changer la serrure. Si, par hasard, un jour, ta femme te demandait ce que c'est que cette petite clef suspendue à ton trousseau, tu n'auras qu'à lui prouver que c'est la clef du cofret. Il n'y a donc rien qui puisse te compromettre. J'attendrai obstinément, désespérément, jusqu'à ce que tu viennes, comme ces femmes des marins de Pierre Loti qui allaient, chaque jour, sur la jetée, pour savoir si leur homme était dans les barques signalées au large.

» Viendras-tu ?

» Toujours tienne,

» ODETTE. »

Je ne voudrais pas faire de pronostics... mais je crois bien que Sumiac viendra. Ce jour-là, M. Béran-ger se voilera la face, mais il y aura là-haut des petits anges roses pour plaider la cause des faiblesses humaines.

LE POÈLE DU COLONEL



J'ÉTAIS UN SOIR au café de la Paix, très égayé par la vue de la jeune armée faisant des effets de torse et de tenue ajustée dans la grande salle. Il y avait là les spécimens les plus exagérés des modes dites de Saumur : tuniques trop courtes, cols trop hauts, culottes trop larges, képis décalitres à visière d'aveugle ; et cependant le charme de la jeunesse est si grand, que tous ces guerriers en herbe ne parvenaient pas à s'enlaidir, et présentaient quand même un aspect pimpant, martial, des plus réjouissants pour l'œil de l'observateur.

Une table surtout, occupée par une demi-douzaine de sous-officiers, présentait une animation extraordinaire : toutes les armes étaient représentées ; il y avait des chasseurs, des cuirassiers, des dragons, des hussards, et le plus âgé n'avait pas vingt-deux ans. D'ailleurs la moustache hérissée en chat, la coiffure en racine droite, le linge fin, les bottes vernies, et les bagues au doigt prouvaient que j'avais devant moi des fils à papa très à leur aise. On buvait ferme,

et les conversations étaient arrivées à un joli diapason, lorsque, tout à coup, je vis entrer un brigadier-fourrier de chasseurs, petit, bien râblé, et noir comme un pruneau, un Méridional, bien sûr.

Il y eut une exclamation :

— Ah! ah! voici le comte Chouberski! vive Chouberski! Une place pour Chouberski!

Le nouvel arrivant sourit devant cette réception bruyante, comme s'il y était déjà habitué – on se blase sur tout, même sur la gloire – et après avoir échangé des poignées de main cordiales avec ses camarades, il enleva son shako surmonté d'un panache majestueux et s'assit.

— Chouberski, qu'est-ce que tu prends?

— Un punch au kirsch.

— Garçon. Un punch au kirsch pour le comte Chouberski. Au trot, maaaaarche!

— Pardon, fit enfin un beau marchi de cuirassiers, pourrais-je vous demander sans indiscrétion, mon cher camarade, pourquoi l'on vous donne ce nom euphonique, et ce titre polonais? Car vous me paraissez plutôt du Midi.

— En effet, je suis de Nîmes et je suis en garnison à Tarascon.

Ceci avait été répondu avec un accent de terroir qui ne laissait aucun doute sur les origines du petit brigadier.

— Alors pourquoi Chouberski ?

— Il ne connaît pas l'histoire ! Raconte-la lui !
Oui, oui, vas-y mon vieux Numa !

Cela devenait intéressant. Je me rapprochai derrière mon journal, tandis que le petit chasseur commençait avec des vibrations qui faisaient un sort à chaque syllabe :

— Vous voulez l'histoire ? Té ! Eh bien, vous l'aurez, mes bons, et elle est d'autant plus en situation, qu'il y a juste un an qu'elle m'est arrivée. Donc, c'était pour les vacances de Pâques, et j'aurais bien voulu venir au Concours hippique. Malheureusement, le fourrier Chambenoît était malade, et le chef Brulard, qui n'est pas capable de vérifier une feuille de journée, ne voulait pas me laisser partir, ayant absolument besoin de moi. Il y a comme ça, dans l'armée, des génies indispensables.

» Je ne cale pas, je prends une paire de gants frais et me voilà parti chez le colonel Giverny, un vieil ami de papa, et qui a toujours eu pour moi des bontés exceptionnelles.

» Je tombais mal. Le colonel était en discussion avec madame Boumirel, sa belle-mère, et j'entendais la voix aiguë de la vieille dame disant :

» – Vous ne serez content que lorsque vous m'aurez empoisonnée.

» – Voyons, belle-maman, ce n'est pas ma faute, répondait le colonel, puisqu'on ne peut pas l'arranger à Tarascon. Supprimez-le, et chauffez-vous comme tout le monde, avec la cheminée.

» – Je veux mon poêle.

» J'avais bien envie de m'en aller... mais j'étais annoncé et il était trop tard pour fuir, aussi, quelques secondes après, je vis arriver mon grand chef, un peu grognon.

» – Qu'est-ce que tu veux encore, petit Numa ?

» – Mon colonel, voici la semaine du Concours hippique, j'aurais bien voulu quatre jours pour aller à Paris.

» – Quatre jours, c'est impossible, Chambenoît est malade.

» – Mon colonel, je n'ai pas eu de permission depuis le jour de l'an... J'ai bien travaillé... Si c'était un effet de votre bonté...

» – Repos ! J'ai dit. Demi-tour et rentrez au quartier.

» – Bien, mon colonel.

» Je me dirigeai assez penaud vers la porte ; lorsque Giverny, frappé d'une idée subite, me rappela :

» – Tu voudrais aller à Paris ?

» – Hélas ! Est-ce qu'un brigadier peut vouloir quelque chose ?

» – Eh bien, je t'accorde tes quatre jours, mais à une condition : tu emporteras à Paris le Chouberski de ma belle-mère, pour le faire réparer avenue de l'Opéra. Il n'y a pas assez de tirage.

» – Ce n'est pas comme pour ma permission.

» – Allons, c'est entendu. Tu prendras ce soir l'express de six heures.

» Vous pensez si j'acceptai avec enthousiasme ! À l'heure dite, je m'embarquai, muni d'un papier en règle et trouvai à la gare le poêle apporté par l'ordonnance. Il était énorme, ce poêle, tout noir, avec des ornements en nickel, et un grand diable de tuyau qui se dressait vers le ciel... Un véritable monument. Je le fourre aux bagages, puis je réfléchis qu'en passant par Lyon, je pouvais bien m'y arrêter une nuit, histoire de revoir une certaine Lazarine que j'avais rencontrée en étapes et qui m'avait laissé les meilleurs souvenirs.

— Ah oui ! Lazarine, s'exclama le dragon, une grosse blonde ; je l'ai connue à l'hôtel des Brotteaux.

— Moi aussi, dit le hussard.

— Moi aussi, appuya le cuirassier.

— C'est entendu, continua le chasseur, un peu vexé, vous l'avez tous connue, mais là n'est pas la question. J'arrive à Lyon-Perrache à dix heures ; je n'ose pas laisser en consigne le précieux poêle du colonel et, pour plus de sûreté, je préfère le garder avec moi. Je ne trouve qu'une voiture découverte et me voilà descendant toute la rue de la République en tenue avec mon sabre, mon plumet, et flanqué de mon Chouberski entre les jambes.

» Bien entendu, je croise devant les cafés, étincelants de lumière, tous les camarades de la division Berge. Il y avait des hussards, il y avait des cuirassiers, il y avait des lignards. Ils se mettent à me faire une conduite, en chantant sur l'air de Bourbaki :

Le chic qu'il a acquis,
Il le doit à qui ?
A qui ? à qui ?
A son beau Chouberski.

» D'autres glapissaient une parodie de la *Casquette du père Bugeaud* :

As-tu vu l'homme à poêle,
L'homme à poêle ?

» C'était très spirituel, mais j'étais plutôt ennuyé. En arrivant place Bellecour, il y avait trois cents braillards. Nous étions bien cinq cents quand je descendis devant l'hôtel des Brotteaux. Je mets mon Chouberski sur l'épaule et, au milieu d'une émotion indescriptible, je monte chez Lazarine, chambre 7. Elle était là, la chaste enfant, en simple peignoir de velours blanc à pois rose avec entre-deux de guipure.

» Elle me reçoit à merveille, mais elle s'exclame sur mon Chouberski :

» – Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela ? C'est un cadeau ?

» – Non. C'est pour la belle-mère de mon colonel. Mission de confiance. Je l'emporte à Paris pour le faire réparer. Laisse-moi le déposer pour cette nuit dans ta chambre.

» – Du tout, du tout, c'est très malsain. Je ne liens pas à m'asphyxier.

» – Mais, grande bête, ce n'est dangereux qu'allumé.

» – Ça m'est égal. Je n'en veux pas. Pose-le dans le corridor, si tu veux, mais pas chez moi.

» Je le mets dans le couloir, mais l'hôtel n'était pas très sûr, et toutes les heures je me relevais pour aller m'assurer que mon poêle était toujours là. Une nuit atroce. Enfin, au matin, je m'endors brisé de fatigue, et quand je me réveille... le Chouberski avait disparu ! Lazarine me jure de le retrouver, et je pars pour Paris très inquiet et sans Chouberski. Là-bas, je l'oublie un peu, et en revenant – ô bonheur ! – je retrouve mon poêle à l'hôtel.

» Lazarine me raconta alors qu'une voisine, mademoiselle Sapho, avait voulu l'*essayer* une nuit, mais qu'elle avait failli en mourir, si bien qu'elle s'était empressée de le rendre au patron. Je reprends mon Chouberski, et je rentre à Tarascon ; autre ennui : les employés de l'octroi se mettent à larder le tuyau de mon monument avec des tringles en fer, pour être sûrs qu'il ne renfermait aucune denrée soumise aux droits. Enfin j'arrive chez le colonel, et sans oser affronter sa colère, je dépose le colis, et je rentre au quartier.

» Et voilà que tout à coup, dans la nuit, il me vient comme une sueur froide, Giverny a dû croire le poêle réparé ! Il a dû le replacer chez madame Boumirel, et alors... alors, à l'heure actuelle elle doit être morte – morte empoisonnée par son gendre ! Celle

idée m'affole tellement, que je réveille le chef Brulard pour tout lui raconter.

» – Sacrebleu ! dit Brulard terrifié, il va y avoir de la *rous pétance*, pour sûr.

» Et il va faire son rapport à l'adjudant, qui va trouver le capitaine de semaine. Celui-ci me fait venir :

» – Eh bien, mon garçon, vous avez fait là de la jolie besogne. Que voulez-vous que je vous dise?... Homicide par imprudence... Enfin, rendez-vous chez le colonel au réveil, et tenez-vous à sa disposition.

» Et j'y allais, chez le colonel, plus mort que vif. J'étais persuadé que dès la porte j'allais apprendre un décès.

» – Mon colonel, dis-je en tremblant, s'il en est temps encore, je venais pour le... pour le malheureux Chouberski.

» – Ah oui ! eh bien ! il marche parfaitement. Merci, mon ami.

» Ô joie, ô ivresse ! Était-ce le trémolo du voyage, la trépidation du wagon ou plutôt les tringles des douaniers, mais le Chouberski tirait dans la perfection.

» – Et combien te dois-je petit Numa ?

» – Oh rien, mon colonel, rien ! Votre poêle était garanti sur facture.

» Je l'avais échappé belle, mais l'affaire s'était ébruitée, et depuis ce temps-là le colonel est charmant. Dame, on n'a pas souvent sous ses ordres un fourrier qui a failli tuer votre belle-mère. Té ! Et voilà pourquoi mes camarades m'appellent le comte Chouberski. Messieurs, à votre santé.

LA CANNE DU VIEUX MARCHEUR



LA MISSION qu'avait reçue du gouvernement le capitaine de frégate de Kertauzon, commandant l'*Éclair*, n'était pas banale. Il devait mettre le cap sur les Antilles, et, après être arrivé à la Guadeloupe, s'installer à quelques kilomètres de la capitale, la Basse-Terre, et là, étudier toutes les ressources de cette possession française qui nous appartient cependant depuis plus de quatre-vingts ans, et dont l'importance commerciale et industrielle n'est pas encore suffisamment connue.

Cafés, vanille, goyave, essences d'arbres, tout cela devait être relevé, catalogué, et faire l'objet d'un beau rapport pour le ministère de la marine, avec la collaboration du brave Legoff, vieux marin, originaire de Plouganou (Finistère), comme le commandant dont il était, en même temps, le secrétaire et l'homme de confiance.

Arrivé dans cette région merveilleuse, Kertauzon se livra à des promenades d'exploration, tandis que Legoff, installé dans le bureau, écrivait, transcri-

vait et compilait. Or, un jour que le commandant explorait la forêt qui s'étend au pied de Pointe-à-Pitre, étudiant en même temps la faune et la flore, il aperçut, sous un arbre gigantesque, avec un feuillage et une écorce qui lui étaient absolument inconnus, un nègre et une négresse qui se livraient, en toute liberté, aux plaisirs de l'amour.

Le spectacle n'avait, en lui-même, rien de bien extraordinaire dans un pays béni encore primitif, où l'on n'a pas inventé des gardes-champêtres chargés d'embêter les créatures du bon Dieu sacrifiant à Vénus la brune, et de dresser des procès-verbaux inconvenants, sous le prétexte d'attentats à la pudeur. Mais ce qui était remarquable, c'était l'âge des amoureux : la chevelure du nègre était d'un blanc de neige, la négresse avait certainement dépassé la soixantaine ; et cependant ce Philémon et cette Baucis sexagénaires besognaient de la façon la plus gaillarde du monde, avec une verve et un entrain qui eussent fait envie à des enseignes de vaisseau, tout frais émoulus du *Borda*.

— Ah ! par exemple, voilà qui est vraiment curieux ! — pensa Kertauzon, en continuant son rôle de voyeur ; non pas qu'aucune satisfaction lubrique inspirât son examen, mais quand on est chargé par le

gouvernement de bien connaître un pays, il faut tout savoir, et le commandant voyait bien plus loin, bien plus haut que cet accouplement fortuit entre moricauds en rut.

Quand ils se furent donné des preuves mutuelles d'une affection tumultueuse et peu fantaisiste, les deux vieux époux s'endormirent sur la fougère dans les bras l'un de l'autre :

C'est une idylle, voilà tout,
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile...

fredonnait Kertauson en souvenir du *Petit Duc* qu'il avait vu jouer au Grand Théâtre de Brest; et, tout doucement, écartant le feuillage du buisson où il était dissimulé, il approcha des dormeurs.

Il se pencha au-dessus d'eux, et aperçut dans la bouche du mâle une petite branchette qu'il continuait à mordiller. Il la tira avec des précautions infinies, et reconnut qu'elle provenait du gros arbre à l'ombre duquel nos amoureux s'étaient étendus.

— Tiens! tiens! fit le commandant, voilà qui est tout à fait particulier.

Il tira un couteau de sa poche, coupa une grosse branche qu'il élagua en forme de canne, puis il revint à son bureau. Là, il racla consciencieusement un peu

de sciure de la grosse branche et la mit à macérer dans une bouteille de vieux rhum de la Jamaïque, dont il emportait toujours quelques fioles pendant ses voyages lointains.

Le lendemain matin, il appela le fidèle Legoff, le modèle des secrétaires, qui ne quittait jamais son bureau, et qu'on était toujours sûr de trouver à son poste, recopiant avec sa bonne grosse écriture de ronde les intéressants rapports du commandant.

— Bonjour, mon vieux Legoff.

— Salut, commandant.

— Le temps est un peu humide, ce matin. Est-ce que tu ne prendrais pas un petit verre de raide ?

— Mais, si, tout de même, commandant, quoique ce ne soit guère dans mes habitudes : mais, je connais votre rhum, et il est bon.

— Ah ! pour ça, il est bon, appuya Kertauzon, en versant à son subordonné un doigt de la fameuse bouteille.

Legoff avala d'un trait, fit clapper sa langue, essuya sa rude moustache roussie par les embruns, puis, après avoir fait le salut militaire, il retourna à son travail d'écritures. Une heure après, le commandant, ayant un ordre à lui donner, ne trouva pas le marin à son bureau.

Il appela : « Legoff ! Legoff ! » Personne ne répondit. Il chercha dans la case, dans l'enclos, dans le potager. Personne. Pour la première fois depuis vingt ans, Legoff était en bordée ! Legoff manquait à son service ! Le soir, seulement, à la nuit tombante, le marin revint, et se glissa dans sa chambre, sans autre explication, Kertauzon qui l'avait entendu rentrer, sourit dans sa barbe ; puis le lendemain matin, il retourna au bureau où, le secrétaire un peu pâle, avec deux pochons sous les yeux, était réinstallé à sa table.

— Tu parais fatigué, ce matin, mon bon Legoff.

— Oui, commandant... J'ai mal dormi... Un peu de mal aux cheveux. Bah ! ça passera.

— Un petit verre de raide te remettrait d'aplomb, hein, avec mon vieux rhum ?

— Tout de même, commandant, si vous croyez...

— Vas-y, mon brave.

Il lui reversa une bonne rasade de la précieuse liqueur qui disparut d'un trait dans les profondeurs de la moustache rousse.

— Eh bien, ça va-t-il mieux ?

— Oui, commandant ; me voilà tout ragailardi. Je vais me mettre à la besogne, car j'ai de la copie en retard et il faut que je me mette à jour.

— C'est ça, mon brave, pioche dur.

Mais une demi-heure après, le commandant, entrant dans le bureau, trouva encore la cage vide et le Legoff envolé. Il ne reparut pas de toute la journée, et, comme la veille, à la nuit tombante, il se reglissa dans la case, titubant et les jambes molles. Kertauzon ne fit aucun reproche, parut tout ignorer, et, le lendemain matin, il fit à nouveau venir Legoff, pour lui offrir un petit verre de *raide*.

— Ah ! pour ça, non, s'écria résolument le vieux marin ; pour ça, non, commandant, sauf le respect que je vous dois.

— Et pourquoi ça, mon vieux Legoff ? Tu ne l'aimes donc plus, mon rhum ?

— Si, je ne l'aime que trop ; mais voyez-vous, je ne sais pas ce qu'il y a dans cette sacrée liqueur, dès que j'en ai bu, j'éprouve comme du feu dans tout le corps. Il n'y a pas de consigne qui tienne, il faut que j'aille à la Basse-Terre.

Je suis enragé, tant que je n'ai pas rencontré une guenon quelconque à étreindre, Voilà deux jours que ça dure, deux jours que je lâche mon travail pour courir la prétantaine comme un fou, jusqu'à la ville : ça m'esquinte le tempérament, ça me coûte de l'argent. J'en ai assez. Plus de petit verre de *raide* ! Et

Legoff rentra stoïquement a son bureau, où si se remit à écrire.

— Allons, l'épreuve est concluante, il n'y a pas d'erreur possible, pensa le commandant.

Il prit la branche qu'il avait coupée, et la plaça au milieu d'autres racines qu'il avait rapportées non sans l'avoir étiquetée avec une pancarte, sur laquelle il écrivit en grosses lettres :

BOIS DU VIEUX MARCHEUR

Puis, à la suite de son rapport il écrivit :

« Je crois de mon devoir de signaler également à M. le ministre, un bois que j'ai classé, faute d'autres renseignements, sous la dénomination de *Bois du Vieux Marcheur*, et qui jouit de propriétés tout à fait particulières. Je suis persuadé que, si l'on fabriquait avec l'arbre des cannes de luxe, dont nos Parisiens un peu affaiblis n'auraient qu'à sucer la pomme pour voir renaître la verdure de leurs vingt ans, on pourrait établir une boutique, dans une rue élégante, avec le monopole de l'État, qui rapporterait d'immenses bénéfices, et qui sait, peut-être arriverait à équilibrer notre budget des colonies, toujours en déficit, comme d'ailleurs tous les autres budgets. Ce serait, sans contredit, le meilleur revenu de l'île. »

Le rapport est parvenu au ministère de la marine, et c'est pour cela que le rez-de-chaussée du ministère donnant sur la rue Royale vient d'être transformé en boutique où l'on ne vendra que des cannes du « Vieux Marcheur », avec garantie de l'État.

Quant au commandant Kertauzon, il va être promu commandeur de la Légion d'honneur.

LE TÉLÉGRAMME



VOUS AVEZ l'air triste, dit l'un de nous au commandant d'Esmiral, qui dînait sur la terrasse du cercle avec quelques camarades venus à Paris entre deux déplacements de chasse. Non seulement vous ne faites pas honneur au menu avec votre bel appétit habituel, mais vous ne dites rien.

— Messieurs, nous dit le commandant, j'ai enterré ce matin mon ancien chef, le général baron Meillan, et si je suis un peu mélanco, c'est que je me reproche d'avoir, bien malgré moi, causé un petit chagrin à cet excellent homme.

— ConteZ-nous cela, d'Esmiral. Le général vous aimait pourtant bien !

S'il m'aimait ! Tenez, vous ne pouvez vous rendre compte des sentiments d'un ordre tout à fait spécial qui s'établissent, au bout de quelque temps, entre un général et son officier d'ordonnance. Ce sont, non seulement les relations courtoises entre gens qui s'estiment et font le même noble métier à un échelon hiérarchique différent, mais des rapports

qui finissent, à la longue, par être presque familiaux. Pour nous, souvent séparés des nôtres par les hasards de la caserne, c'est une évocation du père absent, avec ses tempes grisonnantes et son droit de réprimande ; la grande différence d'âge rend ce joug léger, et sans qu'il y ait aucune obséquiosité dans ce désir constant de plaire à un supérieur, nous aimons à deviner sa pensée, à lui alléger sa besogne, à lui rendre toute espèce de petits services, même en dehors de nos attributions d'officier d'état-major. Son expérience nous est précieuse, mais notre jeune mémoire plus alerte supplée à la sienne parfois défaillante pour lui rappeler une date, un détail oubliés ; il compte sur nous pour compléter sa pensée, pour dire le mot lent à venir, pour l'aider, dans sa tâche parfois ardue ; en route, nous veillons à ce qu'il soit bien logé, bien nourri. Nous l'accompagnons à cheval, nous tenons à ce qu'il change le moins possible ses petites habitudes, ce qui devient pénible après la soixantaine. Nous faisons sa correspondance, nous connaissons ses petites manies, nous pénétrons dans le secret de ses affections légitimes... ou autres, et de tout cela résulte une bonne camaraderie cordiale, une affection quasi filiale, très douce des deux côtés et qui nous rend, nous, jeunes offi-

ciers, un peu fiers, comme une espèce de satisfecit, de témoignage d'estime et d'honorabilité...

Je vous explique cette situation de mon mieux, mes amis ; mais voyez-vous il faut avoir passé par là pour bien la comprendre et éprouver le charme affectueux et attendri de cette flatteuse amitié.

Que de fois, n'avez-vous pas entendu un officier s'écrier : « Ah ! le général un tel, je me jetterais au feu pour lui ! » Et, ce n'était pas une phrase banale.

Ce sentiment n'était pas exagéré et proclamait un culte très sincère, un peu comme celui que le doux Racine éprouvait pour Louis XIV, et qui le faisait souffrir quand le Roi-Soleil ne l'avait pas regardé ou ne lui avait pas adressé la parole avec sa bienveillance habituelle.

Or, le général Meillan, cet homme éminent, considéré comme l'espoir de notre cavalerie, avait une petite faiblesse : il se teignait la moustache qui, malgré les années, se maintenait immuablement d'un beau noir d'ivoire sur le visage vieilli, et faisait contraste avec la chevelure blanc d'argent. Il me faisait, à ce sujet, toutes sortes de théories ingénieuses que j'écoutais docilement, m'expliquant que le cas était très fréquent, que souvent la moustache restait beaucoup plus foncée que la barbe, et il ajoutait :

« J'ai bien par-ci par-là quelques poils gris, mais je les coupe. »

Bref, mon général était persuadé que tout le monde avait confiance dans la couleur juvénile de cette moustache toujours soigneusement cirée et lustrée à la brillantine, et je me serais bien gardé de lui enlever cette illusion ; mais la vérité c'est que cette innocente supercherie ne trompait personne, et que la nuance obtenue était des moins orthodoxes. Or, pendant un certain mois de septembre, il était allé passer quelques jours, en villégiature au château de Tressac, chez la marquise d'Arromanche, veuve encore très agréable, et à laquelle je savais vaguement qu'il faisait une cour tolérée avec une affectueuse déférence. J'étais resté à la Division, pour expédier les affaires courantes, et j'envoyais chaque matin à mon chef le rapport journalier. Or, un matin, en arrivant à mon bureau, je trouvai un planton qui venait de m'apporter le télégramme suivant :

Envoyez urgence ma teinture. Cela presse. Merci et amitiés.

MEILLAN

Je lus et relus plusieurs fois la dépêche, ne pouvant en croire mes yeux. Comment, le général se décidait à m'avouer son grand secret, et à le livrer aux hasards des indiscretions télégraphiques ! C'était renversant, mais cela était. Il y avait bien écrit sur le papier bleu : *Ma teinture*.

Immédiatement ! il se fit un travail psychologique dans mon cerveau : une tempête sous un crâne. Dans la précipitation d'un départ hâtif, le général avait oublié ses précieux flacons. Cela avait bien été les premiers jours, mais, peu à peu, la teinte noire s'était altérée, et le fringant officier voyait arriver le moment où la belle marquise s'apercevrait de l'âge de sa moustache. Que dirait-elle, la jolie veuve à la chevelure blonde, à la gorge opulente, aux belles dents étincelant entre les lèvres sensuelles ? Elle serait capable de se moquer du vieux guerrier, de le trouver ridicule et de ne plus écouter, sans sourire, ses ardentes protestations. Sans doute là-bas, à la campagne, il ne devait pas être commode de se réapprovisionner, ni de se procurer la nuance exacte, et alors, contraint par ce cas de force majeure, il avait encore préféré recourir à moi, sur la discrétion duquel il pouvait compter, plutôt qu'à tout autre.

Voilà ce que je me dis, et voilà ce qui me décida, non sans une certaine confusion, à aller fouiller dans les cachettes les plus intimes, du cabinet de toilette où je n'avais jamais pénétré ! Oui, j'avais la sensation en ouvrant ces tiroirs que je commettais une sorte de sacrilège, de crime de lèse-respect, car s'il n'y a pas de grand homme pour un valet de chambre, c'est précisément parce que celui-ci connaît, sur son maître, tous ces petits mystères un peu ridicules et qui rapetissent l'individu. Mais enfin, c'était un service commandé, on s'en rapportait non seulement à une complaisance, mais à une loyauté d'ami, et je n'avais qu'à obéir.

À force de chercher, je finis cependant par découvrir une vieille boîte de carton contenant deux flacons entamés, l'un portant le n^o 1, l'autre le n^o 2, plus deux petites brosses assez sales, également numérotées. La boîte portait cette inscription : *Régénérateur Capillaire, Nuance : Noir foncé*. C'était bien cela. J'enveloppai la boîte avec des précautions infinies, de manière qu'elle n'eut à craindre aucune curiosité dangereuse de la part des intermédiaires, et j'envoyai le petit paquet comme colis postal.

Deux jours après, je reçus une nouvelle dépêche :

Comprends rien à votre stupide envoi. Vous avais demandé ma ceinture de général pour mariage.

MEILLAN

Et tout à coup je compris la bévue du télégraphe. Le général Meillan désirait avoir sa ceinture rouge et or pour se mettre en tenue à un mariage de province où il était témoin, et l'employé avait écrit un t au lieu d'un c, teinture au lieu de ceinture.

Je n'ai jamais cherché à me disculper, et cependant « stupide » était dur. J'ai déchiré la fameuse dépêche accusatrice, mais, depuis lors, il y a eu toujours entre moi et mon chef comme une espèce de gêne mutuelle. Ce n'a plus été ça... C'était comme un petit cadavre entre nous ; je n'osais plus regarder en face sa bonne figure coupée par la moustache noire, et lui, de son côté, savait que je savais. Nos rapports devinrent de plus en plus froids ; nous ne nous parlions plus que pour le service ; bref, je sentais que la situation devenait si fausse que je demandai à rentrer à mon corps et à reprendre tout simplement mon service d'officier de troupe. En échangeant une suprême poignée de main, au moment de la séparation, j'ai lu dans ses yeux une grande tris-

tesse, un immense désarroi, et il m'est venu comme une grosse envie de pleurer.

Pauvre Meillan ! Je puis bien vous conter l'histoire maintenant, puisqu'il n'est plus là pour en souffrir.

ENTRE DEUX FEMMES



LA GALERIE des machines était comble. Le mauvais temps aidant, on avait décidément lâché les courses d'Auteuil pour venir assister au Grand Prix de Paris qui avait réuni le chiffre fantastique de quatre-vingt-dix-neuf engagements. Dans la tribune des sociétaires, c'était un brouhaha de voix, un chatolement de couleurs claires, les chapeaux de paille primeurs luttant avec les toques de velours et les manteaux de fourrures.

Au premier rang, on lorgnait beaucoup mademoiselle Germaine de Balleroy qui allait, en mai, épouser le vicomte d'Espérel, capitaine au 37^e dragons. Le mariage était officiel depuis la veille, et la jeune fille avait reçu à son arrivée force félicitations qu'elle écoutait souriante, avec son petit air sceptique et son nez qui se retroussait joyeusement sous la capeline de faille garnie de deux longues plumes amazone.

Drapée dans son grand manteau de courses en drap brodé, avec coquille de dentelle, elle répondait :

— Oui, oui, je suis Hyménée ! Hyménée ! cantate numéro vingt-deux ! Ah ! que j'aime les militaires ! Du reste, vous allez l'admirer, mon beau capitaine ; il va concourir sur son cheval Colback pour le prix d'aujourd'hui. Il n'est pas dans un sac, tout le monde peut le voir, car ce n'est pas la course en sac.

Et toute une nuée de petits jeunes gens, camarades d'enfance, flirts des cotillons derniers, célibataires guignant des promesses d'avenir et faisant à tout hasard un brin de cour pour mettre, comme le disait le gros Chameroy, « du vin en bouteille », tout cela papillonnait et riait, très amusé, autour de Germaine, la jeune fille dernier cri, dernier bateau, nouveau jeu et d'un smartisme indéniable.

Cependant, juste en face, à l'extrémité de gauche de la galerie, dans cette partie des tribunes qu'on a baptisée la « Butte aux Lapins » se tenait assise, isolée sur une banquette, Ninette Fabert, la maîtresse de d'Espérel depuis deux ans. La veille, le capitaine, en dînant avec elle à Versailles, s'était enfin décidé à lui annoncer la terrible nouvelle, et ça avait été pour elle un véritable coup de massue. Ah ! l'horrible nuit passée dans le petit pavillon de la rue de Noailles où l'on avait été si heureux ? Que de larmes ! que de sanglots ! pas de récriminations d'ailleurs ; à quoi

bon ? Le capitaine ne lui avait jamais laissé croire que leur liaison serait éternelle, mais cependant elle avait bien espéré le garder encore un peu... il était encore si jeune, si gai, si rieur ! À l'aurore seulement, brisée de fatigue, elle s'endormit, mais le réveil fut terrible. Elle ne pouvait croire que ce fût vrai, et se figurait avoir fait un mauvais rêve.

D'Espérel était parti au quartier pour éviter de nouvelles scènes de déchirements. Toute seule, elle remit dans son petit sac les menus objets de toilette qu'elle laissait d'ordinaire rue de Noailles et, triste à mourir, elle reprit le train pour Paris, sous une averse diluviale.

Dans son journal de sport, elle avait vu le nom du capitaine inscrit parmi les concurrents pour le prix de Paris, et alors, elle était venue assister une dernière fois à son triomphe. Ça ne pouvait le gêner, ni le compromettre qu'elle fût là, inconnue, mêlant discrètement ses applaudissements à ceux des spectateurs.

Elle avait revêtu un petit costume tailleur très simple, en serge bleu foncé, avec boléro croisé, et campé sur ses yeux rougis de larmes un grand chapeau avec une voilette brodée qui la dissimulait complètement. Et, tandis que les cors de chasse en-

voyaient de bruyantes fanfares, Ninette était là, dans son petit coin, revivant le passé, ayant un gros toc-toc au cœur dès qu'elle voyait arriver sur la piste un officier avec le collet blanc des dragons. Même tenue, même moustache noire retroussée en chat, même aisance à cheval... C'était lui, et ce n'était pas lui, juste une vague ressemblance suffisante pour faire du mal. Au-dehors on entendait la pluie tomber par rafales sur les vitres ; le ciel était si noir que toute la galerie était plongée dans une demi-obscurité. Il semblait à la pauvre Ninette que c'était la fin de tout, que plus n'était rien et que rien n'était plus, et qu'il n'y aurait plus jamais ni soleil, ni ciel bleu, ni parfums, ni amour dans la nature désolée.

Elle se rappelait phrase par phrase l'aveu que d'Espérel avait tout à coup, la veille, lâché au dessert, sans reprendre haleine, comme un poltron qui se grise de ses paroles ; il lui avait raconté ses discussions avec sa famille, ses luttes, ses projets d'avenir. C'était atroce, mais il le fallait. La vie a de ces devoirs. Il savait bien, d'ailleurs, qu'il ne serait jamais heureux comme avec elle, mais il ne l'oublierait pas ; elle serait, non seulement sa dernière maîtresse, mais son dernier bon souvenir de jeunesse...

Elle porta son petit mouchoir à ses yeux pour arrêter une larme qui allait jaillir, mais, à ce moment, un coup de cloche retentit, et deux beaux cavaliers couplés firent leur entrée au petit galop de chasse, un officier de chasseurs et un de dragons. Celle fois c'était bien lui, le capitaine d'Espérel, impeccable sa tunique ajustée, dans sa large culotte genre Saumur, avec des bottes Chantilly étincelantes ; il arrivait très droit, bien en selle mais un peu pâle. Pour lui aussi, cette nuit d'émotions avait été atroce. De plus, il savait que mademoiselle Germaine était dans la tribune, et qu'il allait avoir à courir sous son œil moqueur, à subir son examen peu indulgent, car, ainsi qu'elle l'avouait elle-même, elle voyait toujours les choses par le côté ridicule et son esprit était ainsi fait. Enfin à la grâce de Dieu !

En passant devant la tribune, et en donnant son numéro d'inscription au marquis de Barbenfaine, il crut entendre un vague fredon :

Le voilà, le voilà,
Ah! Ah! Ah!

Était-ce mademoiselle de Balleroy qui se permettait cette incartade d'un goût douteux ? Il ne pouvait s'en assurer, car le signal du départ devait être donné, et il fallait ne plus penser qu'au parcours.

Il franchit, ainsi que son camarade et botte-à-botte, les premiers obstacles, le petit mur de briques, les barres-fixes, la douve, mais en sautant la haie devant la Butte-aux-Lapins, il perçut comme un sanglot. Est-ce que les oreilles lui tintaient ? Où allait-il chercher ces bruits divers ? Le principal était d'ailleurs de maintenir Colback en ligne et bien dans la direction de manière à aborder l'obstacle franchement. Il fallait maintenant franchir la rivière à toute volée. Les deux officiers allongèrent le galop, mais devant la rivière, le cheval du hussard fit un écart brusque de côté, coupa la route à Colback qui, lancé, fit panache, jeta le capitaine dans la rivière et retomba de tout son poids sur son cavalier.

Il y eut de grands cris de terreur dans les tribunes. On s'empressa pour porter des secours. Le hussard n'avait rien, mais le capitaine d'Espérel était retiré plein de vase et complètement évanoui. Deux cavaliers de manège apportèrent une civière et l'on transporta l'officier à l'ambulance du côté de l'écurie. Il y avait là un major de service qui mit un flacon de sels sous le nez du capitaine, dont il dégrafa le col, et l'officier revint bientôt à lui. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés deux femmes : Ninette qui, plus morte que vive, attendait, tremblante, avec deux

yeux pleins d'angoisse, et Germaine qui, jusque-là à peu près correcte, se mit à éclater de rire dès qu'elle vit d'Espérel rouvrir les yeux.

— Voilà le moment de vous écrier : « Où suis-je ? » comme dans les mélodrames. Ah ! mon pauvre ami, si vous saviez comme vous avez fait une singulière culbute ! Vous avez vu le clown Footit au Nouveau-Cirque, quand il fait une pirouette dans un cerceau ? Eh bien ! vous m'avez tout à fait rappelé Footit.

Évidemment, c'était très drôle. Pendant ce temps, Ninette s'était approchée :

— Où souffrez-vous ? dit-elle à voix basse.

— Je crois avoir l'épaule démise.

— J'ai là mon coupé. Croyez-vous pouvoir monter en voiture ?

— Oh ! parfaitement.

On transporta le capitaine avec toutes les précautions imaginables, Ninette lui soutenant la tête pour éviter toute saccade, et l'on prit, au pas, le chemin de l'hôtel. Le soir, le capitaine eut un peu de fièvre et cherchant à rassembler ses idées flottantes, il revit, par la pensée, une femme qui lui riait au nez, et une autre qui pleurait en le soignant bien...

Et voilà pourquoi le mariage annoncé n'aura pas lieu.

FILASTRE ET ROSALIE



VOYEZ-VOUS, nous dit le commandant d'Espérel, il y aurait à établir un bien lugubre tableau avec la liste des braves soldats, restant sans peur et sans reproche, comme Papa-la-Vertu, jusqu'au jour maudit où ils rencontrent la gueuse, dompteuse de lions, fille de joie, et même simple petite bo-bonne; et, à partir de ce jour-là, oublient tout leur passé d'honneur et chavirent jusqu'à la prison, jusqu'aux compagnies de discipline, jusqu'à *Biribi*, à moins qu'ils ne trouvent sur leur route un cœur attendri qui leur pardonne et une main amie qui les relève.

Tenez, moi, pendant la guerre de 1870, j'avais comme ordonnance à Metz un nommé Filastre, un dragon que j'avais choisi, d'abord à cause de sa mine éveillée, et puis aussi à cause de son beau nom. Ma gaminerie de Saint-Cyrien frais émoulu de l'école s'amusait de cette sonorité; Filastre! évoquant l'idée de quelque héros de l'Astrée voyageant sur la côte du Tendre, inventée par cet excellent Honoré d'Urfé.

Je n'eus pas, d'ailleurs, à me repentir de mon choix; Filastre était honnête, sobre et propre; il me brossa consciencieusement, me conservant, au milieu de nos misères, un semblant d'élégance et de confortable, et installant, sous ma petite tente, un plancher formé de débris de caisses à biscuits qui faisait l'admiration et l'envie des camarades. Puis, quand les mauvais jours arrivèrent et que sonna l'heure de la capitulation, il insista pour me suivre en Allemagne, bien que je ne pusse lui assurer, avec les douze thalers que m'allouait la munificence allemande, comme solde de captivité, que des gages très problématiques. Pendant les cinq mois que je restai interné à Hambourg, il ne me donna pas lieu au plus petit reproche, et quand, la paix signée, la ville se pavoisa et s'illumina, dans une atmosphère d'allégresse, Filastre resta, comme moi, enfermé dans sa chambre, prisonnier volontaire, et respecta pieusement la consigne, qui était de ne pas mêler nos uniformes de vaincus au triomphe du vainqueur.

Tous ces souvenirs de dangers, de fatigues et de douleurs éprouvées ensemble m'avaient attaché à lui. Notre régiment revint à Versailles; Filastre, resté à mon service, avait mon entière confiance, et la plaisanterie au mess consistait à me demander si Fi-

lastre me servait comme ordonnance ou... comme ami.

J'habitais alors, 57, avenue de Saint-Cloud, un petit appartement meublé, très modeste, au troisième, et, souvent, dans l'escalier, j'avais rencontré mon Filastre causant de très près avec une certaine Rosalie, cuisinière chez un colonel du génie, logé au premier. La plupart des maisons de Versailles sont ainsi de véritables casernes, où l'on peut savoir le grade de l'officier d'après l'étage qu'il occupe. Très appétissante, celte Rosalie ! une Bordelaise au teint chaud, aux lèvres pourpres, estompées d'un léger duvet, au foulard de couleur éclatante coquettement enroulé autour du chignon noir bleu, et il n'était pas étonnant qu'elle eût absolument ensorcelé mon pauvre Filastre. D'ailleurs, ma vie privée était celle d'un sous-lieutenant de cavalerie ; c'est vous dire qu'elle ne me donnait pas beaucoup d'autorité pour jouer les Caton, et les innombrables défilés de belles impures qui venaient sonner à ma porte me mettaient en mauvaise posture pour une remontrance morale.

Je fermai donc les yeux, imitant en cela mon supérieur, le colonel du génie, qui, avec ses lunettes à branches d'or, avait dû, lui aussi, voir bien des

choses. Or, un beau soir, qu'entre Saint-Cloud et Ville-d'Avray, j'avais décidé une blonde enfant rencontrée dans le train et aiguillée sur l'infanterie, à préférer la cavalerie, et à partager avec moi les quelques heures de lit – je n'ai pas dit de sommeil – que m'octroyait le gouvernement, je partis le lendemain pour la manœuvre, à cinq heures, laissant la pauvrete jouir enfin d'un repos bien gagné : puis, la manœuvre finie, vers les neuf heures et demie, je revins bien vite au nid, avec la vague intention de « relever la litière », ainsi que le disaient élégamment les camarades.

Filastre m'apprit alors que l'oiseau s'était envolé et avait repris le train de neuf heures pour retourner à Paris, laissant seulement comme trace de son passage un vague parfum d'ylang-ylang et, çà et là, quelques épingles à cheveux.

Je faisais disparaître ces traces accusatrices, et machinalement, tout en songeant, j'ouvris le petit tiroir du bureau où, la veille, en rentrant, je m'en souvenais parfaitement, j'avais jeté les cinq beaux billets de cent francs représentant la pension mensuelle allouée par le papa. Ils n'y étaient plus!... Cette disparition, pour moi, était un désastre. Il allait donc falloir vivre, pendant le reste du mois, avec

les cent quatre-vingt-sept francs de ma solde !... Évidemment, ma douce compagne qui m'avait vu la veille placer l'argent dans le bureau, avait fait main basse, avant de partir, sur la petit magot. Cela me faisait une nuit assez obère, et cette reprise sociale expliquait la rapide envolée du matin ; mais pas une minute je n'eus l'idée de soupçonner mon brave Filastre, habitué depuis si longtemps à vider mes poches civiles et militaires, et à ranger la menue monnaie jetée, en rentrant, à la volée sur les tables, sans qu'il m'eût jamais manqué un centime.

Je me mis donc à la portion congrue, cessant les voyages à Paris, enrayant la fête et mangeant régulièrement le menu du mess, lorsqu'un beau jour je reçus une lettre de mon voisin, le colonel du premier.

Mon cher camarade,

J'aurais un mot important à vous dire. Voulez-vous prendre la peine de descendre chez moi ?

J'obéis immédiatement. Rosalie m'ouvrit la porte en souriant, et je trouvai le vieux chef plongé dans les X et les Y. En me voyant entrer, il leva ses lunettes sur son front, puis il m'expliqua à voix basse que Rosalie, la belle Rosalie, faisait étalage d'un luxe

extravagant, qui offusquait la colonelle. Chaque jour, c'étaient des nouveaux colifichets de toilette, de nouveaux rubans, des robes, et même des bijoux en or, des bagues, des broches, cadeaux provenant sans aucun doute de mon ordonnance.

Il me vint immédiatement un doute terrible... Si Filastre m'avait volé ! Si c'étaient mes cinq cents francs qui marchaient en l'honneur de la belle Bordelaise !... Pourtant je voulus encore douter.

— À partir de quelle époque, mon colonel, avez-vous remarqué ce luxe chez Rosalie ?

— Mais... à peu près depuis une huitaine. Enfin, mon cher voisin, j'ai cru devoir vous prévenir. Surveillez votre ordonnance, surveillez-le de près. C'est un conseil d'ami.

Je rentrai chez moi, très perplexe, et très ennuyé. Et si ce n'était pas vrai ? Si je frappais injustement, en plein cœur, un vieux serviteur, mon compagnon de guerre et de captivité ! Pourtant je voulais savoir et je fis comparaître Filastre, en lui demandant ce qu'étaient devenus les cinq cents francs que j'avais placés dans mon bureau. Hélas ! au premier mot, le malheureux pâlit, balbutia, voulut nier... puis tout à coup, en sanglotant, il se jeta à mes pieds en avouant tout et en me demandant grâce.

Je me sentis envahi par une immense tristesse. À qui se fier, bon Dieu, à qui se fier ? Et pendant ce temps-là, avec des larmes et des mots entrecoupés, Filastre m'expliquait son entraînement invincible pour la Bordelaise : il l'avait dans le sang ; pour elle, il se sentait capable de toutes les fautes, de toutes les infamies ; elle pouvait le faire rouler jusqu'au crime. Il se sentait perdu, à la dérive...

— Écoute, lui dis-je, je pourrais te faire passer au conseil pour vol, et t'envoyer en prison. En souvenir de ton passé, je te pardonne ; je me tairai, mais à une condition. Il y a en ce moment des révoltes en Algérie ; on appelle des volontaires. Tu vas quitter mon service et demander au colonel à être parmi ceux qui partent. J'appuierai la demande. Là-bas, tu pourras redevenir un bon soldat et un honnête homme.

Filastre partit et entra dans les spahis. J'appris, par la suite, qu'il s'était très bien conduit, qu'il avait gagné la médaille militaire et le galon de marchi. Puis je n'entendis plus parler de lui.

Or, continua le commandant d'Espérel, avec enjouement, comme le comique vient toujours se mêler aux choses sérieuses, lorsque j'ai demandé à partir pour Vienne comme attaché militaire, poste diplomatique exigeant beaucoup de tenue et d'élégance,

j'ai été arrêté à la porte de l'ambassadeur par un superbe huissier à chaîne d'argent.

— Pardonnez-moi, mon commandant, la liberté que je prends, mais... je suis Filastre, vous savez Filastre, celui que vous avez sauvé jadis... À mon tour, permettez-moi de vous rendre un petit service et de vous faire respectueusement observer... que vous n'avez pas reboutonné votre pantalon.

Et je reconnus tout à coup, en dépit du visage glabre, mon ex-ordonnance. Je réparai en hâte le désordre de ma toilette ; avec le dolman court que nous portions alors, l'effet eût été désastreux et, qui sait, eût peut-être empêché ma nomination au poste si envié !

Ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu.

POTINS! POTINS!...



C'ÉTAIT, HIER, au vendredi de la princesse.
— Oui, mesdames, confirmait
La Briolle, La Briolle, le clubman le mieux au courant
de tous les petits potins, – le mariage se fait.

Topez là, Topez là ;
Topez là, la chose est faite,

comme on chantait dans les opérettes du bon vieux temps. La baronne de Badois, cinquante et un ans aux prunes, épouse le lieutenant des Esbroufettes, vingt-quatre ans à l'inspection générale.

Il y eut des exclamations, des éclats de rire ; quelques doutes furent formulés à la ronde par des femmes graves, présidentes de sociétés de bienfaisance, mais La Briolle continua imperturbable :

— Mesdames, votre scepticisme est tout ce qu'il y a de plus parisien, mais, en l'espèce, il tombe à faux. J'ai vu, de mes yeux vu, la lettre adressée par la baronne de Badois à la marquise des Esbroufettes, qui, vous le savez, accuse à peine quarante-deux ans, si elle les a, car elle s'est mariée fort jeune. Or cette

bonne quinquagénaire de baronne avait eu le toupet d'écrire à la marquise :

« Ma chère mère » (!).

— Et alors ?...

— Alors la marquise a été estomaquée, bien entendu. Sa mère ! disait-elle, sa mère ! C'est un peu tôt. D'abord je ne suis pas sa mère ; elle est beaucoup, beaucoup plus âgée que moi. Cependant, si cela peut lui être agréable, je l'appellerai toujours « fille ».

— Bing ! À la bonne heure ! Mais enfin, comment cet invraisemblable mariage a-t-il pu s'emmancher ?

— Mesdames, je possède tous les détails, et je connais la cause par le menu.

— Oh ! ce La Briolle, quel amour ! Il est étonnant ! Il sait tout. ConteZ-nous cela.

On rapprocha les fauteuils autour de l'orateur, qui, satisfait de l'effet produit – un effet à la Noblet, dans une comédie – prit un temps, sourit avec complaisance et, après avoir passé sa main dans sa barbe soyeuse, commença :

— D'abord, il est de toute justice de ramener les choses au point. Bien que la baronne ait deux cent mille livres de rente gagnées en « noble et honneste dame », comme aurait dit Brantôme, ce n'est pas du tout pour la galette que le lieutenant convole.

Il est réellement épris, épris comme Roméo de Juliette, plus exactement comme Chérubin de la comtesse.

— Allons donc! allons donc! Ce n'est pas possible.

— Si vous suspectez l'exactitude de mes paroles, je m'en vais.

— Non, non, mon petit La Briolle. Est-il susceptible, seigneur! Restez, restez! Seulement expliquez.

— Eh bien, ce roman entre madame de Badois et le jeune officier date du dernier carrousel donné à Saumur en l'honneur du roi de Portugal.

» La baronne avait été applaudir son fils qui est sous-maître de manège, et comme tel prenait part à la reprise des sauteurs en liberté. Dans la tribune, elle était assise à côté de des Esbroufettes, professeur de fortifications, le pauvre enfant! Le sort a de ces ironies. Comme toujours, la baronne était habillée en « petite jeunette ». Avec sa robe en serge parchemin à bandelettes de skunks, sa veste Louis XV, en velours mimosa clair, fermée par des boutons de rubis entourés de diamants et garnie sur les épaules de créneaux carrés en satin mauve, mais surtout avec son immense chapeau gainsborough orné de plumes noires, avec large boucle d'argent, campé sur sa ru-

tilante chevelure dorée au henné, elle avait absolument l'air d'une vieille garde – une vieille garde chic, si vous voulez.

– Oui, oui, c'est tout à fait cela.

– C'était si bien cela, que le capitaine de jour s'y trompa. Voyant le jeune des Esbroufettes causer très en vue avec la baronne qui flirtait, montrait ses dents, se renversait en arrière, et faisait des effets de torse, il crut que son subordonné avait oublié les convenances nécessaires à une réunion familiale et il lui infligea huit jours d'arrêt « pour s'être affiché au carrousel avec une cocotte ».

– C'est délicieux! Le brave capitaine! Je l'aime tout plein!... Et que fit le lieutenant?

– Il fut tout simplement stoïque. Un autre eût réclamé, sans doute, cette punition pouvant nuire à ses notes d'avancement; mais lui, il songea au scandale, à la peine qu'éprouverait la baronne, à la confusion du capitaine. Bref, il empocha philosophiquement ses arrêts et sut, comme le soldat de Scribe « souffrir et se taire sans murmurer ».

– C'est admirable! On n'en fait plus, des garçons comme ça! C'est un naïf! C'est un preux du moyen âge! C'est un jeune idiot!

— Attendez donc, mesdames, et écoutez : la suite. Le petit sous-maître, lui, apprit la chose, et, outré de l'injure faite à sa mère, il alla trouver le capitaine, qui n'eut rien de plus pressé que de partir pour Paris, afin de s'excuser auprès de la baronne au sujet de la bévue commise. Il bafouilla je ne sais quelle histoire, expliquant qu'il y avait eu confusion de rang, erreur de travée, que la méprise ne s'appliquait pas à elle, bien entendu, mais il n'en restait pas moins un bel exemple de galanterie française, de discrétion et de discipline donné par le jeune professeur de forti. Ceci, mesdames, c'est le premier acte, ce que nous pourrions appeler l'exposition du sujet.

— C'est l'exposition du centenaire.

» Vous exagérez de moitié. Je passe maintenant au second acte, à la soirée du drame qui a tout décidé. Cette soirée, comme il est d'usage au Gymnase, se passe chez les Palangridaine dans un salon élégant, au milieu de belles madames, et l'on fait de la musique. Vous savez que la baronne de Badois ne perd jamais une occasion de chanter dans le monde, et même dans le demi-monde, dans les concerts et dans les salles de spectacle. Si l'emploi n'avait pas été primitivement retenu par Nini Buffet, elle chanterait certainement dans les cours. Tout lui est bon,

pourvu qu'elle puisse lancer en public ses miaulements de chatte amoureuse et ses trilles pâmées. Un soir qu'elle avait joué les *Noces de Jeannette* à la Boudinière, on demandait à Hector Pessard si c'était de l'art... ou du cochon ?

» – C'est du cochon, répondit sans hésiter Hector Pessard.

– La Briolle, vous êtes féroce, et vous ne nous parlez plus du roman des Esbroufettes.

– Mais si, mesdames, j'y arrive. Comme bien vous pensez la baronne de Badois avait été très touchée de la discrétion chevaleresque du jeune officier, gentil avec cela, bien tourné, avec une fine moustache retroussée et de grands yeux bleus très bons et un peu bébêtes. Elle s'était arrangée pour le revoir lorsqu'il venait à Paris, et comme lui, de son côté, ténorise assez agréablement, ils avaient répété ensemble force duos de Gounod, de Massenet, de Chaminade, tous les musiciens qui ont célébré l'amour ; le lieutenant faisait sa partie, mais il persistait à ne pas déclarer sa flamme, C'est alors que se produisit l'incident chez les Palangridaine.

» La baronne et des Esbroufettes étaient tous deux debout derrière le piano où préludait l'accompagnateur et chantaient « le Divin Frisson. »

Le lieutenant, en habit noir, très correct ; la baronne, plus ridicule que jamais, avec sa robe de crépon rose garnie de petits nœuds papillon et ses manches 1830 retenues seulement par deux bretelles de diamants, ce qui faisait la poitrine outrageusement décolletée et les épaules entièrement nues. Je reconnais d'ailleurs que la poitrine est restée fort belle.

— Heu ! Heu !... Un peu une gelée au marasquin...

— Pas du tout. Je proteste. Très belle et très ferme. Donc des Esbroufettes commence :

Quand je t'ai vue ardente, et d'or divin coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'envahissait d'une chaude bouffée,
... Et j'ai pensé mourir quand j'ai touché ta main.

» Et madame de Badois minaudant, roulant des yeux, avec la bouche en cœur, répondait en plongeant ses yeux dans ceux de des Esbroufettes :

Je t'aime, ô mon ami, je t'aime !...

» On s'amusait beaucoup. Tout à coup, la baronne, qui est très myope, se penche avec son face à main sur la partition pour lire le texte, la bretelle de gauche casse, et l'on voit émerger un superbe sein,

gonflé et dur, avec une petite pointe rose, une merveille !

— Gazez, gazez, La Briolle.

— C'est ce que s'empressa de faire la baronne, mais le pauvre lieutenant n'y était plus. Médusé par ce qu'il avait vu, haletant, les yeux fous, il chantait à la diable, et tout à coup, saisi de je ne sais quel transport frénétique, il prend madame de Badois à bras-le-corps et lui campa sur les épaules un baiser furieux, presque une morsure. Après un pareil scandale, il n'y avait plus que le mariage possible, et ce sera un troisième acte conforme aux règles dramatiques. Très curieux, j'ai voulu savoir en quel ton était ce « divin frisson » que madame de Badois avait si bien chanté.

— Eh bien, La Briolle, en quel ton ?

— On m'a répondu que c'était... en détournement de mineur.

LE JOUR DE L'AN DE CAROLINE



AU DERNIER SOUPER donné le 31 décembre chez la belle Mattero pour fêter la fin de l'année et peut-être la fin du siècle – *grammatici certant* – ma gentille amie Caroline Manchaballe, dont je vous parle moins que de ses sœurs parce qu'elle n'est pas attachée à notre Académie nationale de musique et de danse, était assise entre son vieil ami, moi, et un Saint-Cyrien, le jeune Edgard Verdonet, cavalier de 2^e classe.

Au milieu des facéties éminemment spirituelles qui s'échangeaient entre ces dames très décolletées et ces messieurs un peu pochards, je m'aperçus que Caroline était vaguement mélanco, et que sa jolie bouche à l'Autrichienne, avec la lèvre inférieure avançante, comme pour mieux savourer les baiser goulus, esquissait un sourire amer.

– Ma chère Caro, lui fis-je observer entre la dinde truffée et la salade pomponnesque – oh ! cette salade ! Rien que cela devrait me mériter l'éternelle reconnaissance de mes contemporains – permettez-

moi de vous faire observer que vous n'êtes pas du tout, o hé! o hé! comme qui dirait madame votre mère.

— C'est que je sens que je vais mal commencer le 1^{er} janvier. Le prince est encore dans ses terres; Zizi Foucard, le lieutenant de chasseurs, est consigné à cause des événements politiques; et vous savez, il faut absolument, au réveil, voir d'abord un homme, sans cela, si c'est Francine, ma femme de chambre, qui entre la première dans ma chambre, j'aurai pendant toute l'année une déveine noire. Je ne puis pourtant pas faire monter mon concierge!

— Si nous n'étions pas de si anciens camarades et si j'étais seulement un tantinet fat, je pourrais prendre cela pour une invite, petite Caro, mais moi aussi, j'ai des devoirs de porte-veine; cependant, ajoutai-je en baissant la voix, il me semble qu'il y a mieux, bien mieux que le concierge...

Et je clignai de l'œil, dans la direction du jeune Cyrard qui dévorait le souper avec l'appétit d'un gaillard insuffisamment nourri par les *casoars* du bahut spécial.

— C'est vrai, me dit Caroline, comme si elle faisait tout à coup une découverte; il est gentil ce petit

et c'est un plaisir de le voir avaler avec cet entrain et ses belles dents.

Et, immédiatement, s'accoudant sur la table, avec des effets de bras nus, elle entama l'attaque. Edgard Verdonet devint de la couleur de ses épaulettes et répondit à ses avances assez froidement, ce qui piqua immédiatement au jeu la digne fille de madame Manchaballe. Était-ce un timide ? Un soldat de bois, en dépit de ses cheveux drus et de ses yeux brillants ? Ou, tout simplement, n'aimait-il pas les brunes ? Cruelle énigme.

Alors, elle aborda les grands moyens, pied sous la table, frôlement de genou, caresse d'éventail le long du cou, nez pincé entre le pouce et l'index, un symbole sans doute, Edgard devenant de plus en plus rouge, de plus en plus embarrassé, et ne dégelant pas même du nez. Pour le coup, je vis ma Caro, peu habituée à ce genre d'échec, qui s'emballait complètement, et, au dessert, brûlant ses vaisseaux, elle lui dit à demi-voix :

— Écoutez, monsieur mon voisin, vous me plaisez, et je vous veux. Est-ce convenu ? Cela m'amuserait de commencer l'année dans vos bras. Bing !

Il y eut un silence pénible, puis Verdonet dit avec effort :

— Madame, je suis flatté... très flatté... moi, de mon côté, je vous trouve infiniment désirable... d'autant plus que je ne suis pas sorti depuis le 6 décembre.

— Eh bien alors ?

— Mais, voici... Je sais que vous êtes une des petites Manchaballe, et que, dans votre famille, le désintéressement n'est pas très en honneur. Je ne blâme pas, je constate seulement avec tristesse, car moi je n'ai qu'une petite pension très modeste du paternel, et ce moment des étrennes m'a mis complètement à sec. Il m'a fallu envoyer une gerbe de fleurs à notre belle hôtesse Mattero, des joujoux à mon jeune frère, des bonbons à ma tante... bref, je vous l'avoue en toute franchise, mais aussi en toute humilité, je n'ai pas le sou.

— Et c'est ça qui vous arrête ? dit Caro en riant.

— Parfaitement. Rothschild ne puis, mais lapin ne daigne. Cyrard suis.

— Eh bien, mon petit Cyrard, tu es un honnête garçon, très délicat – et ça devient rudement rare la délicatesse chez ceux de ta génération. Donc, je ne t'en aime que davantage, et quoi que tu dises, et mal-

gré tes protestations, je t'enlève dans mon petit nid de la rue Chambige.

— Pour rien ?

— Pour rien, pour le plaisir, et aussi pour me porter veine.

Et profitant du brouhaha de la levée de table, au milieu de la fumée des cigares, du fracas de l'orchestre tzigane et des roulements sonores du cymbalum, nos amoureux s'esquivèrent à l'anglaise comme deux collégiens en rupture de pions. Je dis « à l'anglaise » pour faire plaisir au président Krüger. Le lendemain, je rencontrais sur les boulevards mon jeune Saint-Cyrien, qui me parut avoir sinon la *gueula lignea*, chantée par Feydeau, du moins le *dolorosus capillus*, célébré par Noblet.

— Eh bien, mon gaillard, lui dis-je, ça s'est-il bien passé cette nuit d'amour, et avez-vous bien souhaité la bonne année à mademoiselle Caroline Manchaballe ? Je suis votre grand-grand ancien, et je vous somme de me donner des détails.

— Oh ! admirablement. Vous comprenez, nous n'avons pas souvent des aubaines semblables, et, en dépit de nos vingt ans, les sorties sont rares à l'école ; alors, vous comprenez, on a des réserves.

— Et vous avez fait donner les réserves ?

— La dernière cartouche ; et ma compagne me disait tout le temps, je ne sais trop pourquoi : « Ah ! mon chéri, si tu savais comme je te préfère au concierge ! » Il est bien évident qu'on ne pourrait pas passer souvent des nuits semblables, et j'aurais, par exemple, à faire, ce matin, au manège, une reprise de sauteur entre les piliers, la pince manquerait totalement, et je ne serais pas fier ; mais, ma foi, de temps en temps, ça n'est pas mauvais. En somme, cette Caroline est une belle fille, et je n'ai pas eu à me plaindre, bien qu'un moment je me sois mis dans une sainte colère, et j'ai cru qu'il allait y avoir de la rouspétance.

— Et pourquoi cela, jeune ingrat ?

— Eh bien, il était près de dix heures, et un peu las, je me décidai à me lever pour rentrer à la maison. Il y avait grand déjeuner de famille pour le premier de l'an, avec toute une piaulée de petits neveux et de petites nièces ; et il fallait être astiqué, rasé et correct. Je rebouclai mon ceinturon avec ma grande latte de cavalerie, qui faisait un tintamarre métallique contre tous les meubles de la chambre à coucher, et alors je vis, avec stupeur, Caroline qui sautait à bas du lit, enfilait un peignoir et alignait méthodiquement cinq beaux louis sur la cheminée.

» Pour le coup, je sentis comme une bouffée de sang chaud qui me montait au visage, et, pourpre de honte, je m'écriai :

» – Mademoiselle, ce que vous faites là est une infamie, et je ne pense pas que vous m'ayez fait venir chez vous pour m'insulter. Je suis pauvre, c'est possible ; je vous l'avais même avoué, tout le premier ; mais ce n'est pas une raison pour offrir de l'argent à un homme qui, dans quelques mois, portera l'épaulette comme officier dans l'armée française.

» Mais Caroline me sauta au cou en me disant :

» – Mais, grande bête, ces cinq louis ne sont pas pour toi ; jamais il ne me serait venu une idée aussi absurde – ils sont pour moi.

» – Comment, pour vous ? Je ne comprends pas...

» – Il faut tout te dire ! Eh bien, maman est là. Elle n'est pas entrée par discrétion, mais tu as fait un potin de tous les diables avec ton grand sabre, et elle sait bien que je n'ai pas couché seule. Alors, je la connais, ma digne mère : dès que tu vas être parti, elle va se précipiter dans ma chambre ; elle verra les cinq louis sur la cheminée et elle sera, sinon enthousiasmée, du moins satisfaite. Autrement, j'aurais encore une discussion, et je ne veux pas commencer

l'année par me disputer avec ma mère. Comprends-tu ?

» Si je comprenais ! Je comprenais si bien que je riais encore tout seul dans l'escalier, dans la rue et qu'au déjeuner familial les miens s'étonnèrent à plusieurs reprises de me voir pouffer, sans raison appréciable.

— Eh bien, mon jeune ami, lui dis-je en lui serrant la main, je vous remercie, car vous venez d'ajouter un chapitre à la longue et consciencieuse étude que j'ai consacrée à madame Manchaballe et à ses chères filles.

PAS D'IMPORTANCE



VOTRE HISTOIRE de Caroline, me dit La Paillardière, me rappelle une autre aventure, mais celle-là survenue en chemin de fer. Le héros en est le capitaine Mézensac, partant pour Nice, en voyage de noce, avec la vicomtesse de Mézensac, son adorable petite femme.

Vous connaissez Mézensac, la quiétude faite homme, ne se troublant jamais, et trouvant toujours que tout s'arrange. La phrase : «Ça n'a pas d'importance!» revient sur ses lèvres comme un leit-motiv wagnérien, et le fait est que la Providence semble lui donner raison ; car, pour ce diable de capitaine, rien ne tourne jamais au tragique, et il y a toujours, dans son existence, un petit imprévu qui surgit au bon moment, pour le laisser paisible, dans sa béatitude satisfaite et bien équilibrée.

Donc, la semaine dernière, par un beau soleil, Mézensac partait joyeusement pour Nice. Il avait la chance de se trouver seul avec sa femme dans son

compartiment – enfin seuls ! – étant, dans ce but, arrivé de très bonne heure à la gare.

Était-ce la vue du petit costume tailleur, en drap parme, complété par la toque de pensée, en velours, qui allait si bien à la vicomtesse ? Était-ce plutôt le souvenir d'une nuit exquise où, de part et d'autre, on s'était montré très en verve, l'élève ne demandant qu'à s'instruire et le professeur ne demandant qu'à enseigner... je ne sais ; mais le fait est que, le train ne partant pas, le capitaine abusa du tête-à-tête et se mit à couvrir de baisers fous la tête blonde qui était à côté de lui, au risque de compromettre la symétrie de la belle toque pensée.

Sur ces entrefaites, passe un haut employé de la Compagnie P.-L.-M., un personnage casquetté de blanc, très galonné ; et le spectacle de ces embrassades fougueuses le choque, comme il eût choqué M. Bérenger lui-même ; pas celui de Lisette, l'autre. Il ouvre la porte du wagon et d'un ton rogue :

— Ah ça, monsieur, qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

Mézensac se retourne et lui dit le plus tranquillement du monde :

— Monsieur, je vous serais infiniment obligé de me fiche la paix.

— Votre tenue est scandaleuse, et vous n'avez pas le droit de faire du scandale, sous peine d'outrage aux mœurs. Avec qui êtes-vous dans ce wagon ?

— Ça n'a pas d'importance. Avec ma... maîtresse, ma jolie maîtresse, ma maîtresse adorée !

Et il serra avec frénésie la vicomtesse dans ses bras.

L'employé galonné rougit de vertueuse indignation devant ce cynisme d'un dévergondage éhonté, et, pour couper court à ces étreintes qui l'exaspéraient, il dit :

— Donnez-moi vos billets.

— Pourquoi faire ?

— Pour les contrôler. C'est mon droit.

La petite femme sortit de son sac un billet rose de première, et Mézensac tendit négligemment à l'employé un billet bleu de seconde.

— Ah ! ah ! mon gaillard, s'écria le contrôleur triomphant, je vous y pince ! Vous voyagez en première avec un billet de seconde !

— Ça n'a pas d'importance.

— Nous verrons si ça n'a pas d'importance ; en attendant, je vous dresse procès-verbal.

Puis, tout à coup, il se mit à loucher sur le ruban rouge qui brillait à la boutonnière du voyageur, ce

voyageur douteux qui s'affichait avec une maîtresse, donnant l'exemple de l'impudicité, et volant la Compagnie en montant dans un compartiment auquel il n'avait pas droit. D'un ton de plus en plus sévère, il continua :

— Et maintenant, voulez-vous me dire en que c'est que ce ruban que vous avez à votre boutonnière ?

— Ça vous intéresse ? C'est le Christ du Portugal.

Pour le coup, c'était complet ! Le ruban rouge du Christ porté sans la petite croix émaillée que la chancellerie française oblige à arborer, afin d'éviter toute confusion avec le ruban similaire de la Légion d'honneur. Ce voyageur était décidément un individu de la pire espèce. Pourtant l'employé voulut en avoir le cœur net.

— Pourquoi portez-vous ce ruban du Portugal, sans la croix ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Eh bien, monsieur, vous allez me suivre immédiatement chez le commissaire de surveillance de la gare afin de vous expliquer sur les trois délits que je vous reproche.

— Si ça peut vous faire plaisir, ça n'a aucune importance ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas me faire manquer mon train ; mais je vois que nous avons encore dix minutes, et je vous suis.

Quelques instants après, ils entraient dans le bureau d'un petit vieux, à l'air jovial, à la moustache grisonnante : l'aspect d'un capitaine d'infanterie en retraite. Tout en se chauffant les mollets devant la cheminée où flambait un bon feu clair, il dit, après avoir écouté la déposition fulgurante de l'employé :

— Voyons, ne nous emballons pas, procédons par ordre, et répondez-moi sur les trois chefs de délit :

Le contrôleur vous a surpris embrassant une femme dans votre compartiment et cela sans vous cacher le moins du monde ? Cette femme, avez-vous dit, est votre maîtresse.

— Parfaitement, mais ça n'avait pas d'importance.

— Permettez, monsieur, il y a les mœurs, le mauvais exemple...

— Je donnais au contraire un exemple excellent, car si cette femme, comme je l'ai dit, est ma maîtresse, ma maîtresse adorée, elle est également mon épouse légitime, la vicomtesse de Mézensac que j'ai

épousée avant-hier. Vous avez pu lire le mariage dans les journaux.

— Oui, j'ai lu... je me souviens... Il est évident que ça change la question, et que votre accolade dans un compartiment clos perd toute gravité; mais il reste la question de ce billet de seconde. Ça, c'est très répréhensible. Comment un homme de votre monde et de votre situation sociale s'abaisse-t-il jusqu'à essayer de frauder la Compagnie, en voyageant dans une classe à laquelle ne lui donne pas droit la somme qu'il a déboursée ?

Et le commissaire de surveillance mit sous les yeux du voyageur le billet rose et le billet bleu confisqués par le contrôleur.

— Ça n'a pas d'importance, dit encore Mézensac.

— Décidément, c'est votre système, c'est votre éternelle réponse, mais je trouve, moi, que ça en a beaucoup.

— Ça n'a pas d'importance parce que le billet bleu que vous voyez là est celui de la femme de chambre de madame de Mézensac qui, effectivement, voyage en seconde; j'avais conservé le billet parce que cette jeune camériste est très étourdie,

mais, j'ai pour moi un second billet rose de première que voici, et qui vous prouve que je suis en règle.

Et Mézensac tira de son gousset un billet de première.

Le contrôleur était abasourdi; pourtant il s'écria!

— Tout cela est très joli, mais il reste le délit du Christ.

— Ah oui, continua le commissaire, au fait, pourquoi portez-vous le ruban du Christ, sans y adjoindre la croix du Portugal comme l'exige la loi?

— Ça n'a pas d'importance.

Pour le coup, le commissaire bondit :

— Ah! mais vous êtes exceptionnel, à la fin. Je suis, moi, monsieur, un ancien militaire; j'ai été décoré en 1870, et je trouve indigne de s'affubler, en trichant, d'un ruban qu'on n'a pas mérité.

— Si je vous ai dit, monsieur le commissaire, que c'était sans importance, c'est que je suis effectivement chevalier du Christ – une gracieuseté du roi Don Pedro que j'avais connu enfant – mais... je suis également chevalier de la Légion d'honneur comme capitaine de cavalerie de l'armée française.

Pour le coup, le commissaire de surveillance éclata de rire.

— Ah ! par exemple, celle-là est bonne ! Et nous n'avons plus aucun délit à relever contre vous, car, heureusement pour vous, le délit de fumisterie n'a pas été prévu par la loi. Mon cher camarade, ajoutait-il en lui tendant la main, vous êtes libre, regagnez vite votre compartiment, car le train va partir.

Et tandis que le contrôleur très penaud, et rageant de la belle manière, ouvrait au voyageur la porte du cabinet, Mézensac sortit prestement, regrimpa d'un bond auprès de la vicomtesse un peu inquiète, et comme le train partait, il la rassura en lui disant :

— Mignonne chérie, ça n'avait aucune importance.

MANU MILITARI!



JADIS, lorsqu'une petite femme récalcitrante refusait d'accomplir ses devoirs conjugaux, soit en ne voulant pas suivre monsieur dans une localité déplaisante, soit en se révoltant contre la seconde obligation du mariage – mauvaise humeur pendant le jour, mauvaise odeur pendant la nuit – le conjoint, si j'ose m'exprimer ainsi, allait chercher son Code et lui prouvait, Code en main, *in coda venenum*, qu'il avait le droit imprescriptible de la contraindre, soit au voyage de désagrément, soit à la petite secousse, *etiam manu militari*.

Là-dessus, la petite femme ouvrait de grands yeux – parfois c'était une grande femme qui ouvrait de petits yeux, mais la situation restait la même – et demandait à son mari ce qu'il voulait dire par son *manu militari*, cette nudité militaire n'ouvrant à son esprit aucune idée plausible.

Alors le conjoint (ce mot me plaît) très fier de ses études classiques, à une époque où Jules Lemaître

n'avait pas encore servi la cuisine du Latin sauté, disait à sa femme :

— Madame, *etiam manu militari*, veut dire que j'ai le droit, en cas de rebuffade, de vous obliger à me suivre, et à m'aimer, même par la main militaire.

Et la jeune épouse terrifiée voyait la grosse main de Pandore qui l'entraînait par son petit collet beige, et qui se glissant dans l'alcôve, écartait ses bras pour la livrer sans défense aux caresses insipides de son seigneur et maître. La force prime le droit. La force c'était le gendarme, le droit c'était le mari? Heu! Heu!... Enfin, j'admets, je veux bien admettre...

Quoi qu'il en soit, cette main militaire apparaît de plus en plus dans les agissements de notre société vraiment libre. Avec une bonne main militaire, on peut faire bien des choses et parer à toutes les éventualités amoureuses, industrielles, politiques ou sociales. Donnez-moi une bonne main militaire et je vous ferai de la bonne politique, disent nos barons Louis d'aujourd'hui.

Je suppose, par exemple, que les cochers et les conducteurs d'omnibus se mettent en grève. C'est bien invraisemblable, mais enfin tout arrive. Le directeur de la compagnie ne s'émeut nullement. Il fait marcher ses voitures *etiam manu militari*. On campe

sur le siège un vieux bonhomme, un monte-à-défaut qu'on coiffe d'un chapeau de paille quelconque, on met sur la plate-forme un caissier ayant eu quelque malheur, mais revenu de Belgique, après prescription. Avec cela une demi-douzaine de mains militaires sur l'impériale, une douzaine de mains militaires à l'intérieur.

— Personne n'a oublié sa correspondance ? Allez, roulez !

Et cela va très bien.

Pour les fiacres, c'est encore plus facile. On a les mains des artilleurs et des soldats du train des équipages. Il n'est pas beaucoup plus difficile de conduire, à travers Paris, une victoria qu'une pièce de seize ou une prolonge, et si ce recrutement est insuffisant, on peut le compléter par celui de tous les cochers en disponibilité, par suite de l'invasion chaque jour croissante des automobiles. À ce cocher qui pourrait être menacé dans l'exercice de ses fonctions et dans ses actes de fouet, on peut adjoindre un valet de pied municipal, à deux fins, chargé de protéger l'automédon et de donner galamment la main, la fameuse main militaire, aux dames. Elles descendront de voiture : *Etiam manu militari*. Tout va bien. Hue, cocotte !

Maintenant, il peut y avoir une suspension de travail chez les terrassiers. Cette fois, le Génie, le Génie bienfaisant est indiqué. Il est habitué à creuser des fossés, à élever des contrescarpes, à arrêter des escarpes. Quel génie ! Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui ! S'il reste quelque terrassier ayant femme et enfants à nourrir, et par conséquent assez lâche pour ne pas pactiser avec la grève, à une époque où le travail n'a jamais si bien marché, on lui adjoint quelques mains militaires, dans la proportion de quatre mains militaires pour deux mains de terrassier. C'est une harmonie à quatre mains. Voyez terrasse !

— À vous, général !

— Boum !

Enfin, prenons la grève des facteurs. Lors de la discussion du budget de l'Opéra, quand on fut arrivé au chapitre des appointements alloués aux compagnes des petites Manchaballe, un farouche député

— M. Dejeante peut-être — s'écria :

— Vous feriez mieux d'augmenter le salaire des facteurs !

On ne peut pourtant pas remplacer les danseuses par des facteurs, avait riposté un autre honorable préopinant, qui doit, sans doute, être abonné des trois jours à l'Opéra.

Le gouvernement, et je l'en félicite, n'a pas remplacé mademoiselle Zambelli par M. Mougeot, mais je constate également – et cela je le regrette – qu'il n'a pas remplacé les facteurs par des ballerines. Il a préféré, aux jambes de ces demoiselles, la main militaire. Chacun son goût.

Un soir, l'empereur, se promenant dans un bal masqué avec le marquis de Gallifet, aperçut madame de Païva qui était déguisée en ange, avec une tunique très courte, laissant voir la jambe impeccable moulée dans un maillot rose, et, dans le dos, deux grandes ailes blanches, qui faisaient frou-frou.

— Voyons, Gallifet, dit l'empereur, regardez cet ange. Qu'est-ce que vous aimez mieux ? L'aile ou la cuisse ?

— Sire, j'aime mieux la cuisse, répondit Gallifet avec cette franchise qui caractérise les vieux militaires, même lorsqu'ils sont jeunes.

Nous aussi, nous aurions préféré la cuisse, mais on ne nous a pas consultés, et on nous a servi une fois de plus la main militaire. C'est cette main militaire qui fait le triage des lettres, et porte, le cas échéant, aux quatre coins de la capitale les billets d'affaire et d'amour, les poulets parfumés et les

offres des marchands de vin, les sonnets à Liane de Pougy et les commandes de chez Potin.

— Pardon, excuse, bourgeois, l'avenue d'Antin, ça doit être comme qui dirait dans les environs de la Chaussée-d'Antin, rapport que j'ai une lettre à porter chez madame Blanche Delabarre ?

Pour éviter à nos pauvres Pitous des questions analogues, on leur a adjoind une autre main, que dis-je, deux autres mains militaires, en la personne d'un brave sergot qui, plus que jamais, justifie la chanson chatnoiresque :

Les agents sont de braves gens
Qui s'baladent, qui s'baladent,
Les agents sont de braves gens
Qui s'baladent tout le temps.

Jamais ils ne s'étaient tant baladés, de Montmartre à Vaugirard et du Panthéon à Grenelle.

Je serai votre guide dans la ville splendide.

chantait jadis Gardefeu au baron de Gondremark. Nos agents de police guident de leur mieux nos petits soldats, et cela va très bien. On ne reçoit pas ses lettres beaucoup plus tard que d'habitude, et si l'on ne veut pas répondre par paresse, ou tout autre raison, on a le délicieux et vraisemblable prétexte de

dire que l'estafette n'est pas venue, et que les carabinières et la police arrivent toujours trop tard.

Dès lors, nous pouvons envisager l'avenir d'un œil plein de sérénité. L'armée étant la nation, et contenant dans ses rangs tous les corps de métier, qu'importe la grève des boulangers – nous avons la manu-(militari)-tention militaire ; qu'importe celle des maréchaux-ferrants, des maçons, des tailleurs, nous avons tout cela parmi nos pioupious, quitte à commettre parfois des erreurs comme celle de mon capitaine qui m'avait absolument obligé à employer à la réparation des pantalons un pauvre diable, parce que son livret portait tailleur, bien qu'il eût de gros doigts noueux et fit de la très mauvaise besogne... et qui, informations prises, se trouva bien être un tailleur... mais un tailleur de pierre.

Donc tout marchera, en dépit des grèves à venir. *Etiam manu militari*, c'est une belle devise ! Je plaisante, mais il n'en est pas moins vrai que l'armée est le suprême espoir de notre pauvre état social en proie à cette désorganisation générale, à cette décomposition lente qui s'appelle le progrès.

Il n'est donc ni très généreux, ni très juste... ni très adroit de turlupiner cette armée outre-raison et de l'embêter outre-mesure.

LE GYMKHANA



IL Y AVAIT ce jour-là, grand Gymkhana, au Cercle du polo, au bois de Boulogne, et les tribunes présentaient une animation extraordinaire. Il ne s'agissait plus, en effet, de la partie habituelle et, à la longue, un peu fastidieuse par sa monotonie. Plus de poursuite à coups de maillets par une douzaine de cavaliers habillés en jockeys, bottés de cuir jaune et s'efforçant de faire passer la boule entre les deux poteaux de leur camp respectif, mais les grandes, les merveilleuses, les sublimes épreuves du Gymkhana.

Donc la journée avait très bien commencé par la *Course de la selle et du cigare*. Les cavaliers, debout, à côté de leurs poneys les tenaient par la bride, la selle à côté d'eux. Puis, au signal de départ donné par le starter, le petit duc de Castel-Chambord, chacun avait sellé lui-même son poney, sans aucune aide, avait sauté en selle et galopé jusqu'à une table où se trouvaient des cigares et des allumettes. Là, ils avaient mis prestement pied à terre, avaient pris un cigare, l'avaient allumé avec toutes les péripéties ré-

sultant de la défectuosité des engins fournis par la régie ; puis remontés à cheval ils avaient galopé jusqu'au poteau d'arrivée, ou, si vous préférez, pour être plus smart, jusqu'au *Winning-point*. Le petit Foucard aurait peut-être été vainqueur si son cigare ne l'avait pas un peu écoeuré – il n'avait que l'habitude de la cigarette – mais le beau Roland de Joyeuse, capitaine de dragons à Versailles, était arrivé beau premier, cigare flambant au bec, ce qui avait provoqué de vifs applaudissements dans la tribune des dames où Roland était très aimé. La marquise de Chavibrand, surtout, s'était fait remarquer par son enthousiasme, tandis que le marquis disait :

— Bah ! il n'y a pas de mérite. Tout dépend de tomber sur une allumette qui prenne. C'est une question de chance.

Après, nous eûmes *la course de la pomme*. Des baquets pleins d'eau, dans lesquels surnageaient une pomme, étaient placés entre la clôture donnant sur la route de la Seine, un baquet par joueur. Les concurrents s'avancèrent au galop, mirent pied à terre, et, sans lâcher la bride de leur poney, s'efforcèrent de prendre avec la bouche, sans se servir des mains, la pomme qui flottait dans l'eau. Le spectacle ne se passa pas sans quelques incidents grotesques. Il y

eut des poneys qui, piqués d'émulation, et tentés par la bonne eau fraîche, se mirent à boire dans le baquet, en même temps que leur maître, ce qui gêna la manœuvre. Il y eut des concurrents qui se mouillèrent le nez et les moustaches sans pouvoir attraper la pomme fuyante ; mais là encore, les belles dents blanches de Joyeuse eurent raison de la difficulté, et il rapporta triomphalement la pomme à madame de Chavibrand, en lui criant du haut de son petit cheval :

— C'est le jugement de Pâris ! Ce qui fut généralement trouvé du dernier galant, bien que le marquis, toujours grincheux, eut déclaré que c'était d'un goût plutôt douteux, et que ces plaisanteries mythologiques, depuis Offenbach et Hortense Schneider, étaient absolument surannées.

Il y eut encore *la poste aux lettres*. Les concurrents, sur leur poney, apportèrent une lettre à une dame dans la tribune. La dame répondit, et les concurrents repartirent au galop vers le Winning-point. Une fois de plus, ce fut le beau Roland qui fut vainqueur. Je ne sais ce qu'il y avait sur la lettre fermée qu'il avait remise à madame de Chavibrand, mais elle était devenue très rouge, et sa réponse avait été très brève. Un seul mot, très rapidement écrit, et

cette rapidité avait valu certainement la victoire au capitaine, tandis que d'autres dames, dans le même cas, s'étaient mises à lire, en riant, à faire des réflexions, à ôter leurs gants, à demander un crayon et avaient répondu des volumes, sans doute remplis de choses très spirituelles, tandis que les concurrents se faisaient vieux, et que les poneys piaffaient d'impatience.

Restait une dernière épreuve : celle de la *course au nœud de cravate*. Si Joyeuse la gagnait, c'était non seulement le championnat, mais le groupe en bronze, un Barbedienne très beau, offert par le président Précyc-Bussac, et représentant un garde-chasse aux écoutes, la main derrière l'oreille, avec toute une meute de chiens frétilant autour de lui, la queue haute.

L'épreuve consistait en ceci : au signal donné, les concurrents devaient s'élancer au galop, la cravate dénouée, et ne tenant que par les épingles du col, Arrivés à la tribune, ils devaient mettre pied à terre, et, bride en main, se faire nouer leur nœud de cravate par la dame déjà choisie dans les épreuves précédentes. Pour être vainqueur, il fallait arriver le premier au poteau, avec sa cravate bien nouée, par

un nœud solide et harmonieux, à bouts égaux, symétriques et sans plis.

Le beau Roland qui, je ne sais pourquoi, depuis la dernière *course de la poste aux lettres*, paraissait très troublé, sauta à terre devant madame Chavibrand, et lui tendit docilement son cou, où flottait une belle cravate de foulard blanc, à pois bleus, molle, soyeuse, facile à nouer même en voyage.

Et alors, en le voyant ainsi devant elle, animé par la lutte, avec ses grands yeux noirs si expressifs, si bon, et qui paraissaient flamber d'une joie intense, la marquise perdit absolument la tête. Avec des doigts qui tremblaient d'émotion, quatre fois elle refit le nœud de cravate, et quatre fois le nœud insuffisamment serré se défit. À la cinquième fois, alors que les joueurs étaient déjà tous repartis, et galopaient sur la pelouse, elle réussit une boucle à la diable, et malgré tous ses efforts, Joyeuse arriva dernier, et avec une cravate fagotée de telle sorte qu'il excita une véritable hilarité.

Chavibrand exultait. Il n'eût été nullement enthousiasmé de voir le Championnat échoir au capitaine, et il riait d'un gros rire satisfait en disant :

— Non... mais avez-vous vu comment madame de Chavibrand lui avait noué sa cravate ? Elle est

bien bonne... moi, je la trouve bien bonne. À propos, chère amie, qu'y avait-il donc sur le billet que Joyeuse vous avait écrit ?

— Il me demandait... si j'étais ce soir du dîner d'Humiège à Armenonville. Et j'ai répondu : *non*. Ça ne prend pas beaucoup de temps à écrire.

— Le fait est que ça ne prend pas plus de temps à répondre que *oui*.

Cette réflexion était judicieuse, car je crois bien que c'était précisément *oui* qu'avait répondu la marquise à la demande faite par le beau capitaine ; or, il n'était pas du tout question d'Armenonville, mais d'un pavillon rue de Noailles, à Versailles...

Et le lendemain, dans le petit pavillon, dans la chambre fleurant une capiteuse odeur de parfums fauve et d'amour, madame de Chavibrand, toute épanouie, toute rose, refaisait très soigneusement le nœud de cravate de Roland ; mais cette fois ses doigts, ses jolis doigts fuselés ne tremblaient plus. On eût dit qu'ils maniaient l'étoffe souple comme avec de molles caresses sous lesquelles le nœud satiné prenait immédiatement la correction impeccable recommandée par Brummel.

Et tandis que, pendant cette opération délicate, Joyeuse la tenait chastement enlacée dans ses bras,

et serrée contre sa poitrine, elle dit avec un léger soupir de regret :

— Hein, pourtant, si j'avais été aussi adroite hier au polo, tu aurais eu le prix du Championnat.

OH! LA PROVINCE!...



LETTRE DE TUTUR A TOTO

Mon bon Toto,

VOICI PRÈS DE quinze jours que je chasse honnêtement dans les plaines de cette belle Normandie qui ne m'a pas donné le jour. Il faut être juste : pour du lièvre, il y a du lièvre ; pour de la perdrix, il y a de la perdrix ; mais pour de la femme, il n'y a pas de femme. On marche sous la pluie dans les chaumes, dans les trèfles mouillés, dans les betteraves, dans les joncs-marins qui vous piquent déplorablement les mollets, même à travers les bas de laine ; on mange comme des ogres, et l'on se couche à dix heures tout seul

Seul comme un curé.

ainsi que disait Porto-Riche dans l'*Infidèle*. Parmi nos compagnons de chasse, il y avait le petit Foucard, lieutenant de chasseurs à Rouen, et protecteur

intermittent d'une des Manchaballe de l'Opéra. C'est même ce trait d'union... artistique qui nous avait rapprochés. Il ne venait jamais en déplacement plus de vingt-quatre heures, pressé de retourner à ses folles amours, et chaque fois il me disait, en écoutant mes doléances :

— Mon cher, vous devriez venir à Rouen. Nous dînerions avec l'*enfant* (l'enfant, c'était Manchaballe II), puis après nous irions passer la soirée à l'Exposition ; on s'amuserait ferme. Vous auriez bon souper, bon gîte... et le reste. Tout à fait la grande vie.

— Vous répondez du reste ?

— Oh ! ça ne manque pas à Rouen. Il y a d'ailleurs Marcelle, la maîtresse du Raoul, un de mes camarades, en permission de trente jours. Une créature tout à fait « de première ».

Au bout de quelques jours de cette vie campagnarde, je me mis à penser à cette Marcelle « tout à fait de première » avec une ténacité intense. Rouen prenait dans mon imagination des aspects de la Mecque, la ville sainte : J'avais beau abattre kilomètres sur kilomètres, ça ne passait pas. Alors, ma foi, comme il est tout à fait inutile de lutter avec des passions qu'on se sent incapable de réprimer, je pen-

sai qu'il était bien préférable de les assouvir et je télégraphiai :

Lieutenant Foucard, Rouen,

« Arriverai dîner ce soir. Prévenez Marcelle,

» TUTUR. »

Ah Toto! C'est étonnant tout ce que peut renfermer de désir et de convoitise une simple dépêche de cinquante centimes! Enfin, je m'embarque tout joyeux à Yvetot et j'arrive à Rouen à huit heures trente. L'officier était là, à la gare, m'attendant sur le quai avec Judith Manchaballe, tous deux gentils au possible. Je suis reçu à bras ouvert, et la soirée commençait bien. Nous voilà partis tous les trois en fiacre, Judith et moi dans le fond, et le petit Foucard, en lapin, sur le devant. Tous les dix mètres, il se penchait et embrassait Judith.

Ce spectacle suggestif me rappela à la réalité :

— Et Marcelle? demandai-je.

— Soyez tranquille. J'ai écrit à votre Marcelle, et elle doit envoyer la réponse au café Boïeldieu.

Parfait. Il était près de neuf heures quand nous arrivâmes à l'hôtel d'Angleterre où un cabinet avait

été retenu. Le dîner fut lentement servi, mais très bon, et arrosé de vins généreux ; aussi le petit Foucard embrassait de plus en plus Judith, c'était une fricassée de museaux à frottement continu. En toute autre circonstance, ce rôle platonique m'eût été désagréable, mais je me disais ; « Patience, Marcelle bénéficiera de tout ça. »

Enfin, à dix heures, le chasseur expédié au Boïeldieu, rapporta la réponse de Marcelle :

« Dites à votre ami qu'à mon grand regret je ne puis passer la soirée avec lui, Raoul étant revenu pour quelques jours ; mais la semaine prochaine, je serai toute à sa disposition.

» MARCELLE. »

La semaine prochaine ! Je m'en fichais un peu de la semaine prochaine. Je restais donc assez penaud, le nez dans mon assiette, mais Foucard me rassura :

— Bah ! nous irons à l'Exposition. Vous verrez, vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Il y a de la femme très bien, à l'Exposition, appuya Judith.

Au fait, pourquoi regretter cette Marcelle que je ne connaissais pas, et qui m'eût peut-être déplu ? Mieux valait tout l'attrait, toute la griserie de

l'imprévu. Je redevins donc très gai, tandis que le dîner se poursuivait avec une sage lenteur. À dix heures et demie seulement nous sortions de table, et nous sautions en voiture, Foucard toujours en lapin et toujours plus caressant que jamais.

Nous descendons les quais au grand trot, et nous arrivons à l'Exposition vers onze heures moins le quart. La façade resplendissait de girandoles électriques, et cela paraissait très animé. Évidemment, je trouverais mon affaire dans ces beaux jardins illuminés. Nous entrons. Partout, l'on tendait les housses, l'on rangeait les chaises, l'on éteignait. Oh la province ! Çà et là, quelques ombres furtives reprenaient vivement le chemin de la porte, dans une obscurité croissante. Enfin à onze heures, une cloche retentit, et des gardiens zélés nous poussent vers la sortie.

— Eh bien, en voilà une boîte ! m'écriai-je. Ah çà ! on se couche donc comme les poules, à Rouen ?

— Je ne croyais pas, me dit le lieutenant, que l'Exposition fermât aussi tôt ; mais rassurez-vous, il nous reste les Folies-Bergère. Très amusantes les Folies-Bergère.

— Il y a de la femme très bien, appuya encore Judith.

Va pour les Folies-Bergère !

Le fiacre roule à nouveau. Foucard et Manchaballe II continuaient à ne pas s'ennuyer... mais je m'amusais moins. Nous arrivons au music-hall; on jouait le dernier acte des *Bibelots du Diable*, une vieille féerie de Cogniard et Clairville. Nous prenons une loge. Oh! M. Didier (?) du Palais-Royal, et M. Bornais (??) des Nouveautés, et mesdames Rigny, Caïda, Meissonnier; au milieu de tous ces illustres inconnus, la petite Sarah Duhamel, la sœur de Miss Helyett, dans le rôle de Risetette, et le pauvre Scipion, le Scipion du Châtelet. s'agitant avec ses grandes jambes maigres d'échassier, et jouant mélancoliquement le rôle, d'ailleurs idiot, de Vertuchoux. Tout cela était lugubre. Moi, je m'occupais peu de la pièce, promenant ma lorgnette des fauteuils au balcon, et du balcon aux loges, dans l'espoir d'apercevoir une figure possible. Rien! Rien! Ce qui était possible était en main, et ce qui était libre était impossible. Dieu sait que cependant j'arrivais à ce moment psychologique où l'on est disposé à ne pas être trop difficile.

La pièce se termina tant bien que mal par un petit ballet dansé par quatre danseuses étiques; Scipion revint saluer plus mélancoliquement que jamais; et la foule s'écoula. Nous nous retrouvâmes tous les

trois dans la rue, tandis que le gazier éteignait les lanternes. Minuit sonna lentement à un clocher lointain. La rue était redevenue toute noire.

— Ah çà, que vais-je devenir ? demandai-je très inquiet.

— Je ne sais pas. Montez toujours en voiture. Nous allons réfléchir en reconduisant l'enfant.

Et alors, tandis que la voiture roulait, Judith se mit à chercher dans sa tête le nom de ses amies : Lucie en bombe à Paris ; Léa à Dieppe ; Berthe, à Étretat ; Émilienne, collée à son vétérinaire. Moi, je ronchonnais : avec tout cela, j'ai fait un voyage inutile. C'est absurde.

La voiture était arrivée dans un des faubourgs de Rouen, au diable, devant le petit hôtel de Foucard.

— Écoutez, me dit tout à coup Judith, il y aurait bien un moyen... J'ai une femme de chambre, Francine, qui n'est pas mal. C'est une ancienne couturière, très soignée...

Mais le lieutenant se récria :

— Francine ! Non, ce ne serait pas convenable. Tuteur ne peut pas coucher dans une chambre de domestique.

— Nous lui prêterions le salon à ce pauvre ami. Tenez, continua la petite Manchaballe très égayée,

nous allons sonner, Francine viendra ouvrir, vous la regarderez bien, et si elle vous plaît, eh bien, je serai votre ambassadrice.

— Voyons toujours, fis-je résigné. Tu comprends, Toto, à cette heure-là, j'étais prêt à toutes les plus lâches concessions.

On sonne. À la lueur de la lampe, je vois une grande fille blonde, insignifiante, fadasse, mais très propre avec son petit col plat et sa robe noire.

— Eh bien ? me demanda Judith à l'oreille.

— Marchez, lui répondis-je avec résolution.

Avoir rêvé la grande fête, avec de belles courtisanes, et en être réduit à la bonne ! Eh bien, Toto, même cette bonne fadasse, je ne l'ai pas eue ! Judith est redescendue très embarrassée, Francine avait répondu qu'à son grand regret ce n'était pas possible, et, pressée de questions, elle avait fini par avouer qu'elle était la maîtresse de Perdriol, l'ordonnance de Foucard, et que celui-ci l'attendait là-haut.

Horreur ! J'avais failli être le rival d'une ordonnance. Le fiacre n'étant plus là, je suis reparti exaspéré à pied, j'ai parcouru je ne sais combien de rues, passé je ne sais combien de ponts, et au petit jour seulement, je suis parvenu à retrouver l'hôtel

d'Angleterre où j'ai eu toutes peines du monde à me faire ouvrir.

Oh! la province!... Bonsoir, Toto.

TUTUR.

SUR LA PAILLE



Au Concours hippique, dans la tribune des sociétaires.

BERTHE, vingt-neuf ans. Brune, type à la Drunzer. Costume en crépon de laine gaufré, nuance mordoré. Jupe en crépon écru. Sur les épaules, un collet tailleur en drap uni, avec application de baguettes, beige sur beige. Sur les cheveux, abondants et ondulés, une toque en paille mordorée, avec touffe de fleurs et aigrette colonel.

JEANNE, vingt-cinq ans. Blonde, type à la Henriot, Costume en foulard croisé mauve, avec guipure écrue et choux de velours. Collet en satin duchesse grenadine, avec cravate en mousseline de soie, piquée de bouquets de violettes. Sur les cheveux blonds, très ébouriffés, une petite capote toute en violettes de Parme.

JEANNE. – Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien savoir pourquoi tu ris toujours quand tu vois dans les écuries le magasin à fourrage.

BERTHE. – Comment ? tu as remarqué.

JEANNE. – Parfaitement. Quand, après avoir fait pointer notre carte, nous passons derrière la butte aux lapins, afin de ne pas attendre qu'on nous laisse traverser la piste, tu regardes l'amoncellement des bottes de paille, et alors ton nez remue comme si tu respirais un parfum lointain, et puis ta petite bouche esquisse une espèce de sourire de côté, ironique et gouailleur, si drôle, si drôle!...

BERTHE. – Ah! c'est que toute cette paille me rappelle une aventure de l'an dernier.

JEANNE. – Je t'en prie, ma petite Berthe, raconte-la moi. Est-ce que cela t'intéresse beaucoup, toi, les chevaux attelés seuls? En attendant le prix des Dames, que doivent courir les gentlemen en habit rouge, conte-moi ton histoire.

BERTHE. – Es-tu discrète au moins?

JEANNE. – Est-ce que tu ne me tiens pas? Est-ce que je ne te confie pas, moi, toutes mes petites fugues? Au point où nous en sommes, vois-tu, alliées et complices, il est impossible qu'une des deux trahisse l'autre. Les représailles seraient trop faciles.

BERTHE, *riant*. – Au fait, tu as raison. C'est que, vois-tu, je ne sais pas si tu es comme moi, mais, après le plaisir de faire des bêtises, je ne connais pas

de plus grande volupté que celle de les raconter à une amie intime. Il semble qu'on les recommence, et, avec une imagination un peu complaisante, on repasse absolument par les mêmes sensations.

JEANNE. – Es-tu raffinée, mon Dieu !

BERTHE. – Tiens, elle est jolie, cette « Poneyte » à mademoiselle Suzanne Derval. Et ce « Sparkle », à la belle Otero, n'est pas mal non plus.

JEANNE. – Oui, oui ; mais inutile de te dérober. Je veux l'histoire de la paille.

BERTHE. – Eh bien, voici. L'an dernier, j'avais dépensé pour mes toilettes beaucoup d'argent, et j'avais une note formidable chez ce pauvre Worth, qui vient de mourir. Je craignais un peu les observations de Robert – tu sais comme il est pingre, ma chère ! – Mais, quand l'hiver est fini, on n'a plus rien à se mettre, et c'est amusant de réarborer les étoffes légères et les tons gais, après l'enfouissement sous les fourrures. Il semble que la chrysalide redevienne papillon. Or, précisément, il devait y avoir une soirée de contrat chez les Palangridaine, et, comme le marié, le petit marquis de Mézensac, m'avait fait un brin la cour, je tenais à être très belle et à montrer par mon élégance que ce mariage m'était tout à fait indifférent.

JEANNE. – C'était la toilette de l'indifférence.

BERTHE. – Parfaitement. Je vais donc chez Worth, je lui explique le cas – tu sais qu'il y avait chez ce grand couturier l'âme d'un philosophe et d'un sage – et alors le voilà qui réfléchit, qui travaille, qui combine et le résultat de ces méditations artistiques se traduit par une merveille : un corsage en damas blanc lamé d'argent avec sous-manches en queue de gibeline, jupe velours et damas lamé avec application de dentelle en entre-deux. Il y avait une draperie de dentelle relevée de côté en coquillant sur le bord de la traîne, et les épaulettes étaient faites de deux chaînons de diamants.

JEANNE. – Oui, oui, je me souviens. Tu as fait sensation quand tu es arrivée toute seule chez les Palangridaine.

BERTHE. – Évidemment, cette robe de bal était un peu une folie ; mais je comptais sur l'effet produit pour me faire pardonner. Précisément, je me sentais très en beauté ce soir-là, et, quand ma femme de chambre eut fini de m'habiller, le dernier regard que je lançai à ma psyché me laissa absolument satisfaite. Pour ménager la surprise, je jette sur mes épaules une mante en peluche aubergine, doublée de faille Louis XVI à rayures et, bien emmitouflée, j'entre

chez mon mari. Je le trouve en chemise et très occupé à manquer son sixième nœud de cravate blanche. Je me campe devant lui, et, là, souriante, un peu émue, et très désireuse de plaire, je laisse glisser ma mante aubergine.

Je comptais certainement sur un compliment extasié, peut-être même sur une caresse ou sur un baiser, comme autrefois. Dans les premiers temps de notre mariage, je passais toujours chez Robert avant de partir pour le bal, et il aimait beaucoup me prendre ainsi en grande tenue de service, avec tous mes diamants. À condition de ne pas me chiffonner, moi, je me laissais faire, ayant remarqué que cela me donnait beaucoup de brillant dans l'œil et que l'on me trouvait ensuite plus jolie.

Mais, ce soir-là, l'effet fut tout autre. Ah! ma chère, si tu avais vu la tête de mon seigneur et maître lorsqu'il aperçu le corsage lamé d'argent et les entredeux de dentelle! Le voilà qui éclate :

— C'est insensé! C'est absurde! J'ai encore payé pour vous une note de huit mille francs le mois dernier. Je ne peux pas continuer sur ce pied-là. J'en ai assez, madame, tout à fait assez!

Et, boudeur, ronchonnant, il s'installa au coin de son feu, sans vouloir même m'accorder un regard.

Comme il était toujours en bannière, et, par conséquent, un peu ridicule, ses récriminations perdaient beaucoup de leur prestige, et, pour y couper court, je finis, un peu énervée, par lui dire :

— Enfin, le temps presse. Vous habillez-vous, oui ou non ?

— Non : je resterai ici.

— Vous savez bien que je suis cousine des Palangridaine et que je ne puis manquer cette soirée de contrat.

— Eh bien, ma chère, vous irez sans moi : je ne veux pas, par ma présence, paraître sanctionner vos folies.

Pour le coup, les larmes me montent aux yeux ; mais je réfléchis bien vite que cela va me rendre laide, et je les rentre.

C'était, d'ailleurs, la première fois que Robert m'abandonnait ainsi. Je me décide donc à partir sans escorte, et tandis que je descendais l'escalier, mon délicieux mari, penché par-dessus la rampe de l'escalier, me criait encore très haut :

— Rappelez-vous ce que je vous dis, madame. Souvenez-vous de ma prédiction : vous *mourrez* sur la paille, sur—la—paille !

Comme tu l'as constaté toi-même, ma chère Jeanne, l'effet produit par ma toilette a été fulgurant, et, dans le salut gêné du petit Mézensac, j'ai bien vu comme une nuance de regret. Pendant toute la soirée, j'ai été entourée, courtisée, admirée : un vrai triomphe. C'est à peine si l'on s'est occupé de l'exposition des cadeaux et de la corbeille. Le capitaine Hercule de Poigne avait été particulièrement empressé, et, ma foi, lorsque sur le coup de une heure du matin, il m'a demandé la permission de me reconduire, en me faisant observer que l'avenue d'Iéna était très déserte, j'ai cru, par prudence, devoir accepter. Tu sais quel gaillard est le capitaine, sans contredit un des plus beaux cuirassiers de l'armée française. Tu le verras, d'ailleurs, courir ici. Nous arrivons devant ma maison ; comme il y avait un malade au second étage, la rue était jonchée de paille et la voiture s'arrêta sans bruit. Je veux renvoyer de Poigne ; mais il insiste, très amoureux, très pressant. Au fait, pourquoi Robert m'avait-il laissé partir seule ? Bref, pour prolonger un instant la conversation, nous entrons avec le capitaine dans une remise restée ouverte où l'on avait entassé les bottes de paille nécessaire à la tranquillité du malade. La nuit était claire, avec un beau ciel étoilé. Ces

bottes de fourrage exhalaienent un parfum spécial, rustique... on se serait cru à la campagne. Et le capitaine m'expliqua avec une éloquence très persuasive que les mœurs primitives des paysans avaient du bon...

En remontant, un peu décoiffée et un peu chiffonnée, je n'ai pu m'empêcher d'aller dire à Robert, endormi et peu lucide :

— Mon cher ami, vous m'aviez bien dit que je *mourrais* sur la paille. Eh bien, soyez heureux ; votre prédiction s'est réalisée.

Et voilà pourquoi, ma chère Jeanne, quand je revois cet amoncellement de fourrage dans les courses du Concours hippique, je songe à ma vengeance et je souris, comme tu dis, un peu de côté... Mais voici la course de gentlemen qui commence, et le comte de Layens qui s'avance au petit galop sur sa jument « Ma Lisette », Tâchons d'être un peu sérieuses.

LA PIPE À PITOU



EN ÉVOQUANT le souvenir déjà bien lointain de la campagne de Metz, je revois un grand diable de lieutenant, avec un nez en bec d'aigle sur une barbe rousse, et qui figurait, avec moi, dans les cadres du 4^e dragons, après avoir fait un long stage dans les spahis sénégalais.

Le lieutenant, qui répondait au doux nom de La Briolle, avait une philosophie merveilleuse. Campés entre la porte Mazelle et la porte des Allemands (car Metz, hélas ! fâcheux présage, avait une porte des Allemands) ; nous étions dans la boue jusqu'aux genoux, nous mangions, sans sel, du cheval mort de faim et du pain de sciure de bois, et La Briolle nous disait, très sérieusement :

— On est rudement bien ici !

— Comment, on est rudement bien ? Expliquez-moi ça.

— Oui, le matin, on sort de sa tente, à la fraîche, on regarde les chevaux à l'entrave, le mouvement du camp qui s'éveille... et on fume une bonne pipe.

— Ça commence bien. Et après ?

— Après, on va au pansage, aux distributions ; on mène les chevaux à l'abreuvoir dans les eaux de la Moselle, et on fume une bonne pipe. Après le déjeuner, pas fameux, j'en conviens, quelle pipe exquise on fume en plein air...

Bref, dans l'énumération des plaisirs éprouvés, il n'y avait jamais que des pipes ; si bien qu'au camp, l'expression était devenue légendaire, et pour dire qu'on s'ennuyait ferme, on disait : « Je fume une rude pipe ! »

La Briolle était bien dans la tradition guerrière des soldats de son époque. Depuis les grenadiers de Raffetet les grognards de Charlet, la pipe complétait la physionomie martiale de ces soldats moustachus, sous le bonnet de police incliné sur l'oreille ou sous le haut bonnet à poil. Parmi les officiers du premier Empire, beaucoup, en souvenir du xviii^e siècle, étaient restés fidèles à la prise de tabac que le maître prenait, à même, dans le gousset de ses gilets de casimir blanc, doublés de cuir – ce qui ne devait pas être très propre – mais dès les campagnes d'Afrique, la pipe devient à la mode. On la voit à la bouche des Lamoricière, des Changarnier, des Bugeaud, et du duc d'Aumale qui lui resta fidèle jusqu'à sa mort. Elle fi-

gure en bonne place en Kabylie, dans les tranchées devant Sébastopol, dans les plaines de Magenta, et dans la triste épopée de la campagne de 1870-1871, où ceux qui, comme moi, entrèrent dans la carrière, purent encore étudier avec leurs mœurs, leurs habitudes, et leur chic spécial ces beaux officiers si pimpants et si crânes qui avaient pris part à toutes les guerres victorieuses du second Empire.

Et je me souviens de la joie tumultueuse, de la noble fierté que nous éprouvâmes lorsqu'à l'École nous pûmes fumer, en toute liberté, des pipes en terre sur lesquelles était écrit en plâtre :

Bahut spécial de Saint-Cyr.

On n'était plus des enfants, des potaches, obligés, pour fumer, d'aller dans des réduits secrets et dépourvus de poésie. On pouvait tirer ses bouffées sous l'œil des chefs. Au bout de quelques mois, la pipe se culottait, les lettres se détachaient en blanc sur un fond noir, et c'était d'un très bel effet. Du coup, on se croyait devenu un troupier fini, et débarrassé de la période stagiaire où l'on était encore qu'un *melon* saumâtre fangeux, gélatineux et même galipoteux !

Et, le soir, dans le dortoir de Balaklava, le spectacle était magnifique de toutes ces jeunes têtes coiffées du bonnet de coton uniforme, bien alignées sur le traversin, avec le drap tiré jusqu'au menton, et fumant, avant de s'endormir, la dernière pipe qui traçait des spirales bleuâtres devant les feux des grandes lanternes. Ce furent les deux dernières promotions 1868-1870 qui persistent dans le culte de la pipe; après la guerre, le cigare fut déclaré plus élégant; puis ce fut le tour de la cigarette, de « la sèche », roulée et grillée rapidement entre deux repos de manœuvre; bref, aujourd'hui, on peut connaître le grade et la génération d'après la manière dont les officiers se comportent avec le tabac, et je crois qu'on peut dire, sans trop se tromper, que les généraux et les colonels fument la pipe, que les commandants fument le cigare, que les capitaines fument la cigarette, et que les lieutenants ne fument rien du tout.

Et si j'évoque ces souvenirs, c'est qu'une circulaire ministérielle vient de paraître interdisant aux soldats, de fumer dans les chambrées. Cet ordre, après avoir établi un nouveau mode de distribution de bons de tabac, dits de troupe, ajoute :

« Il est défendu de fumer dans les chambres. On devra mettre à la disposition des fumeurs, suivant la saison, les réfectoires, les préaux, vestibules, hangars, etc. »

La société contre l'abus du tabac a dû frémir de joie, car voilà un rude coup porté à ce qu'elle considère comme une fâcheuse habitude. Quels vestibules ? Quels préaux ? Quels hangars ? Les couloirs des escaliers, avec les courants d'air qui les rendent inhabitables ! ou encore la cour du quartier. Grand merci ! L'interdiction avait déjà lieu pour les écuries, où la moindre allumette jetée dans la litière pouvait amener de terribles incendies ; mais, je n'ai jamais vu que la faculté de fumer dans la chambrée causât plus d'accidents par le feu, que dans n'importe quel appartement particulier. Pas de tentures, pas de rideaux, pas de tapis ; de simples lits en fer, et des planchettes, et des râteliers d'armes ! Où était le danger ?

Et, il n'y a pas à dire, c'était là que c'était bon. Dans le vieux temps jadis, quand le troupiér en était encore à la gamelle individuelle, mangée sur la couverture du lit, il y avait une volupté immense à s'étendre sur le « patelin », et à fumer la bonne pipe dans un doux repos, en laissant la pensée s'envoler

bien loin, dans des rêves de félicité orientale... ou autres.

Les hommes, aujourd'hui, mangent au réfectoire, mais il restait encore le plaisir de faire du fourbi, son astic, la pipe à la bouche ; la besogne en paraissait plus légère ; il semblait au soldat qu'il se reconstituait ainsi un petit « chez lui », comme un intérieur dans cet intervalle de lit, ou dans ce coin de chambrée où il passait une si grande partie de sa vie militaire. Étant officier de semaine, il m'est arrivé bien souvent, au moment où je faisais ouvrir les fenêtres au réveil, en criant d'une voix sonore : « Chassez les miasmes », de constater que, parmi ces miasmes, il y avait heureusement quelques vagues relents de tabac, sans lesquels l'atmosphère de cuir, de buffleteries et d'humanité n'eût vraiment pas été supportable.

J'entends bien qu'on espère par cette mesure préventive diminuer le goût du tabac dans l'armée, mais je dirais volontiers, comme dans la pièce *Douceur de croire* qu'on jouait à la Comédie-Française :

— Les hommes en seront-ils plus heureux ?

Trois ans, c'est encore dur à *tirer* pour le paysan habitué à la liberté des champs, comme pour le citadin déjà un peu gagné par la corruption des villes. La

fumée permettait un peu d'oublier son triste sort, de tuer le temps pendant lequel on n'était pas pris par le service, d'occuper les longues heures de flânerie bête et malsaine ; la pipe dans la chambrée permettait de ne pas aller à la cantine, cette infâme cantine qui sera maintenant le seul endroit du quartier ou de la caserne où l'on pourra fumer à son aise, n'ayant qu'une confiance très mince dans l'organisation des préaux, vestibules et hangars promis.

L'amour, l'amour, la pipe, et le tabac,
Voilà, voilà, les plaisirs du bivouac.

chante-t-on encore dans les opéras-comiques. Hélas, il y a belle lurette que l'amour a été exilé des choses de la guerre, et nous ne sommes plus aux époques bénies où le roi Louis XIV partait faire le siège de Valenciennes avec ses violons et ses maîtresses. La *permission de dix heures* avec son coquet garde-française ramenant une grisette décoiffée, n'est plus qu'une légende. Pourtant nous avons encore connu une armée qui savait s'amuser entre deux victoires, nous avons vu le joyeux camp de Châlons où, après la manœuvre, la femme ne perdait pas ses droits, à tel point que le Petit-Mourmelon, avec ses cafés,

ses restaurants, ses concerts, ressemblait à une ville d'eaux.

Fini de rire. La caserne est devenue une grande usine sombre et triste où Pitou, vêtu d'un bourgeron de travail, s'exerce en silence. Cette austérité était sans doute nécessaire, une armée vaincue n'ayant pas droit aux mêmes allégresses, ni aux mêmes distractions que ses devancières, plus heureuses. Mais, au moins, peut-on permettre, dans ces usines, à ces ouvriers en blouse grise, de fumer... de rêver peut-être, comme disait Hamlet.

LE RABAT



JE PASSAIS dans la rue de la Paix, lorsque, devant la boutique de Lantana, le grand bijoutier, je vis sortir Champroselles, tenant à la main un petit paquet enveloppé dans du papier de soie.

— Ah! ah! je vous y pince! m'écriai-je. Vous voilà encore à donner des bijoux aux femmes.

— Pas aux femmes, cher ami, mais à ma femme. C'est un bracelet que je suis venu exprès acheter pour Gilberte, et franchement, je le lui devais bien, comme expiation.

— Comme expiation! Vous expiez, déjà!

— Partiellement. Tenez, je vais vous raconter cela. Ce sera encore une manière de proclamer mes torts et de faire amende honorable.

Champroselles me prit par le bras et, tout en remontant vers les boulevards :

— Il faut vous dire que, la semaine dernière, j'avais organisé une grande battue à Champroselles. Je ne vous avais pas invité, parce que je sais qu'à partir d'octobre, il est impossible de vous faire démar-

rer de Paris ; mais enfin, tout le monde ne partage pas votre aversion pour la campagne automnale, et la réunion était des plus élégantes. Douze tireurs de choix, sans compter les femmes ; car vous savez que madame de Champrosel est un de nos meilleurs fusils, et c'est même elle qui organise le parcours de la chasse et tout le service des rabatteurs. Il y avait à déjeuner six voisins venus des châteaux environnants, cinq camarades de cercle invités au château pour la huitaine, plus le comte de Smartenberg, colonel des hussards de la princesse, un Autrichien connu pour ses succès retentissants, en dépit des approches de la cinquantaine. Très bel homme, sans doute, avec un indéniable grand air : les cheveux frisés, et à peine grisonnants aux tempes ; la moustache retroussée en virgule, et d'un noir d'ébène. Trop noire même ; ce noir n'était pas très orthodoxe, et il m'avait bien semblé, à table, lorsque le beau colonel s'essuyait les lèvres, que sa moustache laissait sur sa serviette, des traces noirâtres, nullement causées par mon château-Léoville. Mais qui n'a pas ses petites faiblesses ?...

Donc, après le déjeuner, grande réunion devant le perron. C'est un des moments les plus pittoresques de la journée : les chasseurs avec des vestons,

des blouses et des feutres dont les nuances n'ont pas été choisies à la légère ; les jambes enserrées dans les molletières, les guêtres, ou simplement le gros bas de laine écossais, roulé à mi-jambe ; les femmes, véritablement exquises, avec leur jupe courte, leur petit costume tailleur, et leur tricorne orné de quelques plumes de faisan. Gilberte, surtout, avait un petit air crâne qui me ravissait, avec sa jaquette de drap vert-bouteille, croisée de côté par de gros boutons de fantaisie, ses petites bottes jaunes et son feutre gris orné d'ailes d'argus. Jamais elle ne m'avait paru si désirable et si jolie. Elle allait et venait, donnant des ordres aux gardes-chasse, et inspectant ses rabatteurs, petite armée qui avait véritablement bonne apparence. Trente-deux gaillards, uniformément vêtus de toile blanche, afin qu'on pût les distinguer de loin sous bois, guêtrés de cuir jaune et armés d'immenses gourdins légers et sonores : un peu l'aspect de nos chasseurs alpins. Je tiens beaucoup à la tenue, et n'ai jamais admis que les rabatteurs dussent forcément être raccolés parmi les mendiants, les loqueteux et les chemineaux.

Nous partons vers le bois, le colonel Smartenberg très assidu auprès de Gilberte, lui portant son caoutchouc, sa cartouchière et, le cas échéant, son

fusil ; mais je faisais la part de la courtoisie autrichienne, et d'ailleurs, qu'avais-je à craindre de ce quinquagénaire passé au cirage ? Je me chargeai de désigner les postes, et quand tout le monde serait placé, madame de Champrosel devait donner aux rabatteurs le signal de se porter en avant, en soufflant dans sa corne. Les instructions étaient très précises afin d'éviter tout accident. Les chasseurs étaient placés, le ventre au bois, et pouvaient tirer devant eux, pendant la première partie du rabat ; mais à partir du moment où l'on percevait le bruit des bâtons faisant grand tapage contre les troncs d'arbres pour effrayer le gibier, alors on devait se retourner, le dos au bois, et tirer en arrière. Je vous explique tout cela, cher ami, afin que vous compreniez bien ce qui s'est passé.

Je n'avais pas voulu séparer absolument Smartenberg de madame de Champrosel, mais je l'avais placé assez éloigné. Quant à moi, selon mon devoir, j'avais été me poster très loin, à la lisière, marquée par une corde portant des petits drapeaux multicolores. La trompe retentit : *Peeun!* et, aussitôt, les détonations de commencer sur toute la ligne ; nos rabatteurs faisaient merveille, et tout ce qui sortait du bois était fusillé et boulaît sur la route.

À ce moment, le bruit des bâtons parvint à mes oreilles.

— Tirez en arrière ! m'écriai-je.

— Tirez en arrière ! répéta-t-on de poste en poste, tout le long de la ligne.

Je voulus me rendre compte si la consigne était bien exécutée, et je m'avançai de quelques mètres, afin de donner un coup d'œil sur l'allée. Je vis alors que Smartenberg avait tranquillement quitté le poste où je l'avais placé et était venu causer de très près avec madame de Champrosel. Ceci commença à m'agacer. En chasse, comme à la guerre, la consigne est la consigne, et Smartenberg n'eût pas été étranger, que je lui aurais carrément envoyé le garde pour le rappeler à la discipline et le prier d'avoir à rejoindre son poste. Je vous demande un peu ce que deviendrait une chasse, si tout le monde allait ainsi se placer à sa guise ? Il y aurait des points mal gardés, des fuites par lesquelles pourrait passer tout le gibier, et il n'en faut pas plus pour faire manquer la rabat le mieux préparé du monde.

Néanmoins, je vous l'avoue en toute sincérité, il n'y avait dans mon agacement aucune jalousie. J'éprouvais simplement la mauvaise humeur bien naturelle du directeur qui ne voit pas exécuter ses

ordres. Tous les châtelains me comprendront. Bref, les rabatteurs nous avaient rejoints dans l'allée, et nous allions maintenant traverser un grand chaume que j'avais, depuis trois jours, soigneusement fait clôturer par un treillage. En nous avançant, les tireurs bien en ligne, et les rabatteurs entre les tireurs, pas un lapin ne devait échapper, et c'était un véritable filet que nous allions promener sur le chaume. Mais auparavant, je voulus savoir ce que nous avions obtenu dans le bois, et je fis dire au premier garde de faire sonner un ralliement général au carrefour du Gros-Chêne.

À nouveau la corne retentit, et nos chasseurs, le canon rabattu, rappliquèrent par petits groupes au rendez-vous fixé, tandis que les rabatteurs rangeaient les pièces au pied de l'arbre. Le garde était en train de m'annoncer au tableau quatre-vingt-sept lapins, ce qui était un joli début, lorsque, jetant les yeux sur Gilberte qui continuait à rire et à causer avec le colonel, je restai frappé de stupeur ! La malheureuse avait deux petits ronds noirs juste sur les lèvres et, instinctivement, je regardai la moustache de Smartenberg. Les preuves de mon déshonneur étaient flagrantes, indiscutables, Gilberte s'était évidemment laissé embrasser par l'Autrichien et,

l'horrible moustache avait déteint. J'étais exaspéré ! Mille pensées de vengeance roulaient dans ma tête, et avec cela j'étais tenaillé par l'horrible idée : « Cela va se voir, et je vais être à tout jamais un mari ridicule ! » Je ne vous cache rien, mon cher ami, et je vous dépeins très nettement mon état d'âme, tel qu'il était en cette suprême minute d'angoisse. La catastrophe se produisit comme je la redoutais. La petite marquise de Vautrait s'écria en regardant Gilberte :

— Ah ! ma chère, qu'est-ce que vous avez fait pour avoir les lèvres si noires ?

Je crus que j'allais tomber, et je sentis le sang qui bourdonnait dans mes oreilles.

— Oui, appuyai-je, en fronçant le sourcil, et en m'avançant vers ma femme, qu'est-ce que vous avez fait ?

Gilberte sortit une petite glace d'or de sa poche, se regarda avec calme, puis tout à coup, loin d'être décontenancée le moins du monde, elle éclata d'un bon rire franc et joyeux :

— Voici l'explication, dit-elle. J'avais oublié ma corne d'appel, et je me suis servie de mon fusil ; tenez, comme ça.

Elle prit son fusil désarmé, appliqua l'extrémité du canon sur ses lèvres, et, se gonflant les joues, elle lança le coup de trompe que j'avais entendu :

Et quand elle rabaissa le fusil, j'aperçus distinctement – ô joie! – ô ivresse! – deux petits ronds, mais tout frais, produits par la poudre sur la bouche de mon impeccable Gilberte, ma chère femme, que j'avais osé soupçonner.

Et voilà pourquoi, afin d'atténuer mes remords, je suis venu à Paris chercher ce bracelet. Je suis si heureux de ce faux coup de trompe!

— Vous voulez dire, faux coup de corne.

— C'est la même chose.

LA BELLE HÉLÈNE



JE SUIS SORTI de ma « boîte » pour les vacances de Pâques, et maman m'a confié à mon oncle Jean, le capitaine de chasseurs, qui a voulu absolument offrir à son neveu « une bonne soirée ».

Après un copieux dîner dans un restaurant du boulevard, je sors, un peu ébloui par ces illuminations, un peu grisé par cette animation de nuit à laquelle je suis peu habitué.

— Tu sais, moucheron, me dit l'oncle Jean, je te mène ce soir aux Variétés où l'on joue la *Belle Hélène*, rien que ça.

— La Belle Hélène, de la guerre de Troie? L'héroïne d'Homère?

— Elle-même, mon garçon.

Me voilà tout rembruni. J'entrevois quelque soirée classique, avec tous ces guerriers grecs, dont j'ai traduit les hauts faits, à coups de dictionnaire, et qui m'ont tant ennuyé! Pourtant, je fais contre fortune bon cœur, et je suis mon oncle dans le théâtre où il m'installe à côté de lui à un excellent fauteuil

d'orchestre. La salle est comble. Mon oncle lorgne et me nomme un tas de hauts personnages. Il y a deux grands-ducs dans l'avant-scène de gauche, et, en face, une dame très belle, très maquillée, avec des *repentirs* carotte sous une petite capote vert tendre, à brides satinées.

Mais la toile se lève. Je vois un temple grec, et mes terreurs se confirment, en apercevant un grand-prêtre et des gens vêtus de chlamydes. Miséricorde ! ils vont réciter des vers de tragédie ! Le dialogue commence et me cause une joyeuse stupéfaction. Le grand-prêtre Calchas se plaint d'avoir payé une note chez le boucher. Il fait des calembours et on lui tape sur le ventre. Puis un berger arrive avec le bonnet phrygien et le grand bâton. Il parle et on se roule. Il chante

Sur le mont Ida, trois déesses.

l'aventure polissonne de la pomme donnée à Vénus la troisième, et on l'acclame.

— C'est Dupuis, me dit mon oncle à l'oreille, le grand José Dupuis. Retiens bien ce nom.

Mais un « chut » ! se fit entendre ; un frisson court dans la salle, et je vois entrer la Belle Hélène, Hortense Schneider, avec ses cheveux crespelés, son

nez malin et Parisien, ses yeux de pervenche et ses beaux bras se profilant sur le manteau bleu effilé d'or. Elle lance avec un geste canaille :

— Mon peuple dit de moi : « C'est pas une reine... c'est une cocotte ! »

Bien peu reine, en effet, cocotte peut-être, mais adorable, avec sa voix chaude, caressante, son sourire lascif et ses gestes preneurs. Quand elle lève ses paupières, on dirait qu'elle retrousse ses jupes. Mon oncle s'agite, très rouge. Dès lors la soirée se continue comme dans un songe, Grenier, Kopp, Couder, Hamburger, la brune Silly, s'agitent devant moi, Calchas triche au jeu de l'oie ; Ménélas porte un parapluie et un sac de nuit ; Agamemnon danse le cancan. Toutes mes vieilles croyances mythologiques, tous mes respects pour l'Olympe de l'Antiquité sont emportés par un vent de folie, bafoués par la blague triomphante, avec une musique qui trépigne sur un rythme de polka endiablée. Et, au milieu de ces fantoches, surgit avec une persistante poésie, le couple adorable de Pâris et d'Hélène, avec des phrases douces comme un chant d'oiseau, des étreintes passionnées qui éveillent en mon âme de collégien des sensations inconnues, tandis que la reine, les che-

veux épars, demie-nue, se laisse aller, pâmée, dans les bras du beau berger, déguisé en esclave.

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour.

Il doit finir avec le jour ;

Goûtons sa douceur passagère !...

Ah ! quelle soirée inoubliable qui a laissé son empreinte sur toute ma vie ; soirée qui fait que, pendant toute sa carrière, j'ai toujours tant aimé Dupuis, même vieilli, même ne chantant presque plus, soirée qui m'a fait éprouver un si gros toc-toc au cœur en reconnaissant tout récemment, Hortense Schneider sous les traits d'une vénérable sexagénaire qui assistait à une conférence aux Mathurins. Je me suis tenu à quatre pour ne pas aller lui dire que je possédais encore, dans mes tiroirs, une photographie d'elle avec le diadème de la reine de Sparte, un portrait tout jauni que j'avais bien longtemps contemplé, éperdument épris, fou de désirs, dans mon pupitre de potache...

* *
*

... Puis le temps a passé. Quelques années après, au mois de janvier 1871, je me trouve prisonnier de guerre à Hambourg, avec mes camarades de Metz ; le petit potache insouciant et rieur est devenu un sous-

lieutenant de dragons, qui, à peine sorti de Saint-Cyr, a connu les privations du siège, les douleurs de la défaite, et les amertumes de l'exil sur la terre ennemie. Un beau soir, avec Krimpèle, des dragons de l'impératrice, et Balincourt, des lanciers de la garde, nous nous promenons mélancoliquement sur le quai de l'Elster, eux remuant le passé, tous ces brillants souvenirs de l'Empire que j'avais si peu connu ; et tout à coup nous restons médusés, éblouis par une grande affiche qui flamboie sur le fronton du *Grossetheater*. Il y avait en lettres de gaz :

DIE SCHÖNE HELENA

Von J. Offenbach.

— La Belle Hélène ! crie Balincourt, on joue ici la Belle Hélène !

— Oh ! la Belle Hélène !...

Les deux officiers de la garde se sentent tout émus. C'est pour eux, dans leur misère actuelle, comme une évocation subite du Paris fêtard d'autrefois, de la bruyante période en même temps joyeuse et guerrière, dans laquelle l'armée faisait entendre sa grande voix, entre la guerre d'Italie et celle du Mexique ; pour moi, c'est la vision attendrie de la « bonne soirée » passée avec l'oncle, qui, promu co-

lonel, se bat là-bas, je ne sais où, dans les neiges avec Faidherbe...

— Si nous entrions ? propose timidement Balincourt. Il me semble qu'en réentendant ces airs-là, ce sera un peu la patrie.

Précisément, nous avons touché le matin à la commandature, les quelques thalers qui représentent notre solde de captivité. Nous réunissons nos modestes ressources et nous calculons qu'à nous trois, nous pouvons nous offrir des *supersits* de troisième galerie. Nous montons l'escalier du théâtre et nous nous blottissons dans un coin un peu sombre.

Ah ! ce n'était plus la *Belle Hélène* que nous avions entendue à Paris. La pimpante opérette du boulevard Montmartre, d'une si spirituelle ironie, était devenue un grand opéra chanté sérieusement, et la finale : « Pars pour la Crète : »

Reise nach Creta, Reise nach Creta !

que Dupuis accompagnait d'une tyrolienne étourdissante, ressemblait à un chœur antique dans une tragédie de Sophocle.

Et cependant, la puissance du souvenir était telle que cette musique tant aimée chantait à nos oreilles les refrains de notre jeunesse, les cris cent fois répé-

tés dans les cabinets particuliers avec de belles pécheresses ! les rythmes cascadeurs qui avaient scandé nos folies au bal de l'Opéra, à Valentino, à Mabilles et aux redoutes d'Arsène Houssaye. Suivant la mélodie, j'avais fermé les yeux pour ne plus regarder les fantoches maladroits qui massacraient un chef-d'œuvre, incompréhensible pour leur tête carrée de Teuton, et je revoyais, par la pensée, Kopp, la gagnache épique ; Grenier, avec son nez frémissant, Couder, « le roi barbu qui s'avance », avec sa couronne sur la tête et ses favoris mousseux ; Silly, avec ses jambes de Diane, mais surtout Dupuis et Schneider « le berger naïf », et la reine de Sparte, fille de Léda, si charmeresse et si folle de son corps !...

La musique semblait réveiller toutes les joies passées, et rendre encore plus poignant le contraste entre le Paris d'autrefois, et celui que nous entrevoyions assiégé, affamé, agonisant sous les bombes prussiennes. Et, si je ressentais tout cela, moi qui n'avais entendu que l'écho des « évohé » qui me parvenaient par-dessus les murs du « vieux bahut », que devaient donc éprouver mes deux camarades qui, eux, avaient vécu en pleine bacchanale ! Je les regardai : Krimpèle était tout pâle, avec des yeux perdus en de lointaines rêveries ; quant à Balincourt, il pleu-

rait, avec des larmes qu'il s'efforçait de dissimuler, un peu honteux de son attendrissement.

— Allons-nous-en, nous dit-il d'une voix cassée ; cette musique-là ne nous vaut rien.

Et ce soir-là nous rentrâmes un peu plus tristes dans notre modeste hôtel meublé, tandis que les crieurs publics reconnaissant, à notre tournure, des *Franzosen*, nous criaient aux oreilles avec une joie féroce : *Bombardement von Paris*.

... J'ai pensé à tout cela quand M. Samuel a remonté la *Belle Hélène*, aux Variétés. Cette fois, nous avons pu revivre nos souvenirs en pleine allégresse.

AMOUR ET PATRIE !



DEPUIS quoique temps, les rapports étaient devenus plus froids entre Georges et Yolande. Pourquoi ? Est-ce qu'on sait jamais ? Mariés en novembre dernier, ils s'étaient aimés éperdument tout l'hiver, ne vivant littéralement que l'un pour l'autre, et oubliant tout dans ce délicieux égoïsme à deux qu'est l'amour conjugal pendant la lune de miel. *Honeymoon*, douce lune, comme disent les Anglais.

Puis le printemps était arrivé, avec son cortège inévitable de fêtes : dîners, bals, soupers, garden-party, concerts, comédies, excursions en coach, et l'on n'avait plus eu le temps que de faire quatre toilettes par jour, et de se montrer ahuris et rarement ensemble aux quatre coins de Paris. On rentrait à l'aurore, esquinté, on échangeait un banal baiser, et l'on s'endormait côte à côte, sans rêve, de ce sommeil de plomb qui rappelle, paraît-il, celui du juste, absolument comme un vieux ménage, tels M. et madame Denis.

Souvenez-vous-en,
Souvenez-vous-en.

On n'avait plus ni le temps ni la force de même s'en souvenir. Cependant, ce matin-là, Yolande fut réveillée par un beau rayon de soleil qui, filtrant à travers les rideaux de satin, insuffisamment rapprochés, lui tombait droit sur le nez. Elle regarda son Georges qui reposait à ses côtés, très gentil avec ses cheveux ébouriffés, sa moustache en chat et son cou blanc et rond émergeant d'une chemise de soie mauve. Une pensée bizarre lui vint à l'esprit, et elle eut un singulier sourire, mais tout à coup elle sur-sauta dans son lit :

— C'est aujourd'hui qu'arrive Marchand!

— Qu'y a-t-il, demanda Georges réveillé par le tumulte. Un tremblement de terre à Paris?

Non; il y a le retour du commandant Marchand et je veux aller le voir à la gare de Lyon.

— Ma chérie, je te ferai timidement observer que nous sommes rentrés à cinq heures de chez la duchesse de Lejenrac, qu'il est huit heures moins le quart et que je tombe de sommeil.

Puis tout à coup, au tiède contact du corps d'Yolande, qui le regardait très sérieuse, avec une chemisette qui avait glissé d'un côté montrant

d'adorables rondeurs, et ne tenait plus sur l'épaule que par un petit nœud rose qui ressemblait à un papillon, il ne pensa plus à la fatigue, et voulut entamer une conversation sur un mode plus tendre.

— Ah ! tu vois bien que tu n'es plus fatigué ! Eh bien, houst, moi je me lève et pars pour la gare de Lyon.

Et d'un coup de pied, elle envoya au diable le couvre-pied vieil or, les draps garnis de dentelles et sauta, pieds nus, sur la peau d'ours blanc avec une légèreté de sylphe. Georges voulut protester, la rappeler, grogner, affirmer que c'était absurde. Tout fut inutile. Quand il se vit seul, bêtement étendu dans le grand lit débordé et défait, il se trouva ridicule et se décida à se lever, en s'étirant. Puis, sachant que quand Yolande avait une idée en tête, la lutte était non seulement inutile, mais même dangereuse, il se résigna et passa d'un pas lourd dans son cabinet de toilette.

Il faisait un temps superbe. Quand l'eau froide eut un peu décongestionné son cerveau, le chasseur qui était en lui se mit à apprécier cette superbe matinée d'une fraîcheur si printanière.

— Bah ! se dit-il, Yolande a eu raison, en somme. Allons recevoir Marchand.

Il se rase, se parfuma, endossa un complet gris-fer, tout neuf, apporté la veille par le tailleur, et dans l'antichambre il trouva Yolande toute prête, en grande toilette : robe en mousseline de soie bleue, à volants plissés, recouverte d'une tunique de Chantilly unie, le corsage croisé sur la tunique et moulant la taille svelte ; et sur les frisotons blancs, une capote Directoire en paille blanche garnie de velours noir se nouant en bride de côté avec un gros chou de satin bleu d'où s'échappait une gerbe d'épis.

— Peste, quelle toilette ! s'écria Georges ; on dirait que tu vas à un mariage.

— Évidemment, c'est trop habillé pour le matin. Mais un costume tailleur n'eût pas été assez cérémonieux pour aller au-devant de Marchand.

Ils montèrent dans la victoria dont le strapontin du devant était garni de gerbes de fleurs, et l'on prit au grand trot le chemin de la rue de Rivoli. Paris était ravissant avec son ciel bleu turquoise, sans un nuage, ses arbres verdoyants et son beau soleil découpant sur la chaussée de grands pans d'ombre et de lumière. C'était un matin triomphant.

Dans la rue, une population grouillante, en habits de fête, se dirigeait vers un but unique, vers cette gare où devaient arriver ces héros, ces hardis

pionniers, qui ont proclamé le génie indomptable de notre race, la marche à l'Orient, avec de la joie au cœur et du soleil dans les yeux. Sur les maisons, des drapeaux tricolores, formés en faisceaux et claquant au vent, mettaient aux balcons une note pimpante et claire. Il faisait véritablement bon vivre dans cette atmosphère lumineuse et gaie. Cela flairait comme un bon parfum de renouveau patriotique.

— Voyons, dit Yolande, avoue que nous avons bien fait de venir et que tu ne regrettes plus ton lit, grand paresseux.

— Oh non, répondit Georges.

Jamais Yolande ne lui avait paru si jolie. Les vers de Delmet lui revinrent en tête :

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond,
Je deviendrais infâme, et je renierais Dieu,
Vous êtes si jolie !...

et il se mit à serrer tendrement – comme jadis – la menotte d'Yolande qui le regarda un peu surprise en lui décochant un coup d'éventail :

— Qu'est-ce qui te prends ? Un peu de tenue, n'est-ce pas, mon ami ?

Grâce au coupe-file du cocher, on avait pu arriver aux environs de la gare, au bout du boulevard Morland ; mais là, il devint impossible d'aller plus

loin et la victoria dut se ranger derrière la haie des gardes municipaux. À neuf heures un quart, les portes de la gare s'ouvraient toutes grandes et Marchand apparaissait dans son uniforme sombre d'infanterie de marine sur lequel tranchait le grand cordon rouge cravate de la Légion d'honneur. La barbe noire et frisée encadrait un visage énergique, bronzé par la vie en plein air, éclairé par deux yeux immenses, grands comme des lacs, d'une mélancolie infinie. Et alors, dans un hourvari d'émotion indescriptible, le commandant Marchand apparut en landau, sous une pluie de fleurs serties de rubans tricolores, tandis que les acclamations enthousiastes retentissaient : « Vive Marchand ! Vive la Mission ! Vive l'armée ! »

Puis le peloton des gardes républicains à cheval s'ébranlait, précédant la voiture de M. Touny ; et encadré de cavaliers au trot et d'agents de police au pas de course, le landau se mettait en marche, au milieu d'une bousculade insensée et au milieu de clameurs frénétiques. Quand le cortège passa devant Yolande, elle envoya sa gerbe de roses à la volée, en ponctuant l'envoi par un baiser lancé à pleine main et à pleines lèvres. Marchand porta la main à son képi, sourit d'un sourire très doux qui détendit un mo-

ment ses traits contractés par l'émotion, et détachant une rose de la gerbe la passa à la boutonnière de son dolman ; ce simple geste suffit pour causer à Yolande une émotion profonde.

Toute la journée, aux courses de Longchamp, et, le soir, dans le monde, elle se montra d'une nervosité extraordinaire, parlant avec volubilité, puis parfois s'arrêtant au milieu d'une phrase, perdue dans de lointaines rêveries. Pour calmer ses nerfs surexcités, exacerbés jusqu'au paroxysme, il aurait fallu les anciens baisers, les étreintes passionnées, les caresses alanguies dont, hélas, on avait perdu l'habitude. Une fois encore, et malgré le réveil matinal, on rentra à l'aurore, et Yolande, brisée de fatigue, aussitôt couchée, ferma résolument les yeux sans que Georges, quelque désir qu'il eût, osât s'opposer à ce repos bien gagné : mais en dormant, elle balbutiait des mots vagues : « Marchand !... Marchand, c'est l'honneur... Le bonheur vient en Marchand. »

Georges saisit la balle au bond. Il prit sa femme dans ses bras, et tandis qu'elle le regardait, comme dans un rêve, il lui dit :

— Ah ! comme tu as raison, mon adorée, le bonheur vient en marchant.

... Et il marcha.

LE LOUP



LETTRE DE TUTUR A TOTO

Mon bon Toto,

ME VOICI FÂCHÉ avec lady Barlington ; c'est dommage, toutes mes habitudes de cet hiver vont se trouver bousculées. Tu sais combien peu je suis cercloux, et comme, à la société d'une douzaine de camarades politiquant devant la cheminée du club, je préfère la conversation d'une jolie femme ! Ajoute à cela que lady Darlington, entre certains avantages physiques et voluptueux sur lesquels je préfère ne pas insister – ô mon vieux libidineux d'ami ! – possède le talent de faire un thé extraordinaire. Je ne sais pas où elle l'achète, comment elle le confectionne, dans quelles conditions elle laisse mijoter l'odorante infusion, mais c'est tout à fait remarquable. À propos, connais-tu la dernière gaffe de la comtesse Aqua-Sacerty ? Elle entra rue Daunou,

chez le grand marchand de thé, et l'employé lui demande quelle est la qualité qu'elle désire :

— Donnez-moi, dit-elle, une livre de *five o'clock*.

Revenons à lady Darlington. Jeudi dernier, j'étais en train de savourer, au coin de son feu, chez elle, le délicieux breuvage, lorsqu'à la troisième gorgée, je lui dis :

— Vous savez que vous n'allez pas me voir pendant quatre jours. Je vais chasser dans les Vosges, chez le colonel de Fontmartin.

Je m'attendais sinon à des reproches, à l'annonce de cette absence, du moins à une petite moue qui eut été flatteuse pour ma vanité masculine ; mais mon Anglaise, loin de se fâcher, esquissa un adorable sourire me dit :

— *All right!* Il y a des loups dans les Vosges ?

— Des loups ? Quelquefois, répondis-je avec imprudence ; mais je pensais que cette déclaration donnait de l'allure à mon exode.

— Eh bien, rapportez-moi un loup pour me faire une descente de lit.

— Vous n'aimeriez pas autant un sanglier ? un joli petit sanglier ?

— Non, non, vous n'avez donc pas compris, *dearest*, je vous ai dit pour une descente de lit. Je ne tiens pas à me piquer les pieds, j'exige un loup.

— Voulez-vous me montrer l'emplacement dans la chambre à coucher, pour que je prenne mes mesures... Et puis je ne serais pas fâché d'avoir quelques aperçus sur cet animal, etc., etc., – et autres facéties un peu *improper*, mais de bon goût quand même, si bien que je ne sortis de chez lady Darlington qu'à une heure nocturne très avancée, après avoir certainement vu le loup de très près, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le lendemain, je m'embarquai pour Fontmartin. Mon ami le colonel Fontmartin possède, à trois lieues d'Épinal, une terre splendide, qui n'a qu'un léger inconvénient : c'est d'être à neuf heures trente de Paris ; il faut changer trois fois de train. Enfin, je n'arrive que pour dîner, Fontmartin me présente à sa famille, tout une *smalah* très imposante de gens sérieux, très collet-monté, depuis la femme, une grande percha, sèche, anguleuse, jusqu'à la belle-mère, qui ressemblait, avec son nez busqué et ses trois mentons, à un vieux Louis XVIII. Et je cherchais un moyen adroit d'amener la conversation sur le loup, ce qui n'est pas commode quand on ne veut

pas paraître risquer des légèretés qui eussent été absolument déplacées dans ce milieu austère.

J'étais arrivé entre chien et loup ; quand on parle du loup on en voit la queue, j'allai même jusqu'à rappeler le mot de Louis XIII à Anne d'Autriche :

Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups.

Mais les Fontmartin ramenaient toujours la conversation sur Paris, voulant des détails sur les boulevards, le mouvement mondain, les mariages dont on parlait dans le vieux faubourg, des détails sur les petites doyennes. Il n'y eut qu'au fumoir que je pus enfin avouer la vérité à Fontmartin, et lui expliquer la promesse faite à lady Darlington.

— Tu en as de bonnes ! me dit le colonel en éclatant de rire ; tu crois qu'on trouve un loup comme on trouve un lièvre, ou un faisan ?

— Que veux-tu ? j'ai promis.

— Et tu t'adresses à moi pour satisfaire les caprices de tes maîtresses ! Enfin, je veux bien essayer. Après tout, ce n'est pas impossible. J'ai encore tué un loup à la lisière du bois, près de la briqueterie, il y a deux ans. Nous irons cette nuit à l'affût, mais c'est bien pour te faire plaisir.

Et alors Fontmartin fait venir le vieux garde Piënœl, et lui donne ses instructions. Piënœl devait aller à la ferme prendre un mouton et l'attacher à un piquet près de la briqueterie. Puis on me confia un fusil très lourd, calibre 12, dont le coup gauche était chargé d'une balle, et le coup droit de chevrotines, et nous voilà partis.

La nuit était très claire, le ciel avait des reflets d'acier et il faisait un froid de chien. Fontmartin était tout en poil comme s'il fût parti pour une expédition au pôle nord, et comme je le plaisantais sur son accoutrement :

— Chut! me dit-il avec autorité. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Jette ton cigare.

— Alors on ne peut pas fumer ?

— Non.

— Et il ne faut même pas causer ?

— Non.

C'est gai. As-tu remarqué, Toto, comme les garçons les plus aimables deviennent grincheux et poseurs dès qu'ils accomplissent un des rites de cette religion sacrée qui s'appelle la chasse ? Ils pontifient, ils commandent, et, à la plus petite faute contre le dogme, vous envoient les observations les plus désagréables. Je gardai donc le silence, sentant mon nez

qui devenait rouge, et mes yeux qui pleuraient sous la bise. Nous marchions avec précaution le long des sentiers glacés; de temps en temps une épine m'égratignait ou une branche déplacée venait me fouetter le visage. Enfin nous arrivons à la lisière du bois. Fontmartin me poste contre un tronc d'arbre, et s'embusque à son tour à une vingtaine de mètres. Devant nous, le mouton attaché à un piquet dans la prairie, tournait, en tirant sur son entrave et en bêlant d'une manière lamentable.

Et l'heure se passait, le loup ne venait pas, et la température était de plus en plus cruelle. J'avais les mains gourdes, les pieds gelés, avec une onglée devenue une véritable souffrance. En voilà une partie de plaisir! Ah! si je n'avais pas promis à lady Darlington. Le vers de Victor Hugo me revint à l'esprit. Il faisait grand vent, c'est vrai, mais au moins Louis XIII, lui, il tuait six loups. C'était toujours une distraction, tandis que moi... moi!... Les vieux grognards de Napoléon devaient avoir des sensations! – comme celles que j'éprouvais – pendant la retraite de Russie, avec une envie folle de tirer sur le premier Cosaque venu, pour bouger, pour agir, pour faire du feu, que sais-je?

De temps à autre, je regardais Fontmartin, en lui faisant avec mes bras une pantomime désespérée ; mais lui me recommandait l'immobilité par un geste impérieux. Alors je n'y tins plus. Le mouton continuait à trotter d'une manière crispante autour de son piquet. Cela tournait à l'obsession. Je sentis que si je ne tirais pas, j'allais tomber tout à fait malade, et, ma foi, j'ajustai, et pan ! le pauvre mouton tomba mortellement frappé à la tête.

— Allons, c'est bien, me dit ironiquement Fontmartin, nous pouvons maintenant rentrer nous coucher, car, après ton bel exploit, il est peu probable que le loup vienne de notre côté. Ce n'était pas la peine de te déranger pour rapporter un gigot de mouton à lady Darlington.

Je m'excusai de mon mieux, prétextant un moment d'hallucination nocturne, et nous rentrâmes transis au château avec mon ami de fort mauvaise humeur. Le lendemain, je fus, bien entendu, criblé de fines plaisanteries, et l'on n'eut pas assez de sarcasmes pour le chasseur parisien, pour le farouche tueur de moutons. C'était évidemment très spirituel, mais on m'en dit tant et tant, que, fatigué de servir de plastron à ces provinciaux en délire, je préfèrai rentrer à Paris, et, lundi soir, je me présentai chez

lady Darlington, un peu inquiet de la manière dont j'allais être reçu.

Son accueil fut assez froid, mais chose curieuse, elle ne me parla pas du tout de la peau de loup. En revanche, elle me montra une merveilleuse peau d'ours blanc qu'elle s'était procurée pendant mon absence, ainsi qu'un superbe Russe, capitaine au régiment de Preobrajenski, et qui, paraît-il, arrivait du même pays que l'ours.

Il avait l'air goguenard, le capitaine, et très satisfait comme un homme qui sait bien ce que c'est que la chasse au loup, et qui n'est pas rentré bredouille. Ces ladies anglaises sont décidément bien originales. *Teneo lupum auribus.*

Bonsoir, Toto.

TUTUR.

LE RÊVE D'HÉLÈNE



BERCÉ par des réminiscences de la *Belle Hélène* que j'avais entendue la veille, nous conta le capitaine Jacques, je somnolais, dans une torpeur lourde causée par le manque d'air et la chaleur des boules d'eau chaude, lorsque, tout à coup, du coin de mon wagon, j'entends le conducteur crier :

— Laroche ! Laroche !

Je sautai sur mon sac et sur ma couverture, et j'ouvris brusquement la porte.

Une bise glaciale me frappa le visage, et, en bas du wagon, je me trouvai dans les bras de mon ami Gondy.

— Enfin, te voilà ! J'ai cru que tu n'arriverais jamais. Ton sacré train a quarante minutes de retard, et il est tout près de minuit.

— Comme tu es gentil d'être venu me chercher ! Tu as dû geler !

— Un peu ; mais je connais mes devoirs de châtelain. Tu n'as pas de bagages ; c'est parfait. Viens vite dans le coupé.

Et, tandis que la voiture roulait sur la route sonore, au grand trot d'un admirable stoppeur :

— Tu as beaucoup de monde à Gondy ? demandai-je.

— Une quinzaine de personnes : le général et ses deux filles ; sir John Halifax, les Mézensac, les Fontange, la marquise Hélène de Croix-Fabert...

— Ah ! la belle marquise est là, m'écriai-je avec joie.

— Oui, mon vieux Jacques, elle est arrivée à sept heures, ce soir ; mais, ne t'excite pas ; le marquis de Croix-Fabert y est aussi, et tu sais que, malgré la soixantaine sonnée, il fait bonne garde et ouvre l'œil. Si sa femme s'appelle Hélène, il ne tient pas à jouer les Ménélas !

— Je sais, mon ami, je sais ; mais la présence d'une jolie femme affligée d'un vieux mari est toujours, pour les invités, une chose agréable dans un château.

— Je connais mes devoirs de châtelain, me répondit encore Gondy avec un sérieux imperturbable.

Un ressaut sur les dalles, un bruit de sable criant sous les roues, et le coupé s'arrête devant le château de Gondy, où j'aperçois sur le perron un grand diable de valet de pied tenant une lampe.

— Tout le monde est couché, me dit Gondy à mi-voix ; on est fatigué, car tantôt la chasse au sanglier a été très dure. Ne fais pas de bruit, je vais te conduire à ta chambre.

Suivis par les laquais, nous grimpons un escalier de pierre où l'on aurait pu tourner à quatre chevaux ; nous enfilons un corridor en ogives, puis Jacques ouvrant doucement une porte, chuchote tout bas :

- C'est là, mon vieux, bonne nuit, et à demain.
- Bonne nuit.

Le domestique déposa mon sac sur une chaise, et se retira sur la pointe du pied. Je me trouvai dans une chambre ronde, haute comme une cathédrale, éclairée par un grand feu de bois, de véritables troncs d'arbre qui flambaient dans une cheminée Renaissance ornée de salamandres. J'étais évidemment dans une des tours du château de Gondy, qui date de François I^{er} ; il y a même une chambre historique où coucha le Roi-Chevalier ; et, par une fenêtre pratiquée dans l'épaisse muraille, j'apercevais la lune qui rayonnait sur un ciel bleu d'acier implacable.

J'y voyais si bien, que je jugeai inutile d'allumer la bougie, et m'asseyant devant le feu, je me mis à tisonner, tout en regardant la braise qui formait comme de grands châteaux embrasés ; puis, hanté

par l'air qui m'était resté dans la tête depuis la veille, je fredonnai à mi-voix :

Oui, c'est un rêve, oui c'est un rêve,
Oui, c'est un doux rêve d'amour...

revoyant dans mon esprit la silhouette de Simon-Girard avec le berger Pâris agenouillé devant elle, lorsque, tout à coup, j'eus un éblouissement. Là-bas, dans le grand lit éclairé par un rayon de lune, quelque chose avait bougé. Je m'approchai, guidé par ce rayon, et, jugez de ma stupeur en apercevant dans le lit la marquise Hélène de Croix-Fabert, les cheveux blonds épars sur l'oreiller de dentelle, le bras nu replié sous la nuque, dans une adorable attitude, tandis que l'autre, blanc, satiné, se profilait sur le couvre-pied vieil or. Je vis une épaule divine que cachait mal un flot de cheveux blonds. Y avait-il eu une erreur de domestique, ou le bon Gondy, pressé d'aller se coucher, s'était-il trompé de chambre ?

Je restais là, très perplexe, debout dans mon halo lunaire, ne sachant à quel parti m'arrêter. Me sauver, aller demander une autre chambre au châtelain ?... Mais j'ignorais absolument où il gîtait, et je courais le risque de me perdre cent fois dans cet immense château ; et quelle situation ridicule, si j'entrais ainsi,

la nuit dans des chambres inconnues, en réveillant des ménages?...

J'en étais là de mes réflexions, lorsque soudain la belle Hélène ouvrit de grands yeux, puis elle me regarda en souriant, sans effroi, en murmurant à son tour :

— C'est un rêve, n'est-ce pas, c'est un rêve?...
Ma foi, la situation était tellement identique que je brûlai mes vaisseaux et je m'agenouillai au pied du lit, en murmurant de ma plus douce voix :

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour,
La nuit lui prête son mystère.
Il doit finir avec le jour,
Goûtons sa douceur passagère...

Et tandis que, le cœur battant à tout rompre, je m'inclinai vers le lit, je sentis deux bras nus qui s'enlaçaient autour de mon cou, et la marquise me dit, avec une voix blanche, une voix de somnambule :

— Oui..., je savais que vous alliez venir, Gondy me l'avait dit tantôt à la chasse, je suis devenue très rouge et je me souviens que mon mari a froncé le sourcil. Il vous déteste d'instinct, mais il a deviné que je vous aimais... je ne vous le dirais jamais dans la

vie réelle, mais puisque ce n'est qu'un rêve, ça ne compte pas, n'est-ce pas, et cependant c'est si bon !...

Je n'osai pas bouger, serré, enlacé contre ce corps adorable qui, dans la tiédeur du lit exhalait une odeur grisante de femme, craignant qu'un mouvement, même une parole, ne fissent envoler l'illusion délirante ; mais le plaisir était si vif, si âcre, si intense, qu'il confinait presque à la douleur. Hélène continua :

— J'ai songé à vous en m'endormant ; vous avez été ma dernière pensée, je me suis répété tout ce que vous m'aviez dit, en septembre, à Biarritz, en l'absence de M. de Croix-Fabert. Il est là, mon mari... il dort dans la chambre voisine... éreinté comme toujours. Qu'importe.,, puisque ce n'est qu'un rêve... À Biarritz, je n'ai jamais voulu ; mais quel effort j'ai dû faire sur moi-même, quelle lutte avec tout mon cœur qui me portait vers vous. Ah ! ce beau songe m'était bien dû ! Viens !

Et je sentis deux lèvres à goût de fraise qui se collaient sur les miennes, en y déposant le baiser le plus goulé, le plus grisant, et en me donnant une saveur de dragée qui me rendit tout à fait fou ; oubliant toute prudence, je pris à mon tour Hélène dans mes bras. Ce fut une étreinte muette, silencieuse, presque

divine, étouffant sa bouche sous mes baisers, absorbant pour ainsi dire ses cris de plaisir ; et je nageais en plein paradis...

Pourtant, cette situation ne pouvait se prolonger sans danger. La marquise pouvait être prise tout à coup d'un doute, peut-être s'effrayer, appeler au secours ; et si Ménélas arrivait, quel scandale ! Je profitai de son immobilité extatique pour me dégager de ses bras ; et tandis qu'elle refermait ses yeux, me cachant les prunelles convulsées, je m'éloignai doucement, très doucement ; puis reprenant mon sac et mon plaid, je sortis de la chambre en titubant comme un homme ivre.

Je redescendis le large escalier de pierre, je passai dans la galerie des batailles, où de beaux chevaliers, au nez busqué et goguenard, avaient l'air de me sourire avec indulgence dans leur cadre, sous leur casque empanaché ; et je finis par trouver le salon, où, heureusement, il restait encore un peu de feu dans la cheminée. Là, je m'enroulai dans une couverture, et, avec un coussin sous la tête, je m'endormis sur le tapis. C'est là que Gondy me trouva au matin, étendu, grelottant, et à moitié gelé. Je lui contai l'erreur qu'il avait commise, et comment, dès que j'avais vu la chambre occupée, je m'étais esquivé,

sans même savoir par qui elle était prise. Et ma foi, pour ne déranger personne j'avais préféré passer ma nuit au salon. Et Jacques riait, riait !

Au déjeuner, mon histoire fit la joie du château, les petits jeunes trouvant sans doute *in petto* que j'avais été bien godiche – ah ! si ça avait été eux ! – En revanche, le vieux marquis de Croix-Fabert répétait avec conviction : – Capitaine, vous avez agi tout à fait en galant homme. C'est très chevaleresque.

Et pendant ce temps-là, assise en face de moi à table, Hélène me dévisageait, me dardant de tous ses yeux, de ses grands yeux cernés et meurtris, pour tâcher de deviner si, vraiment, cette nuit si tendre n'avait été

Qu'un rêve, un doux rêve d'amour.

LE PIÈGE



ON VENAIT de rentrer au salon après le dîner. Lucien s'était installé dans son fauteuil favori, près de la cheminée, et Marguerite avait tiré près de lui le guéridon portant la tasse de café et les cigares, sans oublier le petit cendrier en vieil argent, lorsque le domestique entra apportant le courrier du soir sur un plateau. Il y avait deux journaux illustrés et une lettre pour monsieur.

Marguerite prit les journaux tandis que Lucien ouvrait sa lettre. Il y avait :

« Une femme qui vous aime et qui tient absolument à réveillonner avec vous se trouvera le 24 décembre, à minuit, chez Durand. Faites-vous ouvrir le cabinet 8 ; on vous y attendra. »

On a beau être un bon mari – et Lucien était un mari aussi bon qu'on peut l'être à Paris après cinq ans de mariage – ces lettres-là causent toujours un certain émoi. L'attrait de l'inconnu... une femme qui vous aime... Il eût du reste été dangereux de trop ré-

fléchir, car déjà madame levait les yeux et demandait :

— Une lettre d’invitation ?

— Non... ce n’est rien... Un ancien camarade de collègue qui veut me placer un petit bordeaux de propriétaire. Étonnants, ces Labadens !

Et Lucien, le plus naturellement du monde, fourra la lettre dans sa poche. Puis il se mit à bavarder de choses et d’autres, mais un peu nerveusement. Malgré lui, il cherchait d’où pouvait bien venir cette convocation. Une ancienne amie ou une nouvelle?... Une nouvelle avec tout l’attrait de la toquade et du caprice ? Une ancienne avec toute la douceur des chers souvenirs, tout le parfum de la jeunesse évoquée ? dans les deux cas, une source exquise, rompant un peu avec la monotonie du pot-au-feu conjugal. Si charmante que soit une femme légitime, elle ne peut jamais vous donner, à elle seule, la griserie des sensations diverses que vous fait éprouver une femme... autre, et un homme fidèle c’est comme un bon cuisinier qui s’obstinerait à ne jamais confectonner que le même plat. Il finirait par se gâter la main.

Lucien regarda du coin de l’œil Marguerite, de plus en plus absorbée par la contemplation de ses

gravures. Elle était bien jolie avec son teint mat, ses cheveux lâches avec des mouvements « vagués » vers les tempes, et surtout son petit signe au-dessus du coin gauche de la lèvre, mouche assassine piquée par la nature au bon endroit, et qui semblait comme une invite au baiser – une invite à laquelle on avait cédé tant de fois. Mais enfin c’était Marguerite, toujours Marguerite ! Et l’autre ?... Comment était-elle ?

Tout en suivant les spirales bleuâtres de son cigare – car madame, je ne vous ai pas dit que Marguerite était un ange, permettant de fumer au petit salon – il essayait de deviner, la princesse peut-être de passage à Paris ?... Un revenez-y de la divette Jane Darling ?

Ou encore la belle Caro prise d’une subite fringale, d’une rage de chanter ces *T’en souviens-tu ?* qui montaient parfois à ses lèvres comme une litanie du passé ?

— Qu’est-ce que vous avez, mon ami ? demanda Marguerite ; vous paraissez préoccupé.

— Non. Je pensais à ce petit baril de deux cent vingt litres qu’on me proposait, tout rendu en cave. Mais nous sommes déjà encombrés.

Pour couper court à de nouveaux interrogatoires, Lucien prit le parti de prétexter un peu de fa-

tigue et de rentrer dans sa chambre. Là, il s'endormit en faisant des rêves couleur de rose et en voyant une inconnue qui lui souriait dans un cabinet bouton d'or, « avec sofa » comme dit le prince Belphégor. Quant à se rendre au rendez-vous, Lucien – je l'avoue à sa honte – n'éprouvait pas une minute d'hésitation. Il irait par simple curiosité, curiosité bien naturelle après tout. Marguerite était accoutumée à le voir sortir le soir sans risquer la moindre observation, il n'y avait donc aucune difficulté ; jamais, d'ailleurs, elle ne saurait rien et – point essentiel – continuerait à être la plus heureuse des femmes. Alors !...

Et cependant un symptôme grave se produisait. C'est elle qui, à son tour, paraissait triste et préoccupée en dépit des efforts qu'elle faisait pour conserver son enjouement habituel.

– Diable ! pensa Lucien, se douterait-elle de quelque chose ? Comme ce serait bête pour une aventure aussi vague et pour un plaisir aussi incertain, en somme, de gâter le bonheur de toute une vie ? et d'un autre côté, quel dommage de ne pas mordre peut-être à un très beau fruit aussi gentiment offert. Enfin, il faut jouer serré.

La perplexité augmentait. À tout hasard, Lucien se rendit chez Durand et, glissant un louis au maître d'hôtel, il tâcha de l'interroger adroitement, comme s'il s'agissait d'une chose bien et dûment convenue.

— Une dame est venue, n'est-ce pas, retenir le cabinet 8 pour le soir de Noël ?

— Oui, monsieur, une dame très élégante.

— Brune ? Blonde ?

— Elle m'a paru brune, autant que je puis me souvenir.

— Avait-elle un petit signe au-dessus de la lèvre ?

— Un petit signe ? Attendez donc... Dame, vous savez qu'il vient tant de monde ici. Cependant je crois bien me souvenir, en effet, qu'elle avait un grain de beauté. Mais je n'affirmerais pas.

Lucien éprouva comme un choc. Si pourtant c'était Marguerite qui lui tendait le vieux piège classique ! Quel déchirement en se trouvant tout à coup en face d'elle, quelle scène, quelles explications lamentables ! La confiance perdue, le bonheur de toute une existence à tout jamais compromis. Son parti fut bientôt pris, un parti héroïque : mieux valait décidément s'abstenir, avec un doute aussi formidable.

— Le menu était-il écrit ? demanda-t-il au maître d'hôtel.

— Oui, monsieur, le voici.

Et il tendit un menu fin, délicat, soigné, où apparaissaient précisément les cailles en caisse, son plat préféré – un indice de plus. Ces cailles le décidèrent.

— Eh bien, dit-il délibérément, le projet est changé. Disposez du cabinet. Vous enverrez le souper à domicile, exactement le même menu, chez moi, 18, rue d'Astorg – pour minuit très précis, mais pas avant.

— Bien, monsieur.

Le 24 arrivé, Marguerite continua à ne pas demander à son mari quel serait l'emploi de sa soirée, mais visiblement elle ne put rien manger à dîner ; et, quand, vers les neuf heures, Lucien annonça qu'il allait s'habiller, elle devint très pâle, les doigts crispés sur sa tapisserie.

— Allons, je ne m'étais pas trompé, pensa Lucien ravi. C'était bien elle.

Il rentra chez lui, soulagé d'un grand poids, comme un homme qui a conscience d'avoir évité un réel danger ; puis il se rasa de frais, se pomponna, se parfuma et endossa sa plus belle chemise à plastron tuyauté, avec garniture de perles noires. Ceci fait, il

piqua à son revers une grosse boutonnière d'œuillets blancs, puis il entra au salon.

Marguerite avait les yeux rouges; on eût dit qu'elle avait pleuré. Néanmoins, elle fit bonne contenance et dit en souriant, très brave :

— Comme tu es beau ! Tu vas réveillonner avec des amis ?

— Non, en tête à tête avec une femme charmante.

— Lucien !

— Avec une femme qui avait bien voulu retenir pour moi le cabinet 8 chez Durand... Mais j'ai pensé que nous serions bien mieux ici. Eh bien, chérie, ai-je eu raison ?

Et ouvrant toute grande la porte du salon, Lucien montra le menu de Durand dressé sur la table de la salle à manger joyeusement éclairée.

— Ah, mon ami, pardonne-moi ! Si tu savais comme je suis heureuse !...

Et Marguerite, riant, pleurant, se jeta au cou de Lucien, mais celui-ci arrêtant ces effusions :

— Tu n'as pas dîné. Tu dois avoir faim. Viens souper !

— Allons, se dit-il en s'asseyant en face de sa femme, je l'ai échappé belle.

... Et, pour cette fois, le ménage ne craqua pas plus avant.

FIN D'EMPIRE



J'AI LE SOUVENIR d'un joli dessin d'Edmond Morin placé en tête du numéro spécial que la *Vie Parisienne* avait publié en 1871, immédiatement après la guerre. Cela représentait une demi-douzaine de fringants officiers de cavalerie de la garde : dragons de l'impératrice, au grand plastron blanc, lanciers au coquet kurka, chasseurs au colback à flamme, tous se levant autour d'une table fastueusement servie, rebouclant en hâte leur ceinturon, dans le désarroi d'un départ sonné par le boute-selle, tandis que des petites femmes se suspendaient éperdument à leur cou, en leur donnant sur les lèvres le baiser des adieux.

Et il y avait en dessous cette phrase en légende :
... « Elles étaient bien un peu pâlottes ! leurs petites mains tremblaient un peu, mais elles furent assez vaillantes au demeurant... »

Pour moi, ce dessin lestement enlevé, en même temps coquet et martial, exhalant comme un âpre parfum de poudre à canon, et de poudre à la maré-

chale, me donne une impression exacte du second Empire, tel qu'il m'apparaissait à travers les murs du collège ou de Saint-Cyr. Le grondement de la fête était si fort qu'il parvenait quand même jusqu'à nous, avec la diabolique musique d'Offenbach. Nous fredonnions les refrains d'*Orphée aux Enfers* ou de la *Belle Hélène* – oh la jolie photographie que j'avais d'Hortense Schneider, cachée dans mon pupitre, avec le manteau étoilé d'or et le diadème de la reine de Sparte! – et, en rentrant le soir à la boîte, nous jetions des regards pleins d'envie vers les fenêtres brillamment illuminées des restaurants à la mode :

Tout cela s'anime et se met en joie,
Froufrous de la soie
Le long des couloirs,
C'est l'adagio de la bacchanale,
Dont la voix brutale
Hurle tous les soirs!...

Nous ne prenions pas part à la fête, hélas! pauvres petits, venus trop tard dans un siècle trop vieux, mais nous la devinions; tous les noms cités dans les Mémoires du général Fleury ou d'Arsène Houssaye, dans les livres de Saint-Amand, dans le *Fin d'Empire*, de Marie Colombier, bruissaient déjà à nos oreilles; n'avions-nous pas pour nous renseigner

précisément cette *Vie Parisienne*, de Marcelin, alors dans toute sa gloire, où la note fêtarde se mêlait tellement à la note guerrière que, moi chétif, simple cavalier de seconde classe au bahut spécial, j'avais obtenu l'insigne honneur de collaborer avec les Taine, les Meilhac, les Quatrelles, les Droz, les Ernest Feydeau, etc., rien qu'en envoyant des articles sur les brimades, les carrousels, les triomphes, et la vie de « Cyrard » que nous menions là-bas.

Partout, au milieu des contes les plus légers, des descriptions de bals aux Tuileries ou de chasses à Compiègne, reparaissaient les préoccupations militaires, le culte de l'uniforme et du panache, l'exaltation de cette belle armée joyeuse, cocardière, batailleuse et chic. Ceci ôtait l'excuse de cela. Quand on avait bien fait les fous, bien brisé la vaisselle au grand-six de la Maison d'Or, quand on avait bien soupé au grand-seize du Café Anglais, avec les Cora Letessier, Barucci, qui s'intitulait avec orgueil *la Granda Putana del Mondo*, Adèle Courtois ou Anna Deslions, ou Cora Pearl, on embrassait un beau soir ses petites amies, on rebouclait son ceinturon et l'on s'en allait se battre galamment et recevoir le baptême de ce feu qui purifie tout.

Lisez ce que dit du carnaval de 1859 un chroniqueur mondain du temps : « Les violons font plus de bruit que la politique et le mémorandum Strauss, et Pilodo a plus de succès que ceux de la diplomatie. Le carnaval jette feu et flammes, bal, festins, mascarades : on n'échappe à un enchantement que pour tomber dans cent autres ; ce carnaval a des effets miraculeux, il fait oublier la politique et lui impose silence. Si la guerre doit venir, qu'elle vienne ! Aucun Français n'en aura peur, et, en attendant le bruit des bombes et des balles, que celui des joyeux orchestres retentisse. »

Et trois mois après, ces gaillards qui s'étaient si bien divertis allaient se couvrir de gloire sur les champs de bataille de Palestre, de Magenta et de Solférino ! Plus tard, voulez-vous un extrait d'une lettre écrite au camp de Châlons, en août 1870 :

«... Je rencontrais dans cette interminable rue de Mourmelon, un gentleman de mes amis, flanqué d'une part d'une charmante maîtresse, la sœur de la petite J... du Palais-Royal. Il avait sous son autre bras une boîte de magnifiques cigares, à bouts dorés qu'il avait sauvés du naufrage. Costume à la fois militaire et bourgeois ; l'homme qui fait la guerre comme on fait la chasse. Il me raconta une excursion au régi-

ment de Gallifet où il avait été, dans une reconnaissance, faire le coup de sabre pour se mettre en voie de guerre comme on disait autrefois. »

N'est-il pas charmant et bien français, cet amateur qui s'en va à la guerre avec des cigares à bouts dorés et la sœur de la petite J..., du Palais-Royal, comme Louis XIV faisant le siège de Valenciennes avec ses violons et ses maîtresses, et qui, pour s'entraîner, a été, la veille, faire le coup de sabre dans le régiment de Gallifet ? La Crimée, l'Italie, la Chine, le Mexique servaient de dérivatifs à tous ces cerveaux brûlés, qui avaient une devise : « Paris ou la guerre », et, dans les intervalles, il y avait toujours l'Afrique, ce dernier refuge des pécheurs, ainsi que l'écrivait Gaston Jolivet dans une lettre de Tuteur à Toto.

... Il est huit heures, l'appel sonne ;
Éclairé par un jour douteux,
Seul, dans mon gourbi, je griffonne
Avant l'extinction des feux.
C'est l'heure où brillent les croisées
Du grand-six de la Maison d'Or !
Frère, au Bois, aux Champs-Élysées
Garde-t-on ma mémoire encor ?
Ont-ils souci de ma détresse
Mes vieux amis de chez Bignon ;

Dis-moi, Tuteur, et ma maîtresse
A-t-elle oublié mon prénom?...

Toujours ces regrets de fêtes et ces souvenirs de femmes se mêlant à la vie guerrière. En Crimée, Gallifet recevait Constance à l'arrière-garde, dans une tente ornée de cachemires de l'Inde. Ce fut la caractéristique de cette époque où tout le monde faisait la fête, en se coiffant sur l'oreille. Nous les avons rencontrés, ces joyeux viveurs, soit à l'armée de Metz, soit pendant les années qui suivirent la guerre; un peu vieilliss, un peu attristés par l'effondrement de tout ce qu'ils avaient aimé, mais crânes encore et d'une élégance suprême et toujours amoureux en dépit de leur moustache grisonnante.

Nous avons connu également, sur leur déclin, hélas! ces belles pécheresses dont Marie Colombier nous a cité les noms, et c'est pour cela que nous relisons avec un intérêt si passionné, tous ces récits rattachant le passé que nous avons deviné à celui que nous avons connu. C'est comme un coin du voile soulevé sur cette grande bohème, sur ce Bade merveilleux, sur ces fêtes des Tuileries, sur ces séries de Compiègne sur ces nababs fastueux, sur ces Douglas, et ces merveilleux princes russes qui semaient l'or comme des rois de France. Ces demi-mondaines

n'avaient rien de commun avec celles d'aujourd'hui. Elles aimaient le faste, le luxe, les beaux chevaux, les équipages brillants ; elles aimaient à recevoir, à donner des bals, des soupers, et, affectant un royal mépris pour l'argent, s'empressaient de le jeter par les fenêtres, sans s'inquiéter de l'avenir ; d'ailleurs, portant beau, prenant très au sérieux leur rôle social de grandes courtisanes et vivant sur un pied d'égalité hautaine avec ce qu'il y avait de plus huppé dans le monde et à la Cour.

Aujourd'hui, nos hétaires se contentent d'une modeste urbaine, n'offrent jamais un verre d'eau, et font des économies ; elles ont certainement une jeunesse moins gaie, mais elles auront peut-être une vieillesse moins triste. Un soir, je passais avenue des Champs-Élysées, et apercevant de la lumière chez Cora Pearl, j'eus l'idée comme il n'était pas bien tard, de lui faire une petite visite. Je la trouvai pleurant au coin de son feu. Elle venait de subir les insolences de son cocher qui avait refusé d'atteler, et elle ne pouvait le mettre à la porte, car il était l'amant de sa femme de chambre à laquelle elle devait beaucoup d'argent. Elle m'avoua d'ailleurs qu'il n'y avait pas vingt francs à la maison.

Et, tandis que j'écoutais mélancoliquement les doléances de la courtisane vieillie, désarmée, de celle qui avait gâché tant de millions, et vu à ses pieds des princes de la maison de France, j'aperçus sur les vitraux de la fenêtre, contraste frappant, – l'ancienne devise de Cora, au-dessous des C entrelacés comme le chiffre de Diane de Poitiers, la fière devise de Rome intransigeante et triomphante : *Parcere subjectis et debellare superbos!*

C'est égal, peu à peu, grâce aux Mémoires, la lumière se fait sur cette époque, dite de corruption, qui, en réalité, ne fut pas pire que celle d'aujourd'hui; et en tout cas, elle aura pour la défendre devant la postérité, les noms inscrits en lettres d'or au Jockey, à la rue Royale, à l'Union artistique, des noms de tant de ses représentants qui, ainsi que nous le montrait le dessin d'Edmond Morin, sont allés, en sortant d'un souper, se faire tuer dans les charges de Sedan, dans les plaines de Gravelotte, ou sous les murs de leur cher Paris, où ils s'étaient tant amusés.

LE VIEUX MARCHEUR



VIEUX MARCHEUR, certes, il l'était, le vieux colonel, et s'en faisait gloire; mais sans les scrupules du vieux Brigard, le père prodigue de *Frou-frou*, et sans le laisser-aller du père Labosse du *Nouveau Jeu*. Jamais il ne lui fût venu à l'idée de dire à sa fille :

— Vois-tu, il faut que tu sois heureuse, car sans cela, je ne serai pas un père léger... mais un père coupable.

Ces pensées de remords philosophique n'auraient pas pu entrer dans son cerveau de joyeux égoïste, par l'excellente raison qu'il ne s'était jamais embarrassé de femme ni d'enfant. Ensuite, il n'aurait pas commis la faute de rentrer chez lui, en habit, à dix heures du matin; une semblable conduite, ou plutôt une semblable inconduite ne lui semblant pas conforme aux lois d'une hygiène bien comprise.

Ah! l'hygiène, tout était là! Depuis le tub glacé et fortifiant avec éponge ruisselante promenée par le valet de chambre tout le long de l'épine dorsale;

depuis la friction des cheveux au pétrole, depuis les massages sur le cou pour éviter le fâcheux double menton, jusqu'au gargarisme à l'eau boriquée, aux menus réconfortants avec œufs (aliment complet : albumine et phosphore) et biftecks épais, saignants et richement azotés. Tout dans sa vie, habitudes, exercices, alimentation, modes même, tendait à un but unique : faire produire au corps humain – petit corps chéri – la plus grande somme de dépense amoureuse avec le moins d'usure possible, le problème consistant précisément à établir l'équilibre entre la dépense de force et le travail réparateur. Simple équation algébrique.

— Nous sommes, disait-il parfois, comme une maison de banque. Cela ne fait rien du tout que l'argent sorte follement par la porte ; mais à une condition, c'est qu'il rentre plantureusement par la fenêtre ; et une petite fête carabinée n'est pas nuisible, si l'on répare dans les mêmes proportions ; au contraire, c'est une manière de se payer des molécules neuves.

Et c'est avec ces principes de sagesse et de vie bien entendue, qu'on le voyait encore, bien qu'il eût dépassé la soixantaine, arpenter les boulevards d'un pas guilleret et le chapeau sur l'oreille, un chapeau

dont la concavité postérieure était savamment calculée pour cacher la tonsure. Il portait les cheveux tout blancs, d'un beau blanc argenté, ainsi que la moustache, fièrement retroussée au fer, prétendant, non sans raison, que la teinture vieillit, le poil devant être la résultante de la coloration du teint. Et lorsqu'on lui demandait la date de sa naissance, il eût volontiers chanté, comme Dupuis, dans la Femme à Papa :

Et le soir, à la veilleuse.
Mes petits choux,
Informez-vous.

Et cependant, malgré tout cela, l'âge commençait à se faire sentir. C'était l'irréremédiable. Il comprenait bien maintenant que, pour pouvoir faire encore bonne figure pendant le jour, les veilles lui étaient absolument interdites, et qu'il lui fallait ses bonnes huit heures de lit chaste et solitaire, de lit sans frôlement de drap contre les moustaches, sans coup de pied résultant de rencontres imprévues, et sans le moindre effleurement satiné, sans la plus légère caresse faisant réveiller en sursaut. Il exigeait le sommeil du juste, qui ressemble tellement à celui de la brute qu'on pourrait s'y méprendre ; et, comme il le disait un jour à un camarade qui le félicitait sur son magnifique été de la Saint-Martin :

— L'été... non, mon cher ami, l'automne ; en effet, les journées sont encore belles, mais les nuits sont froides.

Bah ! C'est encore bien beau d'avoir de belles journées, de pouvoir, la canne à la main, et le cigare au bec, suivre avec un certain intérêt, dans un sillage d'odeurs, la petite femme qui passe, faisant toc-toc avec ses talons sur le bitume sonore, emmitouflée dans sa polonaise de drap rouge avec olives et brandebourgs noirs, et retroussant sa jupe avec des gants de Saxe odorants :

... Mad'moiselle, écoutez-moi donc !

Et le vieux marcheur avait si bonne façon, si véritablement grand air, que l'on écoutait très souvent, trop souvent même, et que ces conversations aboutissaient presque toujours au petit hôtel qui se dressait – telle une « petite maison » du siècle dernier – sur les hauteurs de la rue de la Rochefoucaud et qu'il appelait, en souvenir du fringant Barbey d'Aurevilly, son « tournebride de sous-lieutenant ».

Il avait cependant fait une remarque qui ne laissait pas que de lui causer une certaine appréhension. Quand la femme était d'un certain âge, en pleine maturité, connaissant la vie, toute dressée, comme

un bon cheval bien mis, mâchant son mors et rendant à la main, il n'éprouvait aucune fatigue appréciable ; mais quand il avait affaire à une jeune poulette naïve et passivement inexpérimentée, en dépit de l'attraction qui aurait dû résulter de la fraîcheur du « produit de l'année », il ressentait, à prouesse égale, une véritable lassitude avec de petits picotements bizarres dans la plante des pieds et dans les paumes de la main. Cela ne devait pas être bon signe d'avoir ainsi des picotements sous la plante des pieds et dans les paumes de la main !

Un jour que le picotement avait été plus douloureusement accentué, à la suite d'une conversation avec la petite Bidy de l'Athénée-Comique, – vous savez celle qui faisait le fifre anglais dans la dernière revue (dix-huit ans, et pas de corset, pas besoin !) – il eut, pour la première fois de sa vie, l'idée très nette qu'il ferait bien d'aller consulter un docteur et de lui expliquer son cas spécial. En somme, un docteur est un confesseur astreint au secret professionnel, et il n'y avait aucun inconvénient à lui dévoiler un petit coin des faiblesses humaines. Il chercha dans l'Annuaire du cercle et trouva le « docteur Jojo », médecin de l'Opéra. Ce nom de Jojo éveillait l'idée de joie ; de plus, ses fonctions à l'Opéra de-

vaient le mettre en rapport avec de vieux abonnés exposés aux tentations des premiers quadrilles et des coryphées. C'était bien là le médecin qu'il fallait.

Le vieux marcheur se rendit à l'adresse indiquée, rue Mogador, et trouva le docteur Jojo tel qu'il l'avait rêvé : un fin vieillard, soigneusement rasé, cravaté de blanc, avec un regard malicieux perçant sous les lunettes à branches d'or, et, sur les lèvres sensuelles, un bon sourire indulgent, le sourire d'un philosophe et d'un sage qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

— Monsieur, lui dit le vieux marcheur, après l'avoir salué avec sympathie, j'irai franchement au but. On m'avait parlé de l'équilibre des âges, et je croyais bonnement qu'à mesure qu'on avançait dans la vie, il fallait s'adresser à des femmes de plus en plus jeunes. Or, à ma grande surprise, les résultats chez moi démentent complètement cette séduisante théorie. Je mange avec plaisir et sans aucune fatigue d'estomac les pommes mûres, savoureuses, bien à point, mais je digère mal les pommes vertes. Dois-je enrayer ? Dois-je absolument cesser de marcher ? Ah ! que ce serait triste, mon Dieu, que ce serait triste ! Mais enfin, la raison hygiénique avant tout. Parlez docteur. Que dois-je faire ?

Le docteur Jojo examina son client avec attention, puis il lui demanda en souriant :

— Quel âge avez-vous ?

— Chut ! Ne le dites pas. Soixante-deux ans sonnés.

— Mes compliments ; vous ne les paraissez pas. Eh bien, vous pouvez marcher tant que vous voudrez.

— Tant que je voudrai ! Ce n'est pas possible, docteur ! Vous voulez me donner une fausse joie.

— Mais si, tant que vous voudrez, seulement, toujours *avec des femmes de votre âge*.

Et comme le vieux marcheur restait stupéfait et calculait mentalement avec épouvante l'âge des femmes auxquelles il pourrait désormais adresser ses hommages, le docteur écrivit sur un papier, l'ordonnance suivante :

« Pas de pommes vertes ; pas de pommes mûres ; des pommes blettes à discrétion. »

POUR UN CHEVEU!
HISTOIRE D'HIER



POUR RIEN AU MONDE, le capitaine Jacques de Verdieu n'aurait voulu qu'on pût se douter de sa liaison avec la blonde marquise de Tresserves. D'abord c'était un honnête garçon dans toute la force du terme, qui trouvait que la discrétion est le premier devoir de l'officier et de l'homme bien élevé; et puis la marquise était divorcée, et un scandale aurait pu avoir toutes sortes d'inconvénients pour ses intérêts.

Pleine de tact, très intelligente, très adroite, surtout excessivement séduisante, elle était arrivée à avoir le monde de son côté, et lorsque les journaux publiaient les noms des invités qui venaient à ses dîners ou à ses soirées, le marquis de Tresserves pâlisait de jalousie, car c'était un défilé de tout l'armorial de France. Une telle situation n'avait pas été refaite sans beaucoup de peine, beaucoup de corvées acceptées et subies avec bonne humeur, et même sans quelques sacrifices, réserve faite pour ceux du cœur.

Ah dame! la belle marquise n'admettait pas qu'on pût vivre sans amant. C'était chez elle un dogme absolu; le tout était que le monde ne s'en doutât jamais, et continuât à la considérer comme une vertu impeccable, chose possible, en somme, à condition de bien choisir l'aimé.

Or, nous l'avons dit, Jacques réunissait, sous ce rapport, toutes les qualités requises, muet comme la tombe, acceptant d'avance toutes les combinettes, tous les stratagèmes qui pouvaient dépister, poussant même la condescendance jusqu'à avoir comme paravent une certaine Lili Trécourt, bête à pleurer, appartenant sans contredit à l'espèce qualifiée par le savant de *grus vorax*, et à laquelle il offrait de temps en temps à dîner bien en vue, sur sa terrasse des Ambassadeurs, pour rien, pour la montrer et faire dire :

— Comprenez-vous qu'un gentil garçon comme Verdieu s'affiche avec une fille aussi commune que Lili Trécourt? ce qui le ravissait.

La marquise, d'ailleurs, avec ses cheveux rutilants qui lui faisaient comme un casque d'or, avec ses épaules éblouissantes, son corps satiné... et bien d'autres choses encore, valait bien qu'on dérangerait son existence pour elle.

Or, celte année, elle avait loué à Villers une délicieuse villa sur la Corniche même, et dans ce petit nid elle aurait bien voulu inviter son ami Jacques ; une autre, moins fine, aurait fait le vide dans la villa afin de recevoir incognito le bien-aimé. Elle, au contraire, avait rempli la maison de parents et d'amis, conservant seulement au rez-de-chaussée une petite chambrette isolée servant de fumoir et de bibliothèque. Ce petit coin, dont le lit, ai-je besoin de le dire, était excellent, elle l'avait muni de verrous protecteurs, capitonné de lourdes étoffes, des étoffes qui étouffent les sanglots et absorbent l'agonie comme les murs de la Tour de Nesles. Et sur la cheminée, comme emblème flatteur, un coq en bronze.

Maintenant, inviter Jacques avec les autres eût été trop simple. Tous les petits amis, un peu jaloux à la manière du chien du jardinier, n'auraient pas manqué de s'exclamer : « Comment, vous invitez Verdieu, ce coureur de Verdieu, le protecteur attitré de mademoiselle Lili Trécourt!... » Et patati. Et patata. Non, il fallait que Jacques tombât du ciel, comme un aérolithe, et que son arrivée parut être un pur hasard.

Après je ne sais combien de lettres envoyées entre Paris et la poste restante de Cabourg – celle de

Villers paraissant trop dangereuse, – il fut décidé ce qui suit : Jacques demanderait une permission, partirait à grand fracas pour Londres, et reviendrait par Southampton et le Havre. Ce jour-là, la marquise, avec toute sa bande, prendrait le bateau de Trouville et s'en irait au Havre, afin d'acheter un perroquet sur le quai, juste en face le débarcadère du service de Southampton, L'heure de l'arrivée bien convenue, machinalement on regarderait la descente des passagers anglais, et tout à coup, à *la surprise générale*, on reconnaîtrait Jacques venant passer à *Trouville*, la semaine des courses.

Tout ceci était bien compliqué, mais Verdieu se soumit sans risquer la moindre objection et, comme les horaires avaient été travaillés, minute par minute, avec un soin méticuleux, tout se passa à merveille et le programme fut exécuté à la lettre. Madame de Tresserves partit de Trouville pour acheter son perroquet. Tandis qu'elle marchandait un superbe cacatoès, le bateau anglais fit son entrée dans le port du Havre, et l'on alla assister au débarquement. Puis tout à coup, sur la passerelle, Jacques apparut en petite casquette de voyage et tenant son sac à la main. Un ami s'écria :

— Tiens! elle est bien bonne! Verdieu qui arrive d'Angleterre!

Et tout le monde reprit en chœur!

— Elle est bien bonne! Comment va Chamberlain?

Lui, cependant, souriant le plus naturellement du monde, serrait les mains qui se tendaient vers lui, et saluant respectueusement madame de Tresserves, qui disait :

— Mais quel hasard! D'où venez-vous comme ça?

— Une mission militaire m'avait été confiée pour Londres, mais je ne pouvais pas déceimment manquer la grande semaine à Trouville, et j'ai retenu une chambre aux Roches-Noires.

— Par exemple, s'écria le brave commandant Chavoye, nous vous tenons, nous ne vous lâchons plus. N'est-ce pas, madame?

— Certes, je ne demande pas mieux, opina la marquise... Mais je crois bien que la villa est pleine, archi-pleine.

Bah! vous lui trouverez bien un petit coin.

Jacques se fit faire une douce violence, passa au télégraphe pour décommander sa chambre à l'hôtel (il n'avait rien retenu du tout) et, bref, se laissa en-

lever, sans paraître remarquer la mine des quelques amoureux que cette arrivée imprévue – oh combien ! – contrariait.

La marquise, *après avoir bien cherché*, finit par trouver que la bibliothèque était libre, une chambrette au rez-de-chaussée qui laisserait toute liberté au mauvais sujet dans le cas où il voudrait faire ses farces pendant la semaine des courses. Remarque qui obtint l'assentiment général.

Le soir, madame de Tresserves, bien que le voyage en mer lui eût donné une faim de loup, se priva de manger, et, prétextant une violente migraine, se retira de bonne heure dans ses appartements. Les invités, eux, se rendirent au casino, et là, au jeu des petits chevaux, vers les onze heures, Jacques fit des propositions incendiaires à une petite brunette au type espagnol, toute vêtue de serge écarlate, comme un homard. Et, au scandale général, il partit avec elle, tendrement enlacé dans la direction de l'hôtel des Petits-Herbages. Là, après lui avoir glissé un petit billet bleu dans la main, il la salua respectueusement, sans franchir la grille de l'hôtel, et il alla errer tout seul, dans le sable mouillé, sur la plage, jusqu'à une heure et demie du matin.

À cette heure-là, seulement, il rentra, un peu fatigué, dans la villa, se glissant comme un voleur jusqu'à sa chambre du rez-de-chaussée, Doucement il entrebâilla la porte qui, soigneusement graissée, ne cria pas, et il attendit. Vers les deux heures et demie, la marquise qui, depuis un temps infini luttait contre le sommeil, descendit, pieds nus, les escaliers, et pénétra chez Jacques. Celui-ci allait lui sauter au cou, mais elle, avant de répondre à aucun épanchement sentimental, épingla soigneusement les rideaux de fenêtre et ne se glissa auprès de son bien-aimé qu'après avoir prêté une oreille attentive, et s'être assurée que tout dormait dans la villa. Puis on s'aima, mais « à la muette » sans cris, sans soupirs, presque sans mouvements, comme il convint entre gens comme il faut ; le lit ne craqua pas, et les baisers s'échangèrent dans une paix profonde.

Après une suprême étreinte, si j'ose appeler ainsi un rapprochement exécuté avec des précautions infinies, madame de Tresserves toujours pieds nus, ôta une à une les cinq épingles – elle les avait comptées – qu'elle avait piquées au rideau et remonta dans sa chambre avec la satisfaction du devoir difficilement accompli et la conscience tranquille

d'une femme qui sait que nul ne se doutera jamais de son escapade nocturne.

... Et quand, après le déjeuner, l'on se rendit à la bibliothèque pour fumer, tous les invités aperçurent avec stupeur un long cheveu blond, rutilant, soyeux, que le domestique, en faisant la chambre, avait trouvé sur l'oreiller froissé de Jacques, et qu'il avait enroulé avec amour autour du coq de bronze.

Et voilà comment, aux courses de Deauville, tout le monde a appris, su et répété la grande nouvelle : « Jacques de Verdieu est l'amant de la marquise de Tresserves ! »

Oh ! les précautions inutiles ! À quoi tient la réputation ? À un cheveu !

VERS LE PRISONNIER



IL FAISAIT TRÈS CHAUD. La petite marquise de Palangridaine se réveilla dans son lit Louis XV, jambe de-ci, jambe de-là, et se sentant encore un peu alourdie par le copieux dîner fait la veille au soir à Armenonville.

Dans le vague de ce réveil estival, elle passa la revue de tous ses amis présents ou absents, et, tout à coup, elle songea à Pierre, le commensal de toutes les parties en coach, si bon organisateur, si débrouillard, si amusant. Il manquait cette année. Pierre était prisonnier politique à Fresnes-les-Rungis ! Pendant qu'elle s'amusait et faisait de bons dîners, Pierre était dans une petite cellule, pourrissait sur la paille humide des cachots, et mangeait l'ordinaire des détenus !... C'était épouvantable.

Alors elle fut prise d'un grand remords, et elle trouva qu'elle n'avait rien fait pour son ami le prisonnier, et que c'était très ingrat et très mal. Dans sa petite tête toc-toc se mirent à germer les projets les plus fantaisistes et les moins réalisables. Si elle jouait

les Colinette et les Madame de Lafayette, avec son grand manteau de courses en drap brodé tout garni de coquilles de dentelles, et, si elle faisait ainsi éva-der le prisonnier?... Elle ne put s'empêcher de sou-rire à l'idée des grosses moustaches de Pierre émer-geant au milieu des coquilles de dentelles. Si elle lui portait dans son corset une petite échelle de soie? Elle avait vu jadis une pièce à l'Ambigu, où l'échelle de douze mètres ne tenait pas plus de place qu'un mouchoir de poche... Mais, pour cela, il fallait scier les barreaux. Si elle lui faisait passer une lime dans un pâté, un bon pâté de chez Julien ou Frascati?

De tous ces projets, le pâté, même sans lime, fut celui qui lui parut le plus pratique et le plus humain. Le prisonnier devait être mal nourri; un pâté lui fe-rait certainement plaisir, surtout si elle le lui portait elle-même. Par cette température accablante, voilà qui serait méritoire! Aller à la prison et porter le pâ-té! Immédiatement elle entrevit un noble sacrifice à accomplir et cette idée la remplit d'un grand enthousiasme mêlé d'un peu d'admiration pour le cœur d'or qui était en sa petite personne. Ah! on croyait les femmes du monde frivoles, égoïstes, incapables d'un effort sérieux. Eh bien! on verrait.

Immédiatement, elle écrivit, sur son plus beau papier parfumé, une lettre, en même temps simple et digne, à M. Lépine, préfet de police, demandant l'autorisation d'aller visiter son cousin Pierre (le cousinage était très éloigné, mais cela faisait mieux sur la lettre) détenu à Fresnes-les-Rungis ; puis elle sonna et donna l'ordre au chauffeur de sauter sur la pétrolette et d'aller immédiatement, boulevard du Palais, porter la lettre au préfet de police, en demandant une réponse. Puis, en revenant, il achèterait un bon pâté qu'il attacherait après le guidon. Pendant ce temps-là, elle travaillerait son indicateur.

Trois quarts d'heure après, le chauffeur revenait avec le pâté, et l'autorisation accompagnée courtoisement de la carte de M. Lépine.

— Accrochez la voiturette, s'écria enchantée la marquise de Palangridaine ; nous allons repartir.

Alors, elle s'habilla en hâte. Pas d'ondulations folâtres ; une coiffure sévère avec des bandeaux compatissants. Elle avait bien reçu, la veille, une robe en étamine de linon écru, peinte de bouquets de roses, qui aurait égayé le prisonnier... mais cela eût fait insulte à son malheur. Réflexion faite, elle endossa un costume en serge bleu foncé, mélangé de foulard rayé bleu et blanc, avec pois, et coiffa un chapeau en

paille, très sérieux, entouré d'un ruban noué et voilé de gaze. C'était en même temps élégant, sobre, avec une pointe de mélancolie, bien dans la note.

— À la gare de Sceaux, station du Luxembourg ! dit-elle au chauffeur en sautant dans la voiturette. Allez vite !

On partit à une vitesse très supérieure à la « normale », avec le pâté qui brinquebalait au bout de la ficelle, en exécutant des bonds fantastiques. Les voies étaient encore peu encombrées, vu l'heure matinale. On enfila ainsi, à fond de train, les Champs-Élysées, le pont de la Concorde, le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel. Elle était bien un peu cahotée, la pauvre petite marquise et elle fermait désespérément les yeux dans lesquels entrait la poussière, car, dans sa précipitation, elle avait oublié ses lunettes ; mais, cas vraiment sublime d'abnégation et de dévouement, elle s'oubliait elle-même pour ne songer qu'au pâté.

— Pourvu que la ficelle soit solide ! murmurait-elle avec angoisse.

Heureusement, la ficelle était solide ! et tint bon pendant la route accidentée ; il y avait des passants furieux qui s'indignaient qu'on osât rouler à une allure semblable ; des chiens qui aboyaient, des enfants

qui pleuraient, des cochers qui sacraient. Mais madame de Palangridaine supportait stoïquement ces injures, qui faisaient partie du devoir. Suivant un exemple divin, elle pardonnait à ses insulteurs, car ils ne savaient pas qu'elle allait visiter un prisonnier et lui porter un bon pâté ! Ah, s'ils avaient su !...

Elle arriva en gare, juste à temps pour sauter dans le train. Il se mit en marche avec une lenteur désespérante, ce qui fit un peu tomber son exaltation : Port-Royal, Paris-Denfert, Arcueil, Sceaux, Robinson, Berny.

Toutes les cinq minutes, il y avait un temps d'arrêt, avec des avalanches de bourgeois communs, des femmes endimanchées, portant des melons, des bouteilles de vin, des victuailles. Est-ce qu'ils allaient porter tout cela à un détenu, eux ? Allons donc ! Ils ne songeaient qu'à leur ventre.

Elle seule, dans tout ce train, obéissait à une haute pensée de christianisme et de sacrifice. Elle se sentait très fière... mais elle avait bien chaud.

La température était, en effet, devenue étouffante, le soleil dardait ses rayons d'aplomb sur la toiture du wagon transformé en étuve. À Berny, elle descendit et demanda une voiture pour aller à Fresnes-les-Rungis. Miséricorde ! Il n'y en avait pas ;

alors, elle partit bravement à pied, mais le Calvaire commença. Il y avait trois bons kilomètres à faire sur une route poudreuse, sans un arbre, et le pâtre pesait lourd, lourd. Elle passa devant l'auberge du *Bœuf Couronné*, souvenir des courses d'antan, et là, elle apprit qu'elle avait encore deux grands kilomètres et demi avant d'arriver à Fresnes. Pour le coup, le courage faillit lui manquer. La sueur ruisselant tout le long de son front sous la toque, ses cheveux se collaient aux tempes. De plus, elle avait oublié de déjeuner, et la faim commençait à se faire sentir. Elle voulut lutter, continuer à s'exciter sur le devoir contracté vis-à-vis de Pierre, mais elle était à bout de force. En somme, le détenu était à l'ombre, lui ; il ne bougeait pas, il ne marchait pas, il souffrait bien moins qu'elle.

Alors, elle fut prise d'une immense pitié pour elle-même qui avait dérangé toutes ses habitudes, et avait fait un tel effort pour un homme qui n'était même pas son cousin. Son enthousiasme se calma, et elle eut la sensation très nette qu'elle avait fait son devoir, plus que son devoir, et qu'il lui était matériellement impossible d'aller plus loin.

Elle entra à l'auberge, demanda une bouteille de bière, et mangea de grand appétit une tranche du pâtre.

té qui était vraiment excellent. Elle avait bien fait les choses. Quant à se présenter à la prison, sans pâté, ou avec un pâté entamé, il n'y fallait pas songer. Un peu réconfortée, elle reprit le chemin de la gare, se traînant sous un soleil torride, s'apitoyant sur elle-même, et tâchant de se remonter le moral par l'idée vivifiante que pas une femme, à Paris, n'aurait fait ce qu'elle avait fait.

— Je suis la seule, se disait-elle, en épongeant son front avec son mouchoir de dentelles. Je suis la seule !

Elle revint à Paris, accablée, épuisée, anéantie, et, en rentrant dans son petit hôtel, elle se dit :

— J'espère que Pierre n'oubliera jamais le tour de force que j'ai fait pour lui.

Puis, tout à coup, frappée d'une idée subite, elle devint grave :

— Pourvu, après ma bête de demande, que le préfet de police, l'année prochaine, ne me supprime pas mon coupe-file ! Ça, je ne le pardonnerais jamais à Pierre !

LA TENUE



«*De la tenue, Messieurs...*»

LE NABAB.

JE ME TROUVAI l'autre jour sur la plate-forme d'un omnibus – chose qui peut arriver à de fort honnêtes gens, surtout depuis que le tramway a été proclamé chic, nous dit le commandant d'Esmiral – et je regardais la tenue du conducteur. Il était véritablement sordide : képi graisseux, barbe hirsute, chemise de flanelle, pantalon en loques, et veston noir raccommodé avec des morceaux de cuir et de la ficelle. Ce conducteur n'était pas une exception : ils sont à peu près tous ainsi vêtus en mendiants, avec des pelisses extraordinaires, à collet de mouton chauve, ou des vestes qui montrant la corde, sans qu'il y ait, d'ailleurs, un uniforme très réglementé, chacun s'habillant à peu près à sa fantaisie.

Il n'y a pas de ville au monde, soit à l'étranger, soit en province, qui oserait exhiber les conducteurs que nous sert Paris sur ses omnibus. Informations

prises, il paraît que la Compagnie, au lieu de fournir à ces modestes employés par exemple deux tenues par an, une d'été et une d'hiver, à époque fixe, ce qui permettrait d'exiger la propreté, leur retient simplement, sur leurs appointements, les vêtements qu'elle leur délivre, quand ils en demandent ; et, bien entendu, ces pauvres diables tâchent de faire durer leurs effets le plus longtemps possible.

Ce relâchement dans la tenue peut, d'ailleurs, se constater à tous les degrés de l'échelle sociale. En ma prime jeunesse, tout officier, sous peine d'arrêts, devait, à partir de deux heures, être en *tenue de jour*, c'est-à-dire qu'il devait ôter sa culotte et ses bottes, pour revêtir le pantalon satiné et les bottines, et mettre des épaulettes, et ceindre à sa taille un ceinturon avec une épée ou un sabre. Bien entendu, ce changement entraînait la barbe faite, la tunique plus fraîche et les gants blancs. Aujourd'hui, l'officier de semaine, descendant de cheval, tout poudreux ou tout crotté, se fait simplement apporter son sabre au quartier par son ordonnance ; il sangle la courroie sous sa tunique de corvée, et le voilà à l'ordonnance. Il pourra rester ainsi jusqu'à l'heure où il se déguisera en bourgeois, n'ayant, je le comprends, aucune

prédilection pour cet uniforme qui ne flatte plus sa vanité.

Si des officiers, je descends aux soldats, c'est encore bien pis. Tout à l'économie ! telle est la devise des capitaines commandant les escadrons et les compagnies. Et alors, on laisse le plus possible les hommes en bourgeron de toile, en pantalon de treillis, même pour les corvées qui ont lieu à l'extérieur et qui font voir le soldat par la foule ; on fait resservir la plus possible les vieux effets, on noircit avec de l'encre les fils blanchis des capotes, on coud des quantités de pièces et de morceaux, on invente toutes espèces de trucs ingénieux, et le capitaine qui, à la fin de l'année, a pu ainsi, à force de garder ses hommes en loqueteux, rogner le plus possible sur la masse d'habillement, triomphe, exulte, et reçoit les félicitations de ses supérieurs.

À Paris, on y met encore quelque pudeur, mais en province c'est fantastique, et nos troupiers, en semaine, ont l'air d'échappés de la cour des miracles. Avec quel soin méticuleux les colonels de jadis soignaient la tenue ; quelle coquetterie ils avaient pour leurs hommes ; combien de *pincés*, de *suçons*, de *poignards*, n'exigeaient-ils pas du maître-tailleur, affolé par toutes ces retouches, et quelle lutte d'élégance

par exemple entre les hussards marrons et les hussards bleus, entre les dragons à plastron blanc et les dragons à plastron jaune, entre les cuirassiers et les carabiniers ! Chacun avait l'intime conviction que son uniforme était le plus étincelant, son régiment le plus glorieux et les chefs pouvaient, comme argument décisif, dire à leurs hommes :

— Quand on a l'honneur de servir au 2^e hussards !.. le plus beau de l'arme !

— Quand on a la chance inespérée d'être cavalier au 8^e chasseurs... le premier de toute la cavalerie...

Et les hommes le croyaient parce qu'on faisait tout pour que cette conviction fût vraisemblable.

Avant-hier, je passais faubourg Saint-Honoré, devant l'Élysée. Il y avait à la grille, deux factionnaires appartenant à l'infanterie de marine : képi bossué sans cocarde ni pompon, cravate bleue nouée en corde, capote grise, godillots éculés laissant voir le pied sous l'évasement de la patte de cuir, gants blancs en fil noircis par le cirage, telle était la *grande tenue de parade*, portée par deux sentinelles mentant une *garde d'honneur* devant la porte du chef de l'État !

Après avoir dit leur fait aux militaires, voulez-vous maintenant que nous passions aux civils ? L'abus de la bicyclette, de la pétrolette, ou de l'automobile, a transformé tous les élégants en mécaniciens, en chauffeurs, avec des casquettes jadis réservées exclusivement au boulevard extérieur et des complets quadrillés, arborés seulement par les bookmakers de mauvaise marque. Jamais on n'aurait osé monter à cheval, au Bois, sans être en chapeau haut de forme, redingote boutonnée, pantalon collant à sous-pieds, et bottines vernies éperonnées ; et je me souviens du vieux Pellier, le professeur d'équitation n'admettant même pas que l'on entrât au manège sans être ganté. Allez faire aujourd'hui une petite tournée, le matin, soit aux Acacias, soit dans l'allée des Poteaux, et regardez les cavaliers étranges qui défilent devant vous. On porte de tout, des bottes, des leggings, des pantalons simplement retroussés par en bas et laissant, au hasard du trot, apercevoir le caleçon. Petit chapeau, veston entr'ouvert, pas de gants, un stick à la main, et allez donc ! C'est bien assez bon pour l'animal que Buffon appelait cependant « la plus noble conquête de l'homme ». Il est vrai que, pour écrire cela, Buffon mettait des manchettes de dentelle.

Lisez les descriptions catapultueuses que Balzac consacre à la toilette de ses héros, Rastignac et Rubempré ; avec quel soin méticuleux, je dirai presque avec quel amour, il décrit la coupe de leur pantalon, ou la nuance de leur cravate, mettant en valeur leur menton « éthérisé par la poudre de riz » (*sic*), et les élégances de nos copurchies d'aujourd'hui vous paraîtront bien pâles. Au théâtre et dans le monde, ils ont complètement renoncé à mettre des gants, et enlacent la taille de leur danseuse avec des doigts moites qui marquent en noir sur le satin blanc ou la mousseline rose. Pour faire son entrée dans un salon, on prenait, hier encore, un chapeau claque ; c'était tout ce qui restait du lampion que nos ancêtres s'envoyaient sous le bras avec une telle désinvolture ; cela donnait encore une certaine contenance, en causant, occupait les mains et permettait de s'éventer. Maintenant le claque a vécu ; le fin du fin consiste à laisser son chapeau au vestiaire ou à l'antichambre, et à entrer les bras ballants ou les mains dans ses poches.

Et maintenant, voulez-vous regarder les voitures, les harnais, les livrées. Où sont les beaux sièges à housses, les tapis de mantelets, les chaînettes d'acier, les chapeaux galonnés d'or, les ai-

guilletes, les bas de soie brodés aux armes du maître ? Tout cela a fait place à la simplicité anglaise, chapeau sans cocarde, redingote toute simple, et d'ici peu, vous verrez ce dernier vestige de livrée disparaître, avec des cochers en pelisse fourrée, en paletot mastic ou en redingote noire ou grise, absolument semblable à la vôtre.

Dans ce désarroi général, il reste heureusement les femmes pour nous consoler de toutes ces laideurs modernes. Elles ont conservé, elles, les mousselines de Parme, les dentelles Chantilly, la soie, le velours, les toques pailletées, fleuries ou empanachées, et les longs gants de Suède odorants. Mais, là aussi, le danger commence à poindre. Les bicyclettes et l'automobilisme font déjà sentir leur influence néfaste. Trop de costumes tailleur en drap, trop de blouses ou de chemisettes, sans oublier l'infâme culotte de cantinière de zouave de plus en plus menaçante. Le jour où les femmes s'habilleront aussi mal que les hommes, ce jour-là, la vie sera décidément devenue bien triste. Je me souviens du duc de Mora, de si haute allure dans le *Nabab*, et qui professait un tel culte pour la tenue.

— La tenue, la tenue ! Tout est là ! répétait-il sans cesse.

La France, en renonçant à la tenue, abdique une de ses qualités qui l'avaient fait la maîtresse incontestée du vieux monde, alors qu'elle était considérée, à juste titre, comme la nation élégante, séduisante et charmeresse par excellence. Même, au milieu des défaillances morales qui sont, hélas ! l'apanage des peuples trop civilisés, c'est déjà beaucoup de rester immuablement fidèle à une certaine décence extérieure, et je me rappelle ce mot si juste de Noblet dans une pièce du Gymnase :

— La cravate blanche... c'est déjà de la morale.

L'APLOMB



LE SOIR de la première de *Madame de Lavalette*, Doffémont, qui avait gagné un excellent fauteuil d'orchestre au tirage du Cercle, fut agréablement surpris en apercevant, à l'acte des Tuileries, et moulée dans un fourreau de satin blanc, Jane Vaudeuil, sous les traits d'une des dames d'honneur de la duchesse d'Angoulême.

Depuis quatre ans – quatre ans déjà ! – qu'il était marié, il n'avait jamais revu Jane, et, ma foi, il trouva l'occasion bonne pour aller, en tout bien tout honneur, lui serrer la main et la féliciter de son petit succès de femme et d'artiste. Il franchit la porte de communication entre la scène et la salle qui, au Vaudeville, reste toujours ouverte les soirs de première, et entra dans la loge de Jane.

— Bonsoir, Jacques, cria Jane toute joyeuse. Comme tu es gentil de venir ! figure-toi que j'allais t'écrire.

— Tu voulais tes œufs de Pâques, comme jadis, dit Doffémont en riant.

— Plus grave que cela. Il y a quelque temps que ce secret me brûle. J'hésitais, mais enfin cela m'agace d'entendre dire ce qui se chuchote autour de moi, et ce que tu es seul à ignorer... J'ai toujours gardé pour toi une vive affection...

— Enfin, parle, sacrebleu, pas de réticences !

— Eh bien ! ta femme te trompe.

On a beau être un vieux Parisien sceptique et blindé, cette phrase-là vous donne toujours un coup. Doffémont essuya une petite sueur qui venait soudain de lui perler aux tempes, et dit simplement d'une voix brève :

— La preuve ?

— La voici, mon pauvre vieux, et pardon si je te fais de la peine, mais tout vaut mieux pour toi que de passer pour un mari complaisant. Il y a trois semaines, par le soleil que tu as vu, j'ai été me promener aux Acacias avec Nandette, tu sais celle que tu m'empêchais de voir sous prétexte qu'elle n'était pas une artiste. Et tout à coup en arrivant devant le tir aux pigeons, mon amie s'écrie :

— Tiens, madame Robert !

Je regarde et je dis :

— Tu te trompes. C'est la baronne Doffémont, la femme légitime de Jacques, mon ancien amant. Tu

comprends si j'ai des raisons pour la connaître, elle, ses chevaux, sa livrée et sa voiture.

— Ma chère, me répond Nandette, il est très possible, puisque tu l'affirmes, que ce soit la baronne Doffémont, mais c'est aussi madame Robert, une dame qui vient presque tous les jours, vers dix heures, rue Montalivet, dans ma maison où demeure au rez-de-chaussée, un fort beau cuirassier, le capitaine Raoul Farnèse. Je croise cette dame plus de vingt fois sous la voûte, et la concierge m'a dit que c'était madame Robert.

Doffémont resta atterré, cherchant encore à douter ; malgré lui, cependant, mille petits indices, insignifiants en eux-mêmes, lui revenaient à l'esprit : rentrée parfois tardive de Marguerite à l'heure du dîner ; parfois une ondulation défaite, une agrafe mal remise. Quelque chose de lâche et d'incorrect dans l'ensemble de la tenue, mis sur le compte d'un rhabillage hâtif chez la couturière. Si c'était vrai, pourtant ?...

Il revit par la pensée la drôle de figure que faisait Brasseur dans le *Nouveau Jeu*, lorsqu'il surprenait Marguerite Caron échevelée et enfouie sous les couvertures. Est-ce que lui aussi allait se décider à jouer

ce personnage grotesque ? Et pourtant il fallait savoir, il fallait absolument savoir...

Il rentra tout tourmenté, très perplexe, et avant de regagner sa chambre, il regarda madame Doffémont qui dormait paisiblement dans le grand lit fanfreluché où l'on avait fait tant de folies. Il chercha à deviner le secret du sphinx sur ce front uni, têtue et bombé, encadré par les cheveux blonds épais ; sur ce visage si calme, si pur, où les longs cils palpitaient sur le cerne des yeux ; sur cette bouche rouge comme une grenade, faite pour les baisers goulus et pervers et qui peut-être mentait si bien !

La nuit fut atroce. Le lendemain matin, il se précipitait chez M. Rouflard, un brave homme de commissaire de police qu'il avait connu jadis comme adjudant au régiment, et avec lequel il avait conservé des rapports d'affectueuse camaraderie ; il lui conta son cas tout au long, expliquant en même temps son désir d'être renseigné, et la crainte de jouer un rôle ridicule.

— Certes, lui dit le commissaire. Je puis opérer sans vous et votre présence n'est nullement nécessaire. Si ce n'est pas madame Doffémont qui est chez le capitaine Farnèse, je présente mes excuses à ce dernier, et il n'en résulte aucun scandale, tandis

que si vous venez vous-même il y aura forcément un duel; on cherchera les causes de la rencontre, et, même en cas d'innocence de la baronne, sa situation sociale se trouvera compromise. Voulez-vous me laisser faire ?

— C'est entendu, mon bon Rouflard, vous avez carte blanche, et faites pour le mieux. J'attendrai dans un fiacre, au coin de la rue des Saussaies, mais de toute façon, je prévois une sale journée.

Le lendemain, à six heures, Rouflard, suivi de son secrétaire, sonnait à la porte du petit rez-de-chaussée de la rue Montalivet. Il y eut un silence suivi de quelques chuchotements, mais la porte resta close. Rouflard sonna de nouveau, et alors, la voix de Farnèse retentit :

— C'est vous, Chambenoît ? Fichez-moi le camp. Je signerai le rapport demain au quartier.

— Au nom de la loi, ouvrez, répondit simplement Rouflard.

Pour le coup, il y eut dans l'appartement un véritable désarroi; une galopade éperdue, effrénée sur le tapis, avec des froufrous de jupe remuée.

Quelques minutes se passèrent, Rouflard était patient comme le gendarme – *patiens quia æternus*.

— Pourtant, il dit encore :

— Monsieur, si vous n'ouvrez pas, je vais être obligé, à mon grand regret, d'employer la force et de détériorer votre serrure.

— Voilà ! voilà ! répondit Farnèse : que diable, il faut bien le temps !

Il vint enfin, botté, éperonné, très correct avec sa grande capote militaire qui descendait jusqu'au talon. Le commissaire montra un bout d'écharpe tricolore, entra et trouva dans le petit salon Marguerite d'Offémont, très calme, assise dans un fauteuil et se chauffant devant la cheminée. Par exemple, elle, c'était merveilleux. En apparence, elle était en impeccable toilette de visite, avec la toque de velours, rubis très droite sur la tête, la grande rotonde de chinchilla, et même des gants aux mains.

Rouflard était trop bien élevé pour chercher à savoir comment madame était habillée sous le grand manteau rotonde, mais il jeta un malin regard vers la chambre à coucher où apparaissait un grand lit de milieu au pillage ; puis, du bout de sa canne, il souleva le pan de la capote de l'officier qui, sous le manteau d'ordonnance, apparut en high-lander, c'est-à-dire en chemise, sans caleçon, avec les bottes Chantilly, enserrant les jambes nues.

Mais à cette vue, madame Doffémont bondit de son fauteuil, pourpre de honte, comme si elle avait aperçu un spectacle insolite, à laquelle elle ne pouvait s'attendre, et avec une voix que la colère faisait trembler, elle s'écria, s'adressant à Farnèse :

— Comment, monsieur ! je viens vous demander un renseignement militaire pour mon frère, et c'est ainsi que vous me recevez ! Vous osez vous présenter à moi dans cette tenue indécente, sans prendre même la peine de passer un pantalon ! C'est indigne, c'est épouvantable ! Je me plaindrai à mon mari.

Et ma foi, comme aplomb, c'était si drôle, si imprévu, si gigantesque que, malgré la gravité de la situation, Rouflard, Farnèse et le secrétaire ne purent s'empêcher d'éclater d'un rire homérique et tumultueux, hilarité qui finit par gagner la baronne elle-même.

Et tandis que tout le monde riait sur le théâtre du crime, là-bas, rue des Saussaies, dans son fiacre, Doffémont – le seul qui ne riait pas – tortillait sa moustache, en se disant très sombre :

— Le suis-je ? Ne le suis-je pas ? Qu'est-ce que j'avais besoin de savoir ? Je vois que je vais me lancer dans bien des embêtements.

FIN

TABLE



GRANDEUR ET SERVITUDE !
PAR LA FAUTE D'ARLETTE
DÉSARMEMENT
LE RÊVE DU SOUDANAIS
LA REINE MARGOT
TANTE AURORE
LA CLEF D'OR
LE POÈLE DU COLONEL
LA CANNE DU VIEUX MARCHEUR
LE TÉLÉGRAMME
ENTRE DEUX FEMMES
FILASTRE ET ROSALIE
POTINS ! POTINS !
LE JOUR DE L'AN DE CAROLINE
PAS D'IMPORTANCE
MANU MILITARI !
LE GYMKHANA
OH ! LA PROVINCE
SUR LA PAILLE
LA PIPE À PITOU
LE RABAT
LA BELLE HÉLÈNE
AMOUR ET PATRIE

LE LOUP
LE RÊVE D'HÉLÈNE
LE PIÈGE
FIN D'EMPIRE
LE VIEUX MARCHEUR
POUR UN CHEVEU
VERS LE PRISONNIER
LA TENUE
L'APLOMB